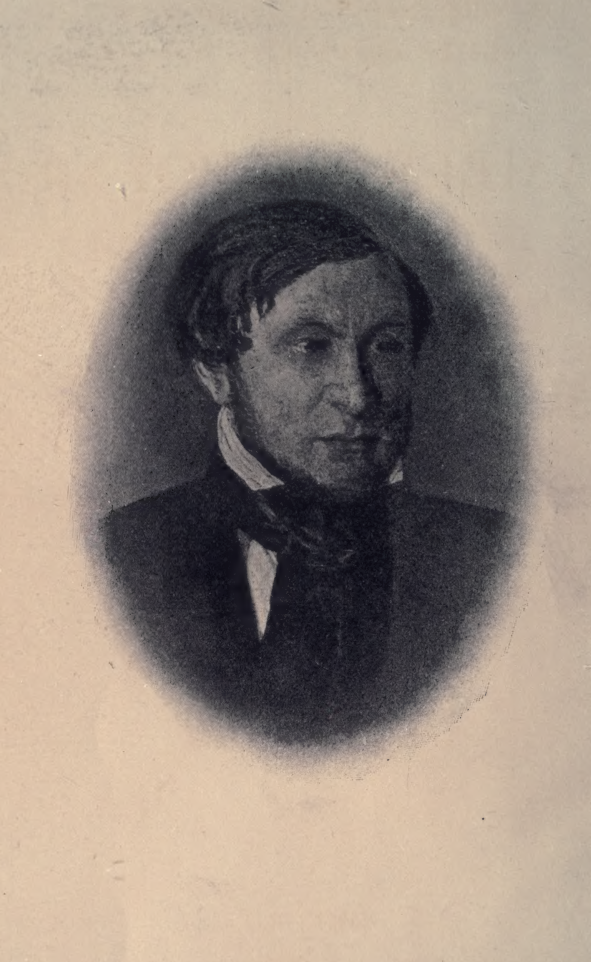


ÏAMBES ET POÈMES

AUGUSTE BARBIER



OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

ÏAMBES ET POÈMES

BY

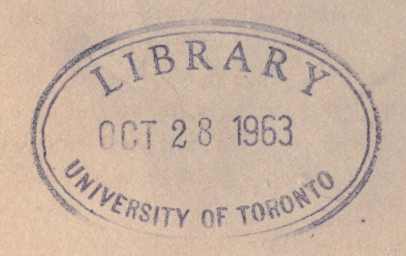
AUGUSTE BARBIER

EDITED BY

CH.-M. GARNIER
PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE HENRI IV

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1907

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH
NEW YORK AND TORONTO



(607·14)

GENERAL PREFACE

Encouraged by the favourable reception accorded to the 'Oxford Modern French Series,' the Delegates of the Clarendon Press determined, some time since, to issue a 'Higher Series' of French works intended for Upper Forms of Public Schools and for University and Private Students, and have entrusted me with the task of selecting and editing the various volumes that will be issued in due course.

The titles of the works selected will at once make it clear that this series is a new departure, and that an attempt is made to provide annotated editions of books which have hitherto been obtainable only in the original French texts. That Madame de Staël, Madame de Girardin, Daniel Stern, Victor Hugo, Lamartine, Flaubert, Gautier are among the authors whose works have been selected will leave no doubt as to the literary excellence of the texts included in this series.

Works of such quality, intended only for advanced scholars, could not be annotated in the way hitherto usual, since those for whom they have been prepared are familiar with many things and many events of which younger students have no knowledge. Geographical and mythological notes have therefore been generally omitted, as also historical events either too well known to require elucidation or easily found in the ordinary books of reference.

By such omissions a considerable amount of space has been saved which has allowed of the extension of the texts, and of their equipment with notes less elementary than usual, and at the same time brighter and more interesting, whilst great care has been taken to adapt them to the special character of each volume.

The Introductions are also a novel feature of the present series. Originally they were to be exclusively written in English, but as it was desired that they should be as characteristic as possible, and not merely extracted from reference books, but real studies of the various authors and their works, it was decided that the editors should write them in their own native language.

Whenever it has been possible each volume has been adorned with a portrait of the author at the time he wrote his book.

In conclusion I wish to repeat here what I have said in the General Preface to the 'Oxford Modern French Series,' that 'those who speak a modern language best invariably possess a good literary knowledge of it.' This has been endorsed by the best teachers in this and other countries, and is a generally admitted fact. The present series by providing works of high literary merit will certainly facilitate the acquisition of the French language—a tongue which perhaps more than any other offers a variety of literary specimens which, for beauty of style, depth of sentiment, accuracy and neatness of expression, may be equalled but not surpassed.

LEON DELBOS.

OXFORD, *December*, 1905.

AUGUSTE BARBIER

1805–1882.

Sa Vie et son Œuvre

Auguste Barbier n'est pas un des grands noms de la poésie française ; mais c'est un nom connu de tous en France et il est peu de collégiens qui ne sachent par cœur quelques-unes de ses strophes. Ses poèmes ont l'étonnante fortune de soulever l'enthousiasme des jeunes et de garder l'estime admirative des techniciens du vers et des connaisseurs passionnés. De plus, le caractère d'homme que nous révèle cette œuvre est élevé, sérieux et noble. Enfin, mérite de plus aux yeux du public anglais, il a l'originalité, rare chez nos poètes, d'avoir puisé les sujets d'une série entière de poèmes dans la vie politique et sociale de l'Angleterre.

La vie d'Auguste Barbier, toute entière consacrée à la poésie, simple, unie, discrète, pourrait tenir en quelques lignes.

Il naquit à Paris, non pas le 29 avril 1805, comme on l'a écrit longtemps, mais le 28, comme en fait foi la notice personnelle qu'il écrivit de sa main lors de son entrée à l'Académie. Son acte de naissance a été détruit en 1871 dans l'incendie de l'Hôtel de Ville. Son acte de baptême existe toujours, à la

paroisse de Saint-Germain-des-Prés, registre de 1805, acte 82. En voici le passage essentiel : 'L'an 1805, le 18 Messidor an XIII, a été baptisé Auguste-Henri, né le 8 Floréal dernier, fils de Jean-Baptiste Barbier, avoué au tribunal de première instance, et de Marie-Louise Duvergier, quay Malaquais, n° 1920.'[1] Il s'agit clairement du n° 19, sis à côté de l'Hôtel de Bouillon. Les Barbier y demeurèrent jusqu'en 1823.

Quelques maisons plus bas en aval, en l'hôtel du marquis de Villette, s'est éteint Voltaire ; quelques pas plus haut, en amont, dans une boutique de libraire, est né M. Anatole France : tel est ce quai, cher aux lettres françaises.

Ces vieilles spacieuses maisons existent toujours et si la Seine, avec ses quais modernes, n'a plus comme autrefois l'aspect d'une rue populeuse, charriant toues, barges, péniches, bateaux de tout gabarit, elle garde sur ses eaux changeantes et pareilles l'image du même ciel changeant. En face, s'aligne le Louvre, noble et sévère, et par-dessus les toits affleure la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois, associée à tous les grands mouvements du cœur de l'ancien Paris.

Par sa mère, Saintongeoise, Auguste-Henri était du Midi ; du Nord, par son père, venu de Picardie. Lamartine avait appelé le poète des *Ïambes* un Gallo-Romain, sans se douter de cette double origine.

Comme il arrive aux fils, dans sa mémoire, dans son cœur et probablement dans son talent, c'est la mère

[1] Cp. *Revue politique et littéraire*, 8 avril 1905, qui a exhumé ce texte et publié de précieux renseignements à l'occasion du centenaire de Barbier.

qui laissa le plus de traces sensibles. En quelques pages simples et fortes, d'une émotion contenue, il nous a conservé d'elle un vivant portrait.

'Ma mère était petite. Elle avait la taille courte et les épaules un peu hautes; malgré ces légers défauts elle était fort jolie et fort admirée. Rien n'était mieux fait que ses pieds et ses mains. Son nez était un peu retroussé, ses yeux grands et noirs, sa bouche bien arquée et son menton décoré d'une petite fossette. Ses cheveux, d'un noir de jais et qu'elle conserva tels jusqu'à sa mort, auraient pu, dans leur abondance, lui couvrir le corps. Sa voix était douce, mais peu étendue. La faiblesse de son organe ne nuisait point, cependant, à sa netteté. Ce qui dominait dans les agréments de sa personne, c'était la grâce.'

Elle dessinait avec talent. Le grand David, ami de la famille, lui avait donné des conseils. Les biens de son père mis sous séquestre pendant la Terreur, elle avait, pour aider les siens, vendu ' des images de la Liberté ' qu'elle avait peintes. Ses enfants élevés, ses grandes joies étaient la lecture d'ouvrages d'histoire et de morale et, toujours en première ligne, le dessin. Elle communiqua ce goût à son fils. Il maniait le crayon avec assez de savoir-faire pour tenter le portrait d'une dame anglaise qui avait fait sur lui une forte impression lors de son voyage à Londres.[1]

Les rudes secousses de la Révolution et de l'Empire avaient comme martelé le caractère de sa mère. Elle en montra la vaillance, le jour où sa maison se trouva,

[1] Ce portrait est en la possession de M. Hons-Olivier, de Paris, qui me l'a très obligeamment montré.

en 1815, envahie la nuit par une bande de Cosaques affamés. Elle se leva, leur fit donner le vivre et le couvert. Un des soudards, courant sus à la servante, le sabre levé, la frêle petite femme s'élança entre eux et, par le seul effet de son énergie morale, sut faire reculer le soldat. Cet épisode mit le comble à l'aversion pour l'Empire de ces modestes bourgeois, à l'âme républicaine, que rien n'avait séduit dans le fracas et le clinquant des victoires impériales. Entre les jugements positifs du père, exerçant sur la politique l'âpre sagacité d'un basochien, et l'indignation de la mère, s'amassa dans le cœur de l'enfant cette haine de l'Empereur qu'il devait un jour, comme un métal brûlant, déverser dans les strophes de *L'Idole*. A la veille de sa mort, il aurait pu répéter comme à vingt-cinq ans :

'Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
Sois maudit, ô Napoléon !'

Pendant vingt ans, une terrible maladie tortura la mère de Barbier, sans venir à bout de sa patience ni de sa fortitude. Sans penser qu'elle répétait Socrate, elle demanda le matin de sa mort l'état de ses comptes afin d'être sûre de ne léser personne. 'Stoïque, avec le cœur en plus,' dit le fils en concluant. Pour nous, qui regardons déjà avec plus de recul, nous voyons en elle un des plus beaux exemplaires de la bourgeoise d'alors : faisant passer le devoir avant l'art, d'un sérieux un peu sévère, d'une vertu domestique et civique plus rigide que tendre, douée d'un cœur aimant, mais croyant plus à l'énergie du carac-

tère qu'aux mouvements mal ordonnés de la sensibilité.

On entrevoit dans cette esquisse les traits qui passèrent à son fils : le sérieux de l'âme, l'attachement au devoir d'homme et de citoyen, l'art mis au service du juste et du vrai, l'absence aussi de joie spontanée et de simple allégresse.

Auguste-Henri, après le collège, poussa ses études de droit jusqu'à la licence. La littérature déjà l'attirait. Il collaborait avec Alphonse Royer à un long roman, *Les Mauvais Garçons*, qui, malgré son titre innocent de comédie bourgeoise, prétendait présenter une peinture de la société française au moyen âge. La gloire de Walter Scott hantait les rêves de ces jeunes étudiants. L'idée d'un drame à tirer de la conspiration Malet le poursuivait aussi.[1] Il la confia à Madame Récamier. Sa mère l'avait connue quand elle ne s'appelait encore que Julie Bernard. Bien accueilli à l'Abbaye-au-Bois,[2] retraite qu'avait choisie Madame Récamier à son retour d'exil, Barbier y goûta le bonheur, intense quand on a vingt ans et l'ambition d'écrire, de rencontrer les grands hommes du jour. Il y vit notamment Ballanche et Ampère le jeune.

La révolution de 1830, qui éclata comme le tonnerre

[1] Il s'agit du général Malet qui en 1812 complota de renverser Napoléon. Il avait voulu commander lui-même la manœuvre du peloton qui devait le passer par les armes. La jugeant mauvaise, il la fit recommencer, du premier mouvement au commandement suprême 'Feu!'—'A pity this Malet is not one of our line,' once said to me the brother of the late Sir Edward Malet.

[2] Rue de Sèvres, à Paris.

dans un matin calme, vint l'arracher à ces projets littéraires et, du moyen âge, le jeter en plein cœur de la réalité présente. Ni ses relations encore restreintes, ni sans doute ses goûts personnels, ne l'avaient introduit dans le groupe de professeurs et de publicistes du *National* qui, avec Thiers pour chef, par leur éloquente protestation contre les Ordonnances royales déchaînèrent la révolution. La formule énergique d'Armand Carrel, 'Il s'agit d'enfermer le gouvernement dans la Charte ou de le faire sauter par la fenêtre,' se répandit dans Paris comme une traînée de poudre. Charles X comprit le danger et confia le commandement de toutes les troupes de Paris au général Marmont. Il était trop tard. Dès le soir du 27 juillet les barricades hérissaient le centre de Paris. Le 28, sous l'impassible sérénité d'un ciel d'azur, la bataille faisait rage aux portes Saint-Martin et Saint-Denis, au pont d'Arcole, au faubourg Saint-Antoine. L'Hôtel de Ville tombe aux mains des insurgés. Le lendemain 29, c'est la prise du Palais-Royal et, après la mêlée furieuse de la rue de Rohan, la chute des Tuileries et la retraite des troupes royales consacrent la complète victoire du peuple.

Auguste Barbier n'était même pas à Paris; mais à une douzaine de lieues, dans la Brie. A la première nouvelle du mouvement, il prit la poste, et arriva le lendemain. Les rues étaient encore barrées de barricades. La place de la Bastille présentait l'aspect deux fois lamentable d'un champ de bataille en pleine ville. Un incident, qu'il a rapporté dans ses *Souvenirs personnels*, vint donner un autre cours à ses idées et,

d'une manière décisive, ébranler son imagination. Soudain, le général Touanez, qui l'accompagnait, fut rejoint par un jeune homme, autrefois son aide de camp, qui, les cheveux au vent, la poitrine nue, noir de poudre, beau de toute la beauté de l'enthousiasme, lui cria : 'C'est le peuple qui a tout fait : le peuple a été sublime !'[1]

Cette vision et ce cri restèrent dans les yeux, dans les oreilles du poète. Quand, dans les semaines qui suivirent, La Fayette eut fait acclamer le duc d'Orléans roi des Français, comme 'la meilleure des Républiques,' quand le changement de dynastie et de drapeau eut satisfait les libéraux, quand il vit les bourgeois s'enfermer dans leurs privilèges et en lever la herse contre le peuple victorieux et frustré, quand il découvrit surtout que les soutiens de l'ancien monarque flattaient le nouveau roi et, faisant chorus avec ses grands électeurs, se ruaient avec une égale avidité à la curée des places et des faveurs, alors son âme d'honnête homme en fut profondément bouleversée et il déversa une colère indignée dans le premier de ses ïambes, qui reste un de ses plus beaux titres de gloire, *La Curée.* Pour achever de préciser la genèse de ce poème, qui fit époque, disons d'après Julien Travers (Communication à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, 1882) que Barbier avait fait en sept strophes inégales une 'dia-

[1] Cp. Vigny, *Journal d'un Poète*, 1830, de mercredi à jeudi 29. 'Depuis ce matin on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens ; les soldats d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre.'

tribe' (le mot est de lui) intitulée *Le Lendemain*[1] et portant en sous-titre *La Curée*, quand le bel article

[1] A titre de curiosité nous donnons ici cette pièce très peu connue, que nous devons à la généreuse courtoisie de M. Frédéric Plessis :

LE LENDEMAIN

DIATRIBE

La Curée.

Ainsi la jeune France, aux eunuques livrée,
Pour ses tyrans tout neufs retourne sa livrée !
On refait notre joug et l'on défait nos droits :
D'égoïsme infestés, nos pillards faméliques
Dans ces charniers pompeux, nommés charges publiques,
    Pendent le peuple au croc des rois.

O Darcole à quoi sert qu'un grand peuple se lève ?
Son joug est de la boue et sa justice... un rêve.
Regardez ! à couvert sous le royal manteau,
Ces charlatans, tarés par toute tyrannie,
Sortent leurs haillons d'or, traînés aux gémonies,
Et donnent à Juillet pour autel... un tréteau.
Laissez !... Par peur d'abord masqués d'un faux sourire,
Ils vont bientôt, par haine affamés de proscrire,
Clouer, pour plaire aux rois, l'homme libre au poteau.

Pourtant, Juillet, du haut de ta brûlante zone
(Quand la Plèbe insurgée, héroïque Amazone,
    Ouvrait sa marche au genre humain),
Vis-tu ces grands si fiers, le cœur mort, les traits hâves,
Montrant leur peur de femme aux soupiraux des caves,
    Matamores du lendemain.

Non, l'audace manquait à ces martyrs posthumes,
Entrepreneurs de rois et sauveurs patentés,
Qui pour eux dans le sang ramassent les costumes
    De trois défuntes royautés.

Et ces vainqueurs du jour, amnistiant la veille,
Osent du grand triomphe engloutir la merveille !
Toisent à reculons l'élan du peuple au leur,
Ils ont fait avorter l'espoir des jeunes races :
Tous nos lauriers tondus par ces larves voraces
De l'avenir en germe ont vu ronger la fleur.

de Saint-Marc-Girardin, inséré dans *Les Débats* du 16 août 1830, lui tomba sous les yeux. Cet article ralluma son enthousiasme et, condamnant sa première ébauche, il écrivit d'inspiration, en ïambes cette fois, la vigoureuse satire qui le fit célèbre du jour au lendemain. Il la publia à la *Revue de Paris* dans la quinzaine qui suivit (août 1830). Dans la même revue parut la *Popularité*, puis dans divers journaux *Le Lion*, *Varsovie*, etc. Les autres *Ïambes* parurent dans la *Revue des Deux Mondes* : le volume était complet dès la fin de l'année ; il parut en 1831.[1]

Il causa sur les contemporains une impression profonde. Après trois quarts de siècle, sa vertu n'est pas épuisée. Il constitue un des phénomènes les plus saisissants de la littérature française. Le vieux Rouget de Lisle dut en frémir dans sa retraite de Choisy-le-Roi.[2] Peut-être il sentit passer dans ces vers hale-

O jeune homme ! on nous trompe : Où sont tes nobles rêves ?
On recoud du passé les sanglants oripeaux ;
Toi qui de nos égouts à pleins bords te soulèves,
Oses-tu salir nos drapeaux,
Fange de la victoire, égoïsme des âmes !
Tu viens, éclaboussant la palme des vainqueurs,
Étouffer les sublimes flammes
De ce trépied civique où s'embrasent nos cœurs !
Secouons-le pour qu'elle tombe !

Notre populaire hécatombe
Serait-elle une orgie, et verrions-nous sortir
Du cadavre sanglant d'un grand peuple martyr
Cette vermine de la tombe ?

[1] *Ïambes*, Urbain Canel et Adolphe Guyot, 1831. Une préface de 32 pages et un poème entier : *La Tentation*, et un ïambe remarquable (ix) n'ont pas été réimprimés dans les éditions suivantes.

[2] Cp. Edmond Pilon, 'Le Centenaire de Barbier,' *Revue politique et littéraire*, 8 avril 1905.

tants le souffle qui l'avait lui-même une nuit soulevé jusqu'aux notes sublimes de la *Marseillaise*. Les *Ïambes* de Barbier et l'hymne de Rouget de Lisle sont deux éclosions du même ordre. Ils ont jailli des mêmes profondeurs. Ils ont un caractère spontané qui leur donne une place à part dans les œuvres de l'art. De ces écrits-là, ce n'est pas par conséquence, mais par essence, qu'on peut dire qu'ils sont non des mots, mais des actes. Ils sont baignés de vie, de la vie artistique que sait, dans toute grande œuvre, recomposer l'alchimie du génie et, par surcroît, — là est le prodige,— baignés de la vie actuelle, agissante et présente de l'homme qu'on sent touché au plus profond de son être. Nulle part ailleurs, sauf dans les effusions des mystiques, on n'a autant la sensation de cœur pantelant et d'âme transportée ; nulle part ailleurs, dans la poésie française, on ne se sent plus près de l'enthousiasme sacré du *vates* antique.

Les images employées pour faire comprendre l'originalité des *Ïambes* sont curieusement pareilles. Elles en parlent moins comme l'effort voulu d'un intellect que comme l'effet spontané de causes naturelles. L'un, Sainte-Beuve, dit de Barbier qu' '*il reçut en plein le coup de soleil de Juillet*.' Un autre, Nisard, tint ce propos à mon ancien maître, M. Henri Chantavoine : 'Des étincelles jaillirent alors du pavé et entrèrent dans le cerveau d'Auguste Barbier.' Ces expressions s'accordent pour montrer dans le génie des *Ïambes*, mieux qu'une émotion individuelle, mais plutôt le prolongement d'une commotion collective, l'aboutissement, en plein ciel ardent de poésie, du

mouvement populaire, de ses remous sanglants et de sa colère sainte.

La Curée n'est qu'un des ïambes. La note d'indignation n'est pas la seule du recueil. La satire politique commence par s'adjoindre la satire morale (*La Popularité*) et finit par lui céder la place (*Le Rire*, *La Cuve*, *L'Amour de la Mort*, etc.).

Sans conteste, *La Curée* et *L'Idole* ont le mérite éminent de l'envergure, du souffle et du rythme. Toutefois, les pièces à la Tyrtée, qui flattent plus la mémoire, ont fait tort aux pièces à la Juvénal. La corruption des mœurs, l'abaissement des réjouissances populaires, la fureur du suicide, soulèvent tour à tour sa colère et sa réprobation. Voilà ce qu'il repousse. Que propose-t-il au culte du peuple libéré ? — La vertu républicaine (*La Popularité*), la justice (*Les Victimes*, *Les Homicides*) et la liberté (*Le Lion*, *L'Idole*, *Varsovie*).

Ces trois thèmes sont fondamentaux. Ils le sont, non pas dans les seuls Ïambes ; mais — malgré des agréments ou des affaiblissements qui procèdent d'autres inspirations — dans toute la poésie et dans toute la vie intérieure d'Auguste Barbier.

Cette pensée républicaine, ou plus exactement peut-être hautement civique, lui assure parmi les poètes de l'époque une grande originalité. Lamartine, à peine revenu d'Italie, et des extases de ses *Harmonies* (mai 1830), commence seulement à sortir de lui-même, à naître à la vie politique ambiante. Son seul cri est un cri de pitié, l'éloquent poème ‘ au peuple du 19 octobre 1830’: *Contre la peine de mort*. En Victor

Hugo, absorbé par une autre révolution, celle du théâtre (*Hernani*, 1830), muait douloureusement le légitimiste.[1] Chez de Vigny, en ces trois jours de bataille qui furent pour lui trois jours de luttes intérieures [2], ‘les gênantes superstitions politiques’ qui le rattachaient encore aux Bourbons achèvent seulement de mourir.

Autre mérite, Auguste Barbier ressuscite la satire et lui donne une vie puissante. La monarchie absolue avait réduit la satire à être purement morale. La Révolution lui avait, par sa victoire, donné la liberté, et, par ses excès, un sujet grandiose et terrible. Ce ne fut que l'espace d'un jour, un nouveau despotisme, démagogique, puis impérial, s'étant dressé. La voix d'André Chénier qui s'éleva dans une prison fut étouffée sur l'échafaud.

L'hymne de réprobation, interrompu depuis lors, Barbier le reprit. Il n'a pas dans la voix le même timbre riche et limpide; il n'a pas, et pour cause, la même qualité de colère frémissante. Mais il a le même amour fervent de la liberté, le même dégoût des lâches et des idiots, le même mépris attristé pour les énergumènes d'un camp comme de l'autre.

Le péril que l'on court toujours à se placer entre deux feux, Chénier le paya de sa tête, Barbier de sa popularité.

La masse des lecteurs et le gros des critiques, aveuglés par les étincelles des deux ou trois premiers ambes,

[1] Cp. *Les Chants du Crépuscule*, *I. Dicté après juillet* 1830.
[2] Cp. *Journal d'un Poète*, 1830; 28, 29 et 30 juillet.

ne virent en Barbier que le poète du peuple en révolte, 'le jeune Tyrtée de la barricade.'[1]

En réalité, parmi les premières pièces, on en trouve comme *La Popularité*, où Barbier, avec une indépendance qui a été celle de toute sa vie, disait ses vérités au peuple vainqueur comme aux indignes parasites qui s'engraissaient de sa victoire. Même dans *La Curée* 'il y avait de quoi plaire aux deux partis hostiles,' comme le remarque finement Léon de Wailly, dans une notice consacrée à son ami.[2] Barbier n'emprunte pas à Chénier que l'invective ; il se rencontre avec lui dans les régions plus sereines de la raison et de l'équité. Il est, nous semble-t-il, indispensable de bien saisir cette alliance très française du jugement rassis et de la volonté enthousiaste pour arriver à la pleine intelligence des *Ïambes*, à la juste appréciation des autres grands poèmes qui ont suivi, *Il Pianto*, *Lazare*, *Les Chants civils et religieux*, par suite, pour dégager l'unité vraie de l'artiste et de l'homme. Alors on découvre que le caractère dominant de Barbier n'est pas la passion fougueuse d'un sectaire politique, mais, dès les *Ïambes*, l'attachement passionné au beau, au beau dans la société humaine où il produit l'honneur et l'équité, au beau dans les âmes où il s'épanouit en vertu.

Cette ressemblance dans l'attitude de la pensée en face de la vie publique chez Auguste Barbier et André

[1] Edmond Pilon, *Revue politique et littéraire*, 8 avril 1905.
[2] Crépet, *Les Poètes français*, iv, p. 376.

Chénier est sans aucun doute une simple rencontre de natures. Il n'en est pas de même de la ressemblance dans la forme poétique. Celle-là, Barbier l'a nettement empruntée à son devancier. Il l'a reconnu. Il a aussi lui-même distingué les ïambes de Chénier des stances à forme ïambique adoptées par Gilbert pour exhaler ses dernières plaintes. Aux ïambes proprement dits, il faut, déclare-t-il, le sentiment amer de la satire et le mouvement lyrique. Si le poète distribue ses ïambes en distiques, accouple les distiques en quatrains contenant tous un sens complet, il se refuse les mouvements variés du lyrisme.

Chénier avait poursuivi dans ses *Ïambes* la même réforme que dans ses autres poèmes. Toute sa vie son effort, inspiré par l'instinctive imitation des poètes grecs, avait consisté à rompre, ce qui était la règle de notre poésie classique, l'exact recouvrement des coupes métriques et des coupes logiques. De là jaillit dans ses vers la fraîcheur d'un renouveau. La pensée court et danse d'un pied menu, délié, s'arrêtant non à la limite d'une mesure matérielle, mais au gré de sa divine fantaisie, précipitant à travers dix ou quinze ïambes sa danse légère ou sa course haletante.

L'admirable instrument était tout prêt. Un instinct sûr conduisit Barbier, après les hésitations que nous avons vues, à s'en saisir pour forger à la France une satire nouvelle.

Cet instinct fut servi à souhait, car c'était tout récemment, vers 1828, à l'heure où Barbier se tournait vers les lettres, que Chénier, exhumé en 1819, avait

été, grâce aux efforts de Sainte-Beuve, ' adopté comme un maître.'[1]

Si un mètre peut passer intact d'un poète à un autre, il n'en est pas de même du mouvement lyrique, qui tient plus intimement encore au rythme personnel de la vie. Chez André Chénier, on y distingue peut-être plus de rythme musical ; chez Auguste Barbier la phrase s'allonge plus volontiers, les répétitions de mots y trahissent un lyrisme moins élevé, mais une plus grande puissance oratoire[2] : Barbier a moins lu les Grecs que les Latins, moins pratiqué Sophocle que Corneille.

Reste un dernier élément qui se trouve également dans Chénier (voir en particulier les deux seules pièces publiées de son vivant, *Le Jeu de Paume*, où l'octosyllabique se glisse souvent comme un acheminement aux ïambes qui paraissent pour la première fois dans le poème *Sur les Suisses*), je veux dire le mélange du trivial et du grandiose. Il y en aurait long à dire sur cet élément hybride, si neuf dans la poésie française, appelé à une si haute fortune par le romantisme, qu'aux yeux des simples il en est resté comme la marque et l'essence. Qu'il suffise ici d'indiquer que si Barbier, un des premiers, a donné une place saillante à cet élément, cette place dans ses ïambes était légitime, voulue par le sujet même. 1830, c'est l'irruption du peuple entre deux dynasties royales ; comment la dépeindre sans que les images évoquant le peuple et les mots

[1] Cp. Ernest Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, p. 300. Paris. Société française, 1905.
[1] Cp. *Campo Santo*, ll. 161–176.

criés par le peuple ne fassent, eux aussi, irruption dans la langue jusqu'alors royale ou seigneuriale de la poésie? De là, ces termes drus et forts, ces images violentes, ces couleurs crues, 'avec du brun sur la peau,' et la 'femme saoule' de *L'Émeute*, le 'voyou' de *La Cuve*, et les visions matérielles et brutales de *Terpsichore*, que n'a pas dépassées le plus osé réalisme. Quand on pense que Victor Hugo n'en était encore qu'aux *Feuilles d'Automne* (pour la plupart de mai et de juin 1830), on voit à quel point Barbier est original, à quel point il est précurseur. De plus, et c'est le point principal, dans le romantisme, rares ont été les poètes qui ont eu, pour introduire l'antithèse du trivial et du grandiose, l'excuse ou mieux la raison d'Auguste Barbier. Et voilà précisément pourquoi, n'étant pas soutenue par la vérité de leur matière, l'outrance de leur langage est devenue triviale. Au fond, c'est faire tort à Barbier que d'employer ce mot. Plus exactement, c'est le populaire et le grossier qu'il mêle au grandiose, parce que le bouillonnement des Trois Journées lui a révélé un peuple où se heurtaient magnifiquement ces éléments disparates.

Auguste Barbier n'est pas un grand seigneur qui parle argot. Sans être peuple lui-même, il s'est approché du peuple, et, touché au cœur de la même fièvre, il lui a pour ainsi dire, le 29 juillet, donné l'accolade. De ce contact, il a toujours gardé quelque chose. Sa pitié n'est pas vaguement humanitaire. L'expression en est concrète, car sa vision a été directe, précise. Il a résisté au courant saint-simonien, qui a suscité vingt semi-religions 'sociales' (le néologisme

est de l'époque) et pas un seul beau poème plein du peuple et que le peuple pût lire et goûter. Par contre, il a, le premier, et le plus fortement jusqu'ici, fait entrer dans la poésie le prolétaire (*Les Homicides*, 1844), l'ouvrier avec ses grossiers délassements (*Terpsichore*, février 1834), avec ses besoins impérieux,

'Ces pauvres ouvriers hurlant comme une meute,
Et que le ventre seul entraîne dans l'émeute.'
(*Melpomène*, 1831);

le peuple enfin avec sa colère redoutable et la beauté de sa force au repos :

'Il est beau ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons,
Ce sublime manœuvre à la veste de bure
Teinte du sang des bataillons,
Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes,
Et qui par un ciel étouffant
Sur les larges pavés fait bondir des couronnes
Comme le cerceau d'un enfant!'
(*La Popularité*, fév. 1831.)

Cette sympathique compréhension du peuple, sans aveuglement ni sentimentalité, demeure un des traits les plus remarquables d'Auguste Barbier. Nous le retrouverons en parlant de *Lazare*.

Les autres soucis dominants des *Ïambes*, l'irréligion des masses, leur âpreté au gain, leur corruption, le désespoir et le doute amer qu'en a retiré le poète, se reverront aussi au cours de son œuvre et de sa vie. Malgré les consolations que lui ont valu les arts, malgré le sourire un peu faible de ses poésies légères, et l'optimisme un peu forcé de ses *Chants civils et*

religieux, Barbier est moralement resté le poète des *Ïambes*, non restreints à *La Curée* et à *L'Idole*, mais les comprenant tous jusqu'à *Progrès* et *Desperatio*. Ainsi le Vigny des *Destinées* est déjà tout entier dans le *Moïse*.

Dans les *Ïambes*, Barbier se révèle poète de pensée autant que poète de passion. Dans *Il Pianto* la passion satirique s'attiédit de pitié et la pensée assombrie s'éclaire au chaud sourire des marbres d'Italie. Il chante les misères et les grandeurs de ce beau pays divisé, en partie asservi à l'étranger, l'Italie de Manzoni, de Silvio Pellico, du père des Rossetti.

Barbier était conduit en Italie par un goût cultivé des arts du dessin qu'avait délicatement entretenu sa mère, et par la hantise des souvenirs classiques. Il fit au delà des Alpes trois séjours : l'un en 1832, pendant lequel il rencontra à Rome Walter Scott et Lamennais ; le second en 1838, en compagnie de Brizeux. C'est du premier voyage qu'il rapporta *Il Pianto*.

Ce titre donne la note dominante du poème. On l'a, non sans finesse, appelé un 'tendre et sublime *lamento*,'[1] lamentation plaintive, qui s'exhale expressément comme à la fin du *Campo Santo* et dans *L'Adieu*, ou qui gémit discrètement dans le simple contraste de la grandeur passée et de l'abaissement d'aujourd'hui.[2]

Le monde littéraire était encore plein du fracas des *Ïambes* quand parut *Il Pianto*.[3] La musique plus grave du nouveau poème perdit à ce voisinage,

[1] Edmond Pilon, loc. cit.

[2] Come cadesti o quando
Da tanta altezza in così basso loco?
Leopardi, *All' Italia*.

[3] Dans la *Revue des Deux-Mondes*, fin 1832–1833.

même au jugement des délicats comme de Vigny. Dans son *Journal d'un poète* (1833), il écrit :

' Barbier vient de publier *Il Pianto.* Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et laquistes dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux ; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Ïambes.* L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit *La Curée.*

' Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin. Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier qui, dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

' Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir malgré leur amitié.

' Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit ; on s'écrie : *C'est beau, mais c'est autre chose que lui.*'

Cette page exprime admirablement la surprise et le regret des contemporains. Contre sa conclusion — qui a été, il est vrai, celle du grand public : *c'est beau, mais c'est autre chose que lui* — nous avons déjà objecté que certains ïambes annonçaient le chantre du *Pianto*, et que le *moi* de Barbier est plus riche que ses deux chefs-d'œuvre considérés isolément. Le reste de la note n'en est pas moins d'une étonnante pénétration. Brizeux étant celui que nous dépeint de Vigny,

l'opposition était complète entre son esprit et celui de Barbier où, au lieu de l'analyse et de la finesse, dominaient l'inspiration et l'instinct.

Leconte de Lisle avait une tendresse pour *Il Pianto* où il entendait chanter des vers avant-coureurs du Parnasse, comme ce quatrain du sonnet au Corrège :

'J'ai vu Pompeï morte et comme une Athénienne,
La pourpre encor flottant sur son lit déserté ;
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de l'onde ionienne.'

M. Anatole France partage le sentiment de Leconte de Lisle. 'Ce n'est pas tout l'art de ce rude artisan des vers d'avoir poussé tout d'une haleine de grandes tirades indignées. Ailleurs son éloquence est plus souple et variée. Il y a dans le *Pianto* des effets de nature fixés magistralement en un vers, des passages notés en un distique, et, au milieu des coups de force, des éclairs de grâce.'

Il y a de plus des traits surprenants d'intuition, comme par exemple dans son sonnet à Michel-Ange, où, malgré un oubli du portrait réel, deux de ses vers :

'Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri,
Vieux lion fatigué...
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui'

condensent magnifiquement des conclusions psychologiques auxquelles sont arrivés les derniers biographes du grandiose artiste.[1]

[1] Cp. Romain Rolland, 'Michel-Ange,' *Cahiers de la Quinzaine*, Paris, 1906.

C'est encore l'admirable passage du *Campo Santo*, que M. France nous récita un matin de cet hiver :

'Heureux, oh ! bien heureux qui, dans un jour d'ivresse'[1]

où Barbier retrouve l'âme fervente d'un solitaire pour faire parler Orcagna, où surtout il exprime en un vers tout le patriotisme urbain du quattrocento :

'J'ai fermé gravement mon œil mélancolique
Et me suis endormi, vieux prêtre catholique,
En pensant à ma ville.'

En dehors de ces sommets ensoleillés, il y a dans tous ces poèmes des hauteurs moins superbes mais précieuses pour nous orienter dans la vie sans cesse plus large de Barbier. Il se laissa pénétrer par la beauté qui de partout rayonne. En y passant, il traduit *Un soir à Pise* de Shelley. A Rome, il va méditer sur la tombe de Keats ; et c'est peut-être à l'ombre de la pyramide de Cestus qu'il composa le sonnet à Raphaël dont le début est d'un sentiment tout keatsien :

'Ce qui donne du prix à l'humaine existence,
Ah ! c'est de la beauté le spectacle éternel ! '

Nous y trouvons aussi le témoignage, toujours dans cet opulent *Campo Santo*, d'une crise de la foi catholique de Barbier. Le spiritualisme qu'il a si violemment affirmé dans *Desperatio* n'en est pas atteint. Mais son jugement sur le catholicisme du pape encore roi temporel (1832) est sévère et rude.

[1] Cp. v. 141.

Qu'on se rappelle la puissante esquisse en quatre vers :

'Pourquoi le dais splendide avec son front qui penche,
Et le grand roi vieillard, dans sa tunique blanche,
Superbe et les deux pieds sur le dos des Romains,
De son trône flottant bénissant les humains ?
. . . .
Mort est ce vain éclat...
Tous ces chants n'ont plus rien de la force divine,
C'est le son mat et creux d'une vieille ruine,
C'est le cri d'un cadavre encore droit et debout.'

Le catholicisme n'était pas seul remis en question dans cette heure de crise. Son doute plus cultivé atteignait jusqu'à Dieu, comme il s'en ouvrit à Lamennais quand, à Rome même où il venait soumettre un de ses ouvrages au pape, l'ardent écrivain essaya d'attirer à lui le jeune poète.

Malgré ces luttes intérieures, dont son spiritualisme chrétien finit par triompher, Barbier, parti en Italie avec la conscience d'une sombre mission, la même que dans les *Ïambes*, celle d'un 'livide infirmier,'

'Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures,'

revint, triste toujours, mais adouci par le souvenir de la beauté contemplée, au point de s'écrier qu'il a, en Italie :

'De ses jours effeuillé le rameau le plus frais.'
(*L'Adieu*, 12.)

En Angleterre, où il passa la fin de 1835 et une partie de 1836, Auguste Barbier ne rencontra pas le

même adoucissement, et les tristesses qu'il vit lui parurent encore plus poignantes. 'Livide infirmier,' il avait eu en Italie à laver des cadavres si beaux que son vers en avait reçu un reflet ivoirin. En Angleterre la lutte entre les puissances de vie et les puissances de mort est plus violente et plus tragique : l'hymne est plus tourmenté, et, comme le ciel, aussi plus sombre.

Je dirais même qu'il l'est trop, si, dans son *Prologue*, Auguste Barbier ne nous prévenait honnêtement qu'il part avec une idée préconçue et des sentiments déjà soulevés :

'O sombre et lugubre vaisseau,
Je vais voir ce qu'il faut de peine et de misère
Pour te faire flotter sur l'eau ! '

Le titre aussi qu'il prend est un autre avertissement. Son sujet n'est pas l'Angleterre, mais l'ouvrier anglais, le prolétaire, que l'avènement de la grande industrie venait, depuis une génération, de constituer en puissance économique, et qui, précisément à cette époque, s'efforçait de s'affirmer comme puissance politique.

Pour achever de nous représenter l'état d'esprit du poète, il faut penser combien cette immense révolution sociale, dont les conséquences se développent à présent sous nos yeux à peine encore accoutumés, était récente, mystérieuse et redoutable pour les contemporains de Barbier. Et pour imaginer un peu la disproportion qu'il y avait alors entre cette plèbe ouvrière à peine émergée des bas-fonds sociaux et la classe possédante et dirigeante, riche de toutes les traditions et de toute

la substance du passé, il faut effacer soixante ans de réformes politiques et morales tenacement exigées par le ‘ nouvel état ’ et docilement enregistrées par les mœurs nouvelles.

L’opposition de ces deux sociétés était encore accrue, aux yeux d’un Français de 1835, par la colossale puissance matérielle et politique de l’Angleterre, victorieuse de Napoléon, et faisant sentir à toute l’Europe et aux extrémités du globe une hégémonie alors sans contrepoids, ni dans l’Ancien monde, ni dans le Nouveau. Cette Angleterre, un Français du temps pouvait l’admirer avec une sorte de stupeur : il ne pouvait guère l’aimer. Le commerce littéraire des deux nations les rapprochait assurément. Mais si Shakespeare et Milton, alors lus, traduits et imités par toute la pléiade romantique, entretenaient chez nous une estime chaque jour grandissante pour leur œuvre, et ajoutaient à la voix de notre poésie comme un timbre nouveau, l’influence des poètes récents, de Shelley et surtout de Byron, n’était pas faite pour établir une sympathie entre des étrangers et l’Angleterre officielle de Castlereagh et de tous les *cants* aristocratiques. Or, il est clair que c’est à travers le byronisme dont les cénacles français étaient alors imbus, à travers le byronisme personnel dont témoigne *Westminster* et le byronisme de ses amis comme de Vigny, qu’Auguste Barbier a vu l’Angleterre de 1835.

Accueillons donc sans trop d’émoi ‘ les choses monstrueuses ’ (*Prologue*, vers 49) que le poète va nous présenter, et prenons acte de sa prière d’honnête homme à Dieu :

'Oh ! maintiens-moi toujours dans les routes heureuses
De l'éternelle vérité.'

Le ' livide infirmier ' a vraiment mis son doigt sur toutes les blessures : l'orgueil démesuré et son terme fatal (*Bedlam*) ; l'ivrognerie, fille de la misère, et son génie sombre (*Le Gin*) ; la prostitution, sauvegarde des foyers honnêtes (*Le Minotaure*) ; la corruption électorale (*Les Hustings*) ; l'ennui, vengeur du travail délaissé, fossoyeur du monde indifférent (*Le Spleen*).

La hantise de cette tâche satirique et humanitaire a empêché le poète de s'abandonner à ses impressions et de se laisser pénétrer par le charme fort de la vie anglaise. Sans cesse l'idée de sa mission morale est entre les choses et lui : *Londres* l'effare par son entassement colossal de bâtisses, ses ponts aux piles énormes, son peuple noir ' vivant et mourant en silence.' La *Tamise* est pour lui le fleuve aux ' ondes infernales,' où le malheureux *Lazare*, à bout de forces, à bout de martyre :

'Enfonce son pâle visage
Et sans un cri plonge au néant.'

Ce poème, *La Lyre d'airain*, et les *Mineurs de Newcastle* forment, à eux trois, un vigoureux réquisitoire contre la société industrialisée, un puissant et pathétique appel en faveur de sa victime, le prolétaire arraché aux campagnes, à l'humble mais digne vie individuelle de jadis, pour être jeté à toutes les souffrances et les indignités du travail mécanique et des bas-fonds suburbains.

Plus on relit ces vers, plus on est frappé de la vigueur

de pensée qu'ils attestent. L'émotion y circule souvent, la sentimentalité exaltée, jamais. La conclusion des *Mineurs* est raisonnable et digne, très anglaise :

'Nous ne te prions pas de nous mettre à la place
Des hommes de savoir et des hommes de race,
. . . .
Ce dont nous te prions, enfants de la misère,
C'est d'amollir le cœur des puissants de la terre,
. . . .
En laissant dépérir les fondements du temple,
Le monument s'écroule et tout tombe avec lui.'

Ces préoccupations, si nouvelles en poésie, absorbent Barbier, au point de ne lui faire accorder une place qu'à deux grands noms de poètes, Byron et Shakespeare. Cela forme un contraste avec les neuf Italiens célébrés dans *Il Pianto.* J'ai indiqué le sens de la belle pièce de *Westminster*, panégyrique ému de Byron célébré comme le démasqueur du vice hypocrite, et *le chantre harmonieux des douleurs de notre âge.*

Barbier étant, par son byronisme et sa mission de poète, en lutte contre le machinisme et le philistinisme envahissant, il n'est pas très surprenant qu'il se soit exagéré l'oubli dans lequel les Anglais laissaient alors Shakespeare, à la veille d'ailleurs d'un renouveau suivi d'un été fécond. Si court que soit le poème, si peu égal même qu'il soit, il ne manque pas de ces vues intuitives qui révèlent en Barbier le poète-né.

'Quel homme vit mieux au fond du cœur humain
Les sombres passions...'

et sut faire

'Entendre le concert de leurs plaintes funèbres' ?

Et ce vers tout d'une venue, simple et plein de choses :

'O toi, qui fus l'enfant de la grande nature !'

Les deux strophes qui suivent ont, suprême éloge, la robuste gravité des plus puissants sonnets de Shakespeare sur l'insondable ' abîme des temps.'

Deux autres passages de ses œuvres, dans les *Études littéraires et artistiques* et l'avant-propos de sa traduction en vers de *Jules César*, permettent de reconnaître à quelle intelligence de Shakespeare Barbier avait atteint. Voici les points successivement étudiés : Jeanne d'Arc ; le moine selon Shakespeare, où il y a de justes remarques sur le rôle charitable et philosophique plutôt que religieux de ces solitaires restés amis des hommes et dont le frère Laurent est le type. Barbier, notant que Shakespeare aimait à jouer ce rôle, en conclut que le moine reflétait sa façon de voir. — Lady Macbeth, plus que toute autre création de Shakespeare, établit son spiritualisme. — Pour Hamlet, il compare le texte du monologue de la première édition (1603) avec le texte de ' la troisième (1618) ' par laquelle il veut sans doute désigner la version du folio de 1623. Le premier texte, évoquant un ' juge éternel,' est nettement spiritualiste, d'accord avec le cri d'Hamlet mourant, ' Que le ciel reçoive mon âme.' La dernière version marque une crise de scepticisme, car mourir n'est plus que ' dormir, rêver peut-être,' et la dernière parole du prince philosophe est ainsi modifiée : ' Venge ma mémoire, et sur le reste, silence.'

Auguste Barbier estime que le monologue chrétien du premier drame était plus en rapport avec le sujet et que, en tout cas, lors du remaniement, la scène de

l'oratoire était à supprimer. Il rapproche Hamlet de Pascal, mais voit dans la pensée adoucie et sereine de *La Tempête* la vraie conclusion de Shakespeare. — Il examine encore le mensonge de Desdémone expirante ; voit, dans Coriolan, un pendant de Brutus; et dans une dernière étude apprécie la politique de Shakespeare qu'il trouve conforme à la saine tradition anglaise.

Ces pages ne renferment que des fragments sans lien : Ce que Barbier appelle modestement '*analyse de Jules César*' compose au contraire une étude de quarante pages compactes où l'on distingue le mieux ce qu'il avait pénétré de Shakespeare. Étude et traduction sont de 1848. Les traductions qu'Alfred de Vigny, Léon de Wailly, Émile Deschamps avaient données d'*Othello*, de *Hamlet*, de *Roméo et Juliette* et de *Macbeth* avaient tout mis en vers, même la prose. Barbier innove en laissant en prose les passages en prose. Il rejette le vers blanc dont Voltaire s'était servi pour les trois premiers actes et adopte le vers 'tel que Racine l'a employé dans sa comédie des *Plaideurs* et tel que la nouvelle école poétique l'emploie dans ses drames et poèmes, à enjambement et césure mobile.'

Bien qu'il manque à cette traduction le sous-sol résistant d'une connaissance technique, approfondie, de l'anglais, elle témoigne d'un labeur et d'une conscience qui rachètent ce défaut et, par ailleurs, il y avait une telle sympathie entre le sujet et les convictions civiques de Barbier, que, en maint passage, son interprétation s'élève à la hauteur de la poésie originale. Le ton n'a pas la souplesse, l'aisance souveraine du

texte shakespearien ; mais les discours héroïques, les dialogues cornéliens, — et ils ne sont pas rares dans le Shakespeare des pièces romaines, — sont rendus avec un son plein et fort où vibre la voix mâle de Barbier.

A la fin de 1906, on a mis sur la scène de l'Odéon un *Jules César* traduit par M. Louis de Grammont : il eût peut-être été plus modeste et plus sûr de faire jouer la version de Barbier légèrement retouchée. Alfred de Vigny l'estimait jouable. Dans une lettre du 11 mars 1849,[1] il presse son ami de la donner au théâtre. Lui-même venait de la lire tout haut à sa femme, — Anglaise d'origine, — et toute la lettre exprime une chaleureuse appréciation.

Pour l'examen de la pièce, il y a bien quelques erreurs matérielles, qu'explique à cette époque l'indigence des travaux érudits, comme la fixation de la date à 1607 au lieu de 1601. On relèverait encore des affirmations hasardées comme celle-ci : 'La donnée des caractères (de Plutarque) est scrupuleusement respectée.' (p. 9.) Le drame et le roman prenaient alors avec l'histoire les plus fantaisistes libertés. Barbier voit le César shakespearien plus près du César de Plutarque (p. 24) qu'il ne l'est en réalité. Mais, au total, l'étude est large et pénétrante. Entre Schlegel, qui aurait préféré le titre *Marcus Brutus*, et Guizot, qui soutient le titre *Jules César*, il opte très judicieusement pour Guizot. Il voit très clairement que, l'attentat consommé, César meurt 'physiquement ; moralement, non.' Brutus n'en reste pas moins le protagoniste. L'âme républicaine de Barbier fraternise avec celle du

[1] Cp. *Revue politique et littéraire*, 3 juin 1905.

héros. Mais il n'est pas aveugle à ce qui le rend faible dans l'action. Il a, peut-être le premier en France, signalé le lien qui existe entre Brutus et Hamlet. Il croyait Hamlet l'aîné des deux ; mais peu importe. ' Malgré la différence des temps, des lieux, des mœurs, l'âme scrupuleuse du Romain n'est pas sans avoir quelque rapport avec celle du prince danois.' (p. 16.) Et il développe ce point. Ce qui distingue Cassius de Brutus est aussi très bien démêlé. ' Cette justesse de coup d'œil (de Cassius, p. 33) n'implique pas une supériorité véritable pour lui, car elle venait en grande partie d'une infériorité morale... Les raisons de Brutus, partant toujours du bon, du droit et de l'humain, avaient un caractère absolu qui l'entraînait malgré lui. La moralité de Brutus faisait ses fautes, mais elle faisait aussi son autorité.' Toute la fin, quelque peu hors d'œuvre, est d'une grande hauteur morale et d'une belle tenue de style. A côté du moraliste paraît aussi le poète, par exemple quand il rappelle le sourire plein de douceur qu'eut Brutus quelques instants avant de mourir, pareil, ajoute-t-il, à ' un dernier éclair du cœur.'

Shakespeare nous a entraîné bien loin de *Lazare*. Il ne restait d'ailleurs à examiner que le poème final adressé à *la Nature*. Il forme au recueil une heureuse conclusion. Barbier s'y élève au-dessus des problèmes économiques et de la satire morale qu'ils soulèvent pour méditer sur les rapports à venir entre la Nature violentée par les découvertes utilitaires et les hommes, les Défricheurs, de moins en moins respectueux, de plus en plus sevrés de ses saines influences. Ce

poème est précieux pour marquer la place de Barbier, à mi-chemin entre les élégiaques purs comme Brizeux et la stoïque pensée d'Alfred de Vigny, qui considère les mêmes maux, mais se refuse à gémir, la Nature étant indifférente. Pour Barbier, elle reste ' la mère, la nourrice plaintive.'

Nous aurions souhaité pouvoir préciser la connaissance qu'eut Barbier de l'Angleterre. Malheureusement, le journal, griffonné au crayon, qu'il a laissé, ne commence que plus tard. Dans ses autres ouvrages, on ne trouve presque aucun rappel, aucune note de voyage comme il en écrivit sur ses séjours en Italie. Une seule nouvelle, *Allan Morison*, la troisième de *Contes du Soir*, se passe à Londres. Elle n'est remarquable ni par l'analyse des caractères, ni par la peinture du milieu anglais. C'est une étude un peu étrange de passion traversée, dans laquelle on est fondé à voir un peu plus qu'un jeu de pure fantaisie. Le héros meurt de son amour, dont lui-même a rendu impossible l'heureux épanouissement. Plus tard, sur la pierre de son tombeau, on trouve ces mots tracés avec une épingle par une main de femme :

Always much regretted.

Ces trois mots, associés pour lui à un souvenir dont il a emporté le secret, Barbier a demandé qu'on les gravât sur sa tombe.[1]

Dans les trois recueils précédents, *Lazare*, *Il Pianto*,

[1] M. Hons-Olivier, exécuteur testamentaire, a respecté cette dernière volonté, comme on peut le voir sur le monument élevé au cimetière du Père-Lachaise.

les *Ïambes*, Auguste Barbier s'était montré satirique et penseur, ému par l'art, absorbé surtout par les crises morales et sociales de son temps. Dans la suite de son œuvre, il a développé ces deux tendances de son activité poétique, le deuxième avec plus de bonheur que le premier.

Ses deux nouveaux volumes de satires sont très espacés : 1840, 1865. La hauteur d'âme y est toujours la même ; mais la verve est tombée. Le poète l'aurait peut-être retrouvée, s'il s'était abandonné au mouvement lyrique oratoire qui l'avait si bien servi dans les *Ïambes*. Mais, et c'est là plus encore que dans *Il Pianto* que je relève l'influence affadissante de Brizeux et de ses amis, — il s'est renié lui-même : il a cessé de faire du Barbier pour faire de l'antique.

Les satires de 1840 comprennent *Érostrate* et *Pot-de-Vin*.[1] L'une est une sorte de poème tragique dialogué voulant, sous un masque gréco-alexandrin, peindre la passion du bruit et de la célébrité, 'la médiocrité ambitieuse allant à la renommée par le crime.'[2] L'autre est un drame allégorique à la manière d'Aristophane, dans *La Paix*, avec la licence bouffonne et la verve en moins.

Les satires de 1865, moins ambitieuses, plus directes, auraient eu plus de chances de succès si le poète n'avait, avec les années, perdu beaucoup de sa vigueur,

[1] Pot-de-vin : appellation humoristique désignant ce qui se donne par manière de présent au delà du prix convenu pour un marché, et, par analogie, ce qui se donne en argent d'une façon secrète aux hommes puissants, afin d'en obtenir des honneurs ou des places.

[2] *Satires*, avant-propos.

et surtout s'il ne s'était pas écolièrement attaché à l'imitation d'Horace. 'Ce sont des esquisses de mœurs, des croquis de quelques folies, et même de quelques vices du temps avec le rire de la muse comique ; en un mot c'est un léger hommage à Thalie.' [1] On n'a qu'à voir l'énergique, sévère et triste physionomie du poète, telle que Buttura l'a fixée sur la toile, [2] pour comprendre que Barbier se forçait pour rire. Ces deux natures, Horace et Barbier, avaient trop peu en commun pour que leur rapprochement pût donner rien de vivant et de durable. *Érostrate* et *Pot-de-Vin* ont encore de beaux vers bien venus ; mais on souffre, ici, d'un écart trop large entre le sujet antique et le vice contemporain visé ; là, du symbolisme facile et un peu gros, et, dans les dernières *Satires*, du manque total d'originalité. Que n'a-t-il, comme Mathurin Régnier, 'vécu sans nul pensement,' sans théories empruntées, sans souci d'imitation, et continué de dire leur fait aux gens sans rien écouter d'autre que sa vigoureuse colère ! [3]

L'inspiration civique a mieux servi Barbier. Il lui doit deux recueils : les *Chants civils et religieux*, 1841, et les *Rimes héroïques*, 1843. — La galerie de

[1] *Satires*, préface.

[2] *Étude remarquable que la mort du peintre n'a pas laissé achever*, 1848. *Elle est, pour la première fois, donnée au public en tête de cette édition.*

[3] L'idée de donner de l'ampleur à la satire des mœurs contemporaines en les rejetant dans le lointain du passé part d'un excellent principe d'art. L'application réclame un doigté délicat. On le trouve, avec d'autres éléments qui rappellent le meilleur Barbier, dans les *Dialogues civiques* de M. Auguste Angellier, le biographe de Robert Burns, tome second de ses poèmes *Dans la Lumière antique*, Hachette, 1906.

noms illustres que les sonnets du *Pianto* présentaient pour l'Italie, les *Rimes héroïques* la composent pour la France, pour l'élévation des âmes françaises par le culte des héros. Beaucoup de ces sonnets sont bons ; aucun n'est excellent. La pensée *y* est toujours noble, l'émotion vraie ; mais les deux n'arrivent pas à se fondre en un sonnet d'or franc, tout d'une venue, et n'ayant qu'une seule âme et qu'un seul timbre. Comme pénétration intellectuelle, un des plus remarquables est celui qui célèbre lord Falkland. Après avoir dépeint la mêlée fratricide de 1643, le poète ajoute, parlant également des deux adversaires, Cavaliers et Parlementaires :

'Tous étaient morts croyant à leur cause chérie.
Un seul, plus malheureux, dans cette boucherie,
N'avait eu que l'honneur pour bannière et pour foi ;

C'était Falkland : Vertu, porte au ciel sa grande âme.
En vain la liberté l'inondait de sa flamme,
Silencieusement il mourait pour le Roi.'

On s'étonne que le sonnet n'ait pas été dédié à de Vigny.

Comme pâte et comme facture, les tercets du *Winkelried* sont parmi les mieux pétris, en plein style concret :

'Moi, moi, dit Winkelried ; et le bon capitaine,
Comme un fort moissonneur que l'on voit dans la
plaine
Presser les épis mûrs contre son sein voûté,

De lances en arrêt le plus qu'il peut embrasse,
Tombe, et, par le grand trou qu'il ouvre dans la masse,
Fait passer la victoire avec la liberté.'

Les *Chants civils et religieux* sont un recueil d'hymnes, dépeignant les divers tableaux de la vie humaine, pareils, nous dit Barbier, à la chaîne d'or du poète antique qui reliait la terre au ciel. Là encore, il s'adresse, non à l'homme isolé, 'mais à l'homme en rapport avec ses semblables, au citoyen.' Pour la pensée et pour la forme, il se réclame d'André Chénier et de Ronsard. La forme, très étudiée, très variée sans être très souple, est moins artiste que celle de Ronsard, et le sentiment patriotique, aussi profond que chez André Chénier, n'arrive pourtant pas à la même puissance d'expression parce qu'il n'est pas seul à animer le poète. La diversité des inspirations nuit à l'effet d'ensemble : à la ferveur patriotique s'ajoute la pensée qui médite les données de la science ; l'anthropomorphisme de la fable antique voisine avec le spiritualisme chrétien, l'amour de la Nature avec la philanthropie bourgeoise de Béranger et le conservatisme juste-milieu d'un sage 'de Juillet' avec les survivances sentimentales de Rousseau et de la Révolution. Cet éclectisme, où se reconnaît l'époque de Victor Cousin, détruisant l'unité d'inspiration, détruit l'unité d'impression. Les vers, pris à part, sont parfois pleins et chantants ; mais ni les strophes ni les hymnes n'ont la seule grande voix intime qui fait que — tel le navire neuf de Kipling qui 's'est trouvé' *that has found herself* — une strophe, un poème chante.

Les hymnes *A la Terre*, *Au Soleil*, *Aux Montagnes*, souffrent plus de cette complexité d'inspiration que les hymnes *A la Liberté*, *Au Travail*, *Au Mariage*,

Aux Vieillards. Par contre, ces chants ne remplissent pas toujours assez les abstractions qu'ils célèbrent de la substance concrète qui fait la vie : souvent ils ne dépassent pas l'honnête niveau de la bonne poésie gnomique. Des vers comme ceux-ci tranchent heureusement sur le reste :

'Le bœuf sort de l'étable et vient tendre la tête
Au joug accoutumé que le bouvier apprête ;
Puis, le mufle en avant et les jarrets tendus,
Il entre à pas égaux dans les sillons fendus...'

Les hommes primitifs sont dépeints avec une belle fougue dans les strophes deuxième et troisième de l'*Hymne au Mariage.* Des êtres qu'il unit saintement, le poète dit avec force et gravité :

'Ils ne mangeront pas les fruits d'or du bonheur
Avec la cendre de la crainte.'

Et la dernière strophe n'est pas sans beauté :

'Allez, car de la vie il est doux, il est beau
De faire en s'aimant le voyage,
Et dans ce dur trajet, ce long pèlerinage,
De supporter à deux le pénible fardeau.
Il est doux, il est beau de monter la colline
Ensemble et le bras sur le bras ;
Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline,
De la descendre ensemble et de dormir au bas,
Comme ces vieux époux aux tranquilles figures,
Que l'on voit côte à côte et se donnant la main,
Dormir d'un si bon cœur et d'un front si serein
Sur les anciennes sépultures.'

La Résignation, la Charité, le Froment, la Vigne, le Poète, les Savants, on entend toutes les voix de la

cité des hommes. Écoutons, pour finir, les dernières paroles des Vieillards, où se prolonge comme un écho de Marc-Aurèle :

'De ce monde mouvant, de ce monde éphémère,
Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans fiel,
Comme un fruit doux et mûr, et qui, tombant sur terre,
Bénit le sol natal et l'arbre paternel.'

Ces deux recueils de poésies dédiées à la Cité révèlent, pour la variété des mètres et la correction des vers, un savoir-faire plus grand que dans les recueils antérieurs. Mais ce que le poète a gagné en technique et en habileté est trop souvent compensé par ce qu'il a perdu en passion lyrique et en enthousiasme. Jusqu'ici il n'avait rien d'un versificateur ; il y a des taches de pure forme dans les *Ïambes* ; et maintenant qu'il acquiert à fond le métier, il perd l'instinct de ces beaux vers pleins, coulés d'un jet, à la Corneille, qui l'avaient, du premier coup, sacré poète. Malgré ces réserves, après les satires, ces chants civiques continuent d'affirmer la hauteur d'âme de Barbier et sa fervente persuasion que la poésie a son rôle à jouer dans l'éducation des hommes pour la plus grande harmonie de la cité humaine. 'Ils permettent de ranger Barbier dans cette noble famille de poètes penseurs, épris du Bien autant que du Beau, et utiles à l'humanité, où Vigny serait le chef du chœur avec Barbier, Laprade et quelques autres, plus modernes, pour compagnons.' [1]

Nous touchons à la dernière partie de l'œuvre

[1] Henri Chantavoine, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XIX[e] siècle, 'les Poètes.'

poétique de Barbier. En laissant de côté le *Benvenuto Cellini* qu'il fit en collaboration avec Léon de Wailly pour Berlioz, et le *César Borgia* qui n'est qu'une tentative de drame en vers blancs, sans portée dramatique et restée sans écho, elle se compose simplement des *Silves et Rimes légères*, parues ensemble en 1860. Barbier se rendait si bien compte que ces ouvrages différaient complètement de ses vers antérieurs, qu'il publia d'abord, en 1851, les *Rimes légères* sans nom d'auteur. C'est un recueil d'odelettes et de chansons. Il serait venu plus à son heure, semble-t-il, vers la vingtième année du poète, et les *Ïambes* en sa forte maturité. C'est, nous dit-il lui-même, 'un bouquet de petites fleurs' dont bien peu ont gardé jusqu'à nous leur parfum. — *Les Bords de la Mer* sont pourtant d'un sentiment juste et bien dépeint :

. . . .

'Nous verrons à nos pieds soumis,
Courir le troupeau des nuages,
Et les hommes le long des plages
Cheminer comme des fourmis...

Nous verrons quelque chose encore
De plus grand que la mer, — les cieux...

Et là sur la haute colline,
Loin des cris et des pas humains,
Appuyé contre ta poitrine,
Et les deux mains dans tes deux mains ;

Au vaste murmure de l'onde
J'écouterai battre ton cœur,
Et sa faible et douce rumeur
Dominera la mer profonde.'

Les *Silves* sont des pièces intimes, de circonstance, élégies, idylles et inspirations de voyage, poèmes de jeunesse ou autres sur lesquels le poète vieillissant s'est peut-être trop attendri.[1] *Le Saule pleureur* a de belles strophes élégiaques :

'C'est sur lui que toujours vont se poser mes yeux,
Soit qu'autour d'un tombeau son front religieux
Se fonde en larmes de verdure ;
Soit que penché sur l'onde, en ce tremblant miroir,
Comme une jeune fille avide de se voir,
Il suspende sa chevelure.
. . . .
Puis il me semble entendre à l'entour voltiger
Des fantômes aimants au corps souple et léger,
Aux yeux bleus traversés de flammes,
Et, tout en écoutant son murmure plaintif,
Je sens passer dans l'air comme un baume furtif
De violettes et de femmes...'

En voyant paraître des milliers de vers plus faibles que ceux-là, 'petits vers hésitants, puérils, gentillets, florianesques et tout à fait naïfs,' on comprend que Sainte-Beuve ait résumé l'opinion commune en disant que 'c'était à jurer que ce n'était ni du même poète, ni du même homme. Quelques-uns ont pu dire en se reportant aux *Ïambes*, et en les voyant debout comme une colonne de Juillet, 'Ce n'est pas lui qui a fait cela.' Triste vérification du présage de Vigny.

Une pointe humoristique, due à une femme, Madame

[1] A l'Académie, il dit un jour à de Hérédia qui lui parlait de ses *Ïambes* : 'J'ai fait mieux que cela.' Et il lui récita une pièce inférieure des *Silves*.

de Girardin, aviva le sourire malin du public littéraire : ‘ M. Barbier a, dit-elle, assassiné un homme ; il lui a volé sa valise, et dans sa valise il y avait les *Ïambes.*’

Pour adoucir l’amertume de ces insuccès, Auguste Barbier garda l’affection et l’estime admirative d’un groupe choisi de poètes, Brizeux, Vigny, Laprade, Émile et Antony Deschamps, auxquels se joignirent plus tard Lacaussade et Grenier, vraie famille d’esprits élevés, de cœurs chauds, de nature profondément sérieuse, qui, plus humblement mais non moins efficacement que l’exilé volontaire de Guernesey, sauvèrent, dans la débâcle morale du Second Empire, l’honneur et la pureté de la poésie française. Les lettres récemment publiées par M. Alfred Rébelliau[1] montrent qu’ils s’aimaient mutuellement avec tendresse ; Brizeux surtout y met des ‘ ingénuités enfantines ’ ; Vigny, bien qu’avec plus de fermeté, n’est ni moins dévoué, ni moins affectueux.

En un cercle pareil, Barbier pouvait se consoler de n’avoir pu captiver plus longtemps la popularité. L’amour tenace de quelques fidèles et, d’autre part, les manœuvres d’opposition intellectuelle à l’Empire, amenèrent, en 1869, son élection à l’Académie. Napoléon III, qui ne lui avait pas pardonné *L’Idole*, se refusa de recevoir à l’Élysée le nouvel académicien qui, de son côté, ne demandait qu’à être dispensé de la visite traditionnelle.[2]

[1] *Revue politique et littéraire*, 3 juin 1905.

[2] Victor Hugo lui écrivit : ‘ Vous voilà à l’Académie. L’Académie n’est rien quand on a la gloire. Je félicite l’Académie.’

Cet honneur tardif n'éclaircit que pour un moment sa vieillesse mélancolique. La guerre qui éclata presqu'au lendemain de sa réception à l'Académie (17 mai 1870) assombrit sa tristesse de penseur et de patriote. Ses souvenirs personnels et ses études littéraires rédigés dans ces dernières années révèlent qu'il en vint à la misanthropie. On est peiné de voir que les jugements qu'il formule ou que, le plus souvent, il rapporte sur les écrivains ses confrères manquent de largeur critique et trop souvent de cordialité. Le 'père Barbier,' comme l'appelait alors la jeunesse des écoles, était un petit vieux, propret, ayant l'aspect du notaire retiré, du parfait rentier, écrivant un hymne à l'*Héritage*, et souriant placidement à la médiocrité quand elle n'est même que superficiellement dorée. Il occupait rue Jacob un petit appartement au cinquième, sur la cour, — 'un petit bourgeois dans de l'acajou.'[1] Le portrait que m'en trace M. Frédéric Plessis, d'après ses souvenirs, confirme celui de M. Edmond Pilon : 'Le menton en casse-noisette, des lunettes d'écaille, un chapeau gris avec un crêpe, un éternel parapluie sous le bras et des guêtres blanches, comme pour célébrer le printemps.' A cette esquisse, il convient d'ajouter, pour rétablir la vérité des demi-teintes, une délicate urbanité dans les manières et le parler, qui semble s'être évanouie avec cette génération de grande bourgeoisie encore frottée d'ancien régime.

Il faudrait enfin, pour faire revivre aux yeux le ton

[1] Edmond Pilon, *Revue politique et littéraire*, 8 avril 1905.

général de la complexion, où affleure le tempérament, se rappeler que ce pessimisme était nourri en lui par des racines lointaines, et des raisons qui n'étaient pas sans noblesse. Cette réponse à un jeune poète qui lui demandait en vers la raison de son silence en fait foi [1] : '... De bonne heure j'ai pénétré le fond des choses ; j'ai vu que le mal corrompait vite le bien et que la plupart du temps les mauvaises passions et les bas intérêts arrêtaient l'élan des cœurs et détournaient de leur but les plus nobles idées, et j'ai écrit les *Ïambes*. Depuis, bien d'autres commotions sont survenues et elles ne m'ont pas montré grand changement dans l'esprit des hommes. Je ne ferais que me répéter...' Barbier a eu le courage de ne pas se recommencer ; mais il s'est mal consolé de ce que les hommes lui aient fourni toujours la même matière à satires.

Les lettres françaises, grâce à l'Académie, s'étaient acquittées de leur dette envers le poète. La République, enfin consommée après des crises douloureuses, resta des années sans se souvenir du passionné défenseur de la liberté.

'La Liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout.'

Sans doute sa fièvre d'humanité était tombée, sans doute une sagesse conservatrice avait toujours, et de plus en plus avec l'âge, tempéré l'ardeur de sa foi républicaine ; mais son idéal civique était resté

[1] Lettre à M. Alexandre de Haye, Paris, 9 décembre 1875, insérée dans la *Revue politique et littéraire*.

le même; seul de la pléiade romantique il n'avait jamais pactisé avec le pouvoir personnel, ni avec Louis-Philippe comme Victor Hugo, pair de France, ni avec Napoléon III comme Sainte-Beuve, sénateur de l'Empire. La réparation tardive que lui devait la République lui vint d'un ministre qui avait la mémoire de ses premiers enthousiasmes : M. Bardoux le fit chevalier de la Légion d'honneur, le 7 février 1878. Avisé par son confrère de l'Académie, M. Alfred Mézières, le poète se récria : n'ayant jamais rien demandé, il ne pouvait, lui, vétéran, accepter une récompense de conscrit. Le décret était signé. Que faire ? M. Mézières, de qui je tiens les faits, se rendit sur l'heure auprès du ministre, lui dire que lui seul pouvait faire revenir Auguste Barbier sur sa détermination. Sans retard, M. Bardoux monta les cinq étages du poète et trouva, pour le convaincre d'accepter, tant de bonnes raisons et surtout de chaleureuse persuasion que le vieux poète, timide au fond, touché aussi, ne repoussa pas la croix apportée avec cette parfaite bonne grâce.

Malgré trois livres en prose publiés de son vivant, *Trois Passions*, ' essai de peinture des grandes agitations de l'âme telles que le jeu, l'amour et la politique,' — *Contes du Soir*, dont nous avons dit un mot, — et *Histoires de Voyage*, souvenirs et tableaux de France et d'Italie ; malgré quatre ouvrages posthumes, tablettes littéraires et artistiques publiées par les soins de Lacaussade et Grenier, Auguste Barbier ne peut être compté comme un prosateur ayant laissé sa mar-

que. Son style est grave et froid, sans élan oratoire et sans trouvailles poétiques même dans le simple pittoresque. L'examen de ses idées sur l'art sortirait du cadre de cette étude. En dehors de l'intérêt documentaire des souvenirs sur les journées de 1848, par exemple, et des propos de grands hommes rapportés, la valeur de ces fragments gît plutôt dans les esquisses de drame ou de nouvelle, où la ' scène à faire ' est parfois fortement indiquée. C'est le cas pour les amours de Constance Mayer et du peintre Prud'hon. Un critique a récemment remarqué que dans son *Massini* M. Jules Lemaître a ' très habilement, très délicatement récrit cette histoire à la moderne, à la contemporaine.' C'est un hommage à Barbier prosateur.

Ses dernières années, Auguste Barbier les passa paisiblement dans son appartement de la rue Jacob, entouré de l'affection de la famille Hons-Olivier, qui était comme sa famille adoptive, et, dès qu'arrivaient les beaux jours, dans sa maison des champs, des bois plutôt, à Fontainebleau[1]. Dans le Gros-Fouteau, une des plus belles futaies de la forêt, le chêne imposant qu'il préférait à tous n'est plus maintenant désigné que comme l'*Auguste Barbier*, baptême bien fait pour flatter l'âme d'un poète.[2]

Il s'éteignit à Nice, en sa soixante-dix-septième année, le 14 février 1882.

[1] Rue Saint-Louis, 17.

[2] Curieuse rencontre, ce même chêne avait d'abord eu pour parrain le *Prince impérial*.

Il nous faut à présent nous séparer de l'homme auquel nous nous étions peu à peu attaché malgré ou peut-être à cause du deuil qu'a toujours porté son âme. Revenons à l'écrivain, et regardons un instant ce qui fait de lui non pas ' un poète de hasard,' comme dit Sainte-Beuve, mais un ' cas ' littéraire des plus curieux à étudier.

Comme il lui est arrivé plus d'une fois, Sainte-Beuve s'est trouvé mettre sa versatile intelligence et sa fine pénétration au service de l'opinion toute faite du grand public. Le peuple a pour porter des jugements sommaires, pour mettre tout Gilbert dans les *Adieux à la vie*, tout Sully-Prudhomme dans les quelques strophes du *Vase brisé*, tout Barbier dans *La Curée*, des excuses qu'on peut difficilement accorder au puissant critique.

Pour partager, contre ses anciens confrères en poésie, les préjugés et les arrêts écourtés du public, il faut que Sainte-Beuve ait eu dans le cœur une certaine sécheresse de sympathie poétique. Son jugement final [1] donne à la rumeur populaire une voix de réquisitoire. Voici la sentence : ' *La Curée* a été un pur accident dans la vie d'Auguste Barbier.' Pourquoi déjà, comme le public, prendre *La Curée* comme œuvre-type, alors que, par l'ampleur des lignes, par l'étreinte de la pensée, par le puissant raccourci et la parfaite expression de l'allégorie, et par son rythme de tambour battant la charge, enfin par la hauteur morale d'où tombe l'invective, *L'Idole* est, sans doute possible,

[1] *Sainte-Beuve*, édition Garnier, xi, p. 447.

le poème excellent entre tous? Mais lisons plus loin. ‘Il n’a fait dans cette pièce et dans toutes celles d’à côté qu’imiter et transporter de 1793 à 1830 l’ïambe d’André Chénier, avec ses crudités, avec ses ardeurs, empruntant du même coup la forme et le style, y mettant plus de verve que de finesse, grossissant les traits, élargissant et épaississant les teintes ; et tout cela a paru aux ignorants une originalité de son cru et une invention.’

Les moins au fait de ces délicates questions seraient mis en défiance par le persiflage légèrement méprisant du ton. Toute légèreté, car il ne saurait être question de délicatesse, est mise de côté dans les lignes suivantes d’un humour savoureux mais injuste : ‘Il s’est trouvé poussé à cette débauche de *La Curée*, trop rude pour lui, comme un fils de famille qu’on habille en *fort*[1] un mardi de carnaval et qu’on pousse à la sublime ribote.’

Ce dernier mot a donné la note du dénigrement contre Barbier depuis une génération. On ne parlerait pas autrement d’un pastiche crayonné après boire. Les quarante éditions des *Ïambes et Poèmes* protestent contre cette exécution. Toute la vie de Barbier s’élève contre cette interprétation abaissante et pour lui et pour celui qui l’a lancée, car nous y trouvons à toute heure cette foi généreuse dans le bien et cet amour du beau qui, fondus à l’enthousiasme jailli d’un grand émoi de l’imagination et du cœur, suffisent à expliquer la poussée vigoureuse des *Ïambes*. Un

[1] En fort de la halle de Paris, en manœuvre.

cas semblable s'est trouvé dans l'antiquité, me signale mon ancien maître Henri Chantavoine, celui de Tynnichus de Chalcide qui ne chanta qu'un chant, un sublime ' Péan.'

Les anciens y virent un caprice de la Muse : ils admirèrent. Celui qui nous rapporte le cas n'est pas, il faut le dire, Sainte-Beuve, mais Platon.

Barbier n'est pas tout entier dans *L'Idole* ou *La Curée*; il n'est pas tout entier dans les *Ïambes*. Si, sourd au rythme vibrant, au chant lyrique qui vient de plus loin que du cerveau, on avait besoin d'être raffermi dans la pensée de leur croissance originale et de leur valeur propre, il suffirait précisément de lire *Il Pianto* et *Lazare*. ' Il n'aurait dû faire que des *Pianto*,' dit le grand critique dédaigneux. Quant au *Lazare*, il ne lui fait pas l'honneur de le nommer, alors que sa connaissance de l'Angleterre, ses propres imitations de poèmes anglais, auraient dû, entre tous, le rendre sensible à la nouveauté de ces thèmes poétiques. Dans *Lazare* et dans *Il Pianto* se voit manifestement à l'œuvre, sur des sujets très divers et dans des atmosphères différentes, une âme de la même fibre morale que dans les *Ïambes*.

' Il n'aurait dû faire que... des sonnets artistiques,' lit-on dans la même ligne. Il est remarquable que l'aversion de Sainte-Beuve pour les *Ïambes* l'ait poussé à cette étrange affirmation. Car, avec le recul d'une génération, on peut avancer, en toute assurance, que les sonnets artistiques du *Pianto* sont loin de valoir les meilleures pages du *Campo-Santo*, et que les *Rimes héroïques* ne valent pas les moindres

pages du *Lazare*. La verve oratoire, la plénitude un peu massive du vers cornélien, qui est la marque évidente de sa manière, se sont au contraire amoindries, et comme amenuisées, en voulant se conformer à des moules étroits et rigides. Même impression dans les *Chants civils et religieux*. Bien loin d'être 'l'aristocrate poétique le plus raffiné,' il était le fils de la bourgeoisie encore grande de l'époque, avec ses gaucheries, ses fautes de goût, ses recherches aussi et sa soif parfois fautive de culture ; mais gardant un idéal vivace, et connaissant encore les haines vigoureuses. Aristocrate raffiné, il l'est bien peu, le poète novateur qui coudoie maintenant les mineurs de Newcastle comme autrefois l'ouvrier parisien 'à la veste de bure,' qui, dans le *Minotaure* et la *Tamise*, annonce en quelque sorte les deux hymnes de pitié sociale auxquels est attachée la popularité de Thomas Hood, et qui, dans la *Lyre d'Airain*, prélude au *Cri des Enfants* dont les vers d'Élisabeth Browning se sont faits les échos. Pour la France, Barbier reste, dans ces poèmes d'inspiration populaire, novateur sans être précurseur, en ce sens qu'il n'a pas été suivi et que, sauf Victor Hugo, qui a toutes les voix, nul poète, même le voulant, comme M. Coppée et M. Richepin, n'a jamais atteint la haute et grave pitié, anoblissante pour les humbles et les gueux, qui vibre dans les vers sincères d'Auguste Barbier.

Il est difficile d'aller comme Maxime Ducamp jusqu'à ranger Auguste Barbier parmi 'les hommes forts de notre race.' Il a douté de lui-même ; il n'a pas eu avec lui-même la franchise des forts qui est de

se connaître et de dominer son talent. Le temps de la force lui a été trop mesuré.[1] Mais s'il n'est pas l'un d'entre eux, il est un de leurs proches, et quasi de la même famille. Quand un poète a la vertu d'évoquer tour à tour, comme font ses vers, Agrippa d'Aubigné, Corneille pour le passé ; quand, parmi ceux qu'il a incités aux œuvres de vie on compte le Daumier de la *Rue Transnonain*, le Delacroix de la *Liberté sur les Barricades*, le Blanqui des *Pamphlets*, et le Victor Hugo des *Châtiments* ; quand il veut, enfin, comme Barbier l'a voulu de tout son effort, faire l'art plus humain pour rendre plus pure et plus belle la cité des hommes, il est clair que ce poète est de grande lignée, et qu'ayant eu sa part de génie, il aura, dans des générations de cœurs fidèles, sa part d'immortalité.

'Fils de Corneille, il eut des cris de grand poète,
De ces explosions qui jaillissent du cœur,
Vers immortels qu'un âge entier redit au cœur
Et que de l'avenir l'écho lointain répète.'[2]

CHARLES-MARIE GARNIER.

PARIS,
juillet 1907.

[1] 'Il n'a eu qu'un an de génie,' propos de M. Gabriel Monod.

[2] Lacaussade, *Barbier et Brizeux*, 4 mai 1884.

TABLE DES MATIÈRES

ÏAMBES

IL PIANTO (p. 37)

ÏAMBES ET POÈMES

PAR

AUGUSTE BARBIER

ÏAMBES

PROLOGUE

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue ;
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue ;
Qu'imitant Diogène au cynique manteau,
Devant tout monument je roule mon tonneau ;
Que j'insulte aux grands noms, et que ma jeune plume
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume :
Que me font, après tout, les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase,
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase?
Si mon vers est trop cru, si sa bouche est sans frein,
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain.
Le cynisme des mœurs doit salir la parole,
Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
Or donc je puis braver le regard pudibond :
Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

LA CURÉE

I

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;

Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes ;
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et, la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles
A la voix rauque, aux durs appas,

Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace;
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans:
C'est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs
Dans nos murs mitraillés tout à coup reparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère;
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,

Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux ;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin ;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s'élance, et tout crie : Allons !

Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons ! les chiens sont rois !
Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous, comme ouvriers, que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
'Voici ma part de royauté !'

Août 1830.

LE LION

I

J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère,
Bondir et rebondir le lion populaire
Sur le pavé sonnant de la grande cité.
Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté,
Jetant à l'air ses crins et sa gueule vorace,
Mouvoir violemment les muscles de sa face ;
J'ai vu son col s'enfler, son orbite rougir,
Ses grands ongles s'étendre, et tout son corps rugir ;
Puis je l'ai vu s'abattre à travers la mêlée,
La poudre et les boulets à l'ardente volée,
Sur les marches du Louvre . . . et là, le poil en sang,
Et ses larges poumons lui battant dans le flanc,

La langue toute rouge et la gueule béante,
Haletant, je l'ai vu, de sa croupe géante
Inondant le velours du trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.

II

Alors j'ai vu soudain une foule sans nombre
Se traîner à plat ventre à l'abri de son ombre ;
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,
Mille nains grelottants lui tendre les deux bras ;
Alors on caressa ses flancs et son oreille,
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,
Et chacun lui léchant les pieds, dans son effroi,
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.
Mais lorsque, bien repu de sang et de louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau ;
Quand, ouvrant son œil jaune et remuant sa peau,
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,
Sur son col musculeux dresser sa large tête,
Et, les barbes au vent, le front échevelé,
Rugir en souverain, — il était muselé.

Décembre 1830.

QUATRE-VINGT-TREIZE

I

Un jour que de l'État le vaisseau séculaire,
Fatigué trop longtemps du roulis populaire,
Ouvert de toutes parts, à demi démâté,
Sur une mer d'écueils, sous des cieux sans étoiles,
Au vent de la Terreur qui déchirait ses voiles,
S'en allait échouer la jeune Liberté ;

Tous les rois de l'Europe, attentifs au naufrage,
Tremblèrent que la masse, en heurtant leur rivage,

Ne mît du même choc les trônes au néant ;
Alors, comme forbans qui guettent une proie,
On les vit tous s'abattre, avec des cris de joie,
Sur les flancs dégarnis du colosse flottant.

Mais lui, tout mutilé des coups de la tempête,
Se dressa sur sa quille, et, relevant la tête,
Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
Et, rallumant soudain ses foudres désarmées,
Comme un coup de canon lâcha quatorze armées ;
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos.

II

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés ne te relève pas !
Ne te relève pas pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh ! nous n'avons plus rien de ton antique flamme,
Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus ;
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
Que pour trois jours au plus.

Janvier 1831.

L'ÉMEUTE

Comme un vent orageux, des bruits rauques et sourds
Roulent soudainement de faubourgs en faubourgs ;
Les portes des maisons, les fenêtres frémissent,
Les marteaux sur le bronze à grands coups retentissent,
La peur frappe partout ; et les vieillards tremblants,
Les femmes en désordre et les petits enfants,
D'un grand œil étonné regardant ce qui passe,
Tout sous les toits voisins pêle-mêle s'entasse,

Se cache, et dans la rue un vaste isolement
Remplace tout à coup ce chaos d'un moment ;
Et l'Émeute paraît, l'Émeute au pied rebelle,
Poussant avec la main le peuple devant elle ;
L'Émeute aux mille fronts, aux cris tumultueux,
A chaque bond grossit ses rangs impétueux,
Et le long des grands quais, où son flot se déroule,
Hurle en battant les murs comme une femme soûle.

Où va-t-elle aujourd'hui ? De ses sombres clameurs
Va-t-elle épouvanter le sénat en rumeurs ?
Vient-elle secouer sur le front des ministres
Tout le sang répandu pendant les jours sinistres ?
Non, l'Émeute à longs flots inondant le saint lieu,
Bondit comme un torrent contre les murs de Dieu ;
La haine du pontife aujourd'hui la travaille ;
Son front comme un bélier bat la sainte muraille ;
Sur les dalles de pierre, au bas de leurs autels
Roulent confusément les vases immortels.
Adieu le haut parvis, adieu les saints portiques,
Adieu les souvenirs, les croyances antiques !
Tout tombe, tout s'écroule avec la grande croix,
Christ est aux mains des Juifs une seconde fois.

O ma mère patrie ! ô déesse plaintive !
Verrons-nous donc toujours dans la ville craintive
Les pâles citoyens déserter leurs foyers ?
Toujours les verrons-nous, implacables guerriers,
Se livrer dans la paix des guerres intestines ?
Les temples verront-ils au pied de leurs ruïnes,
Comme le marc impur échappé du pressoir,
Des flots de sang chrétien couler matin et soir ?
Patrie, ah ! si les cris de ta voix éplorée
N'ont plus aucun pouvoir sur la foule égarée ;
Si tes gémissements ne sont plus entendus,
Les mamelles au vent et les bras étendus,

Mère désespérée, à la face publique
Viens, déchire à deux mains ta flottante tunique,
Et montre aux glaives nus de tes fils irrités
Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés !

Février 1831.

LA POPULARITÉ

I

Dans le pays de France aujourd'hui que personne
Ne peut chez soi rester en paix,
Et que de toutes parts l'ambition bourgeonne
Sur les crânes les plus épais,
Ce n'est que mouvement sur la place publique ;
La voix bruyante et le cœur vain,
Chacun bourdonne autour de l'œuvre politique,
Chacun y veut mettre la main.
Là, courent tous les gens de bras et de parole,
Poète, orateur et soldat,
Tout ce qui veut paraître et jouer quelque rôle
Dans le grand drame de l'État ;
Tout, quel que soit son rang, sa fortune et sa race,
Haletant et pressant le pas,
Sur le pavé fangeux se précipite en masse,
Et vers le peuple tend les bras.

II

Certes le peuple est grand, maintenant que sa tête
A secoué ses mille freins,
Que, l'ouvrage fini, comme un robuste athlète
Il peut s'appuyer sur ses reins ;
Il est beau ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons,
Ce sublime manœuvre à la veste de bure
Teinte du sang des bataillons,

Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes
Et qui, par un ciel étouffant,
Sur les larges pavés fait bondir les couronnes
Comme le cerceau d'un enfant !
Mais c'est pitié de voir, avec sa tête rase,
Son corps sans pourpre et sans atour,
Ce peuple demi-nu, comme ceux qu'il écrase,
Comme les rois avoir sa cour ;
Oui, c'est pitié de voir, à genoux sur sa trace,
Un troupeau de tristes humains
Lui jeter chaque jour tous leurs noms à la face
Et ne jamais lâcher ses mains ;
D'entendre autour de lui mille bouches mielleuses,
Souillant le nom de citoyen,
Lui dire que le sang orne des mains calleuses
Et que le rouge lui va bien ;
Que l'inflexible loi n'est que son vain caprice,
Que la justice est dans son bras,
Sans craindre qu'en ses mains l'arme de la justice
Ne soit l'arme des scélérats.

III

Est-ce donc un besoin de la nature humaine
Que de toujours courber le dos?
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,
Pour l'encenser de vains propos?
A peine relevé faut-il qu'on se rabaisse?
Faut-il oublier avant tout
Que la Liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout?
Hélas ! nous existons dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption mange et pourrit sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil ;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour ;

Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour ;
Un temps où les serments et la foi politique
Ne soulèvent plus que des ris ;
Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris ;
Un vrai siècle de boue, où, plongés que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit ;
Où, comme en un linceul, dans le mépris des hommes
Le monde entier s'ensevelit.

IV

Pourtant, si quelque jour de ces sombres abîmes
Où nous roulons aveuglément,
De ce chaos immense où les âmes sublimes
Apparaissent si rarement,
Soudain et par hasard il en surgissait une
Au large front, au bras charnu,
Une âme toute en fer, sans peur à la tribune,
Sans peur devant un glaive nu ;
Si cette âme splendide, étonnant le vulgaire
Et le frappant de son éclat,
Montait, avec l'appui de la main populaire,
S'asseoir au timon de l'État ;
Alors je lui crîrais de ma voix de poète
Et de mon cœur de citoyen :
Homme placé si haut, ne baisse pas la tête,
Marche, marche et n'écoute rien !
Laisse le peuple en bas applaudir à ton rôle
Et se repaître de ton nom :
Laisse-le te promettre un jour même l'épaule
Pour te porter au Panthéon !
Marche ! et ne pense pas à son temple de pierre ;
Souviens-toi que, changeant de goût,
Sa main du Panthéon peut chasser ta poussière
Et la balayer dans l'égout !

Marche pour la patrie et, sans qu'il nous en coûte,
Marche en ta force et le front haut ;
Et dût ton pied heurter à la fin de ta route
Le seuil sanglant d'un échafaud,
Dût ta sublime tête, ô royale victime !
Tomber au bruit d'un vil tambour ;
Du peuple quel qu'il soit ne cherche que l'estime,
Ne redoute que son amour ! . . .

V

La popularité ! — c'est la grande impudique
Qui tient dans ses bras l'univers,
Qui le ventre au soleil, comme la nymphe antique,
Livre à qui veut ses flancs ouverts !
C'est la mer ! c'est la mer ! — d'abord calme et sereine,
La mer, aux premiers feux du jour,
Chantant et souriant comme une jeune reine,
La mer blonde et pleine d'amour ;
La mer baisant le sable, et parfumant la rive
Du baume enivrant de ses flots,
Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive
Son peuple brun de matelots ;
Puis la mer furieuse et tombée en démence,
Et de son lit silencieux
Se redressant géante, et de sa tête immense
Allant frapper les sombres cieux ;
Puis courant çà et là, hurlante, échevelée,
Et sous la foudre et ses carreaux
Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
Comme un combat de cent taureaux ;
Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
La bouche torse, l'œil errant,
Se roulant sur le sable et déchirant la terre
Avec le râle d'un mourant ;

Et, comme la bacchante, enfin lasse de rage,
N'en pouvant plus et sur le flanc
Retombant dans sa couche, et lançant à la plage
Des têtes d'hommes et du sang ! . . .

Février 1831.

L'IDOLE

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain !
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain :
Donne force pâture à l'avide fournaise ;
Car pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence :
Chaque lingot se prend au flanc ;
Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme des damnés en enfer.
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain !
O fleuve impétueux ! mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme du volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave :
Tu vas remonter empereur.

II

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ébranler le bronze puissant ;
Et quand, sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain,
Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle
Ce jour pèse comme un remord ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air ;
J'ai vu, jeune Français, ignobles libertines,
Nos femmes, belles d'impudeur,

Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines,
Et s'enivrer de son odeur :
Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine . . .
Sois maudit, ô Napoléon !

III

O Corse à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Dompteur audacieux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.

Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la Liberté ;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger ;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges :
Grâce aux flatteurs mélodieux,

Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles ;
Son nom dans tous les carrefours
Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pèlerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs ;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité ;
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple vainement vous allégez la chaîne ;
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau :
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue :
Le peuple perdra votre nom ;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon ;

Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
Par milliers fait pourrir ses os ;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur le dos.

Mai 1831.

DANTE

Dante, vieux Gibelin ! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poète !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Ah ! le mépris va bien à la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds.
Dante vit, comme nous, les passions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines ;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour ;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes ;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.
O Dante Alighieri, poète de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance ;
Amant de Béatrice, à l'exil condamné,
Je comprends ton œil cave et ton front décharné,

Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde
Qui, te faisant atroce en te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfants qui le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert :
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer !

1831.

MELPOMÈNE

À M. Alfred de Vigny.

I

Ah ! dans ces temps maudits, les citoyens iniques
Ne sont pas tous errants sur les places publiques ;
Ce ne sont pas toujours ces rudes affamés
Aux seins poilus, aux bras péniblement armés,
Ces pauvres ouvriers hurlant comme une meute,
Et que le ventre seul entraîne dans l'émeute ;
Ces hommes de ruine et de destruction
Ne soufflent pas le vent de la corruption ;
Leur bras n'atteint jamais que l'aride matière :
Ils ébranlent le marbre, ils attaquent la pierre ;
Et quand le mur battu tombe sur le côté,
Leur torrent passe et fuit comme un torrent d'été.
Mais les hommes pervers, mais les hommes coupables,
Dont le pied grave au sol des traces plus durables,
Ce sont tous ces auteurs qui, le scalpel en main,
Cherchent, les yeux ardents, au fond du cœur humain
La fibre la moins pure et la plus sale veine
Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.

Les uns vont calculant, du fond du cabinet,
D'un spectacle hideux le produit brut et net ;
D'autres aux ris du peuple, aux brocards de l'école,
Promènent sans pitié l'encensoir et l'étole ;
D'autres, déshabillant la céleste pudeur,
Ne laissent pas un voile à l'humaine candeur.
Puis viennent les goujats de la littérature,
Qui, portant le marteau sur toute sépulture,
Courent de siècle en siècle arracher par lambeaux
Les crimes inouïs qui dorment aux tombeaux ;
Sombres profanateurs avides de dépouilles,
Ils n'attendent pas même, au milieu de leurs fouilles,
Que la terre qui tombe ait refroidi les morts ;
De la fosse encor fraîche ils retirent les corps,
Et sans crainte de Dieu, leur bras, leur bras obscène,
Les livre encor tout chauds aux clameurs de la scène.

II

Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs,
Que l'encre dégouttant de leurs plumes grossières
Renoircit tous les cœurs blanchis par les lumières ;
Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
Et de porter le nom de mauvais citoyen !
Ils ne savent donc pas la sanglante torture
De se dire à part soi : J'ai fait une œuvre impure;
Et de voir ses enfants à la face du ciel
Baisser l'œil et rougir du renom paternel !
Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre,
L'argent leur clôt les yeux et leur salit la lèvre ;
L'argent, l'argent fatal, dernier dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains,
Les pousse dans le mal, et pour un vil salaire
Les mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.
Honte à eux ! car, trop loin de l'atteinte des lois,
L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix !

Honte à eux ! car jamais leur main ne s'est lassée
A couvrir de laideur l'immortelle pensée !
De l'art, de l'art divin, ce bel enfant des cieux,
Créé pour enseigner la parole des dieux,
Ils ont fait sur la terre un monstre, un cul-de-jatte,
Tronçon d'homme manqué, marchant à quatre pattes,
Et montrant aux passants des moignons tout sanglants
Et l'ulcère hideux qui lui ronge les flancs !

1831.

LE RIRE

Nous avons tout perdu, tout, jusqu'à ce gros rire
Gonflé de gaîté franche et de bonne satire,
Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux :
Le rire sans envie et sans haine profonde,
Pour n'y plus revenir, est parti de ce monde.
Quel compère joyeux que le rire autrefois !
Maintenant il est triste, il chante à demi-voix,
Il incline la tête et se pince la lèvre ;
Chaque pli de sa bouche est creusé par la fièvre :
Adieu le vin, l'amour, et les folles chansons !
Adieu les grands éclats, les longues pâmoisons !
Plus de garçon joufflu, bien frais, et dans sa gloire
Chantant à plein gosier les belles après boire ;
Près d'un jambon fumé plus de baisers d'époux,
Plus de bruyants transports, plus de danses de fous,
Plus de boutons rompus, plus de bouffonnerie :
Mais du cynisme à force et de l'effronterie,
De la bile à longs flots, des traits froids et mordants,
Comme au fond de l'enfer des grincements de dents,
Et puis la lâcheté, l'insulte à la misère,
Et des coups au vaincu, des coups à l'homme à terre...

Ah ! pour venir à nous le front morne et glacé,
Par quels affreux chemins, vieux Rire, as-tu passé ?

Les éclats de ta voix, comme hurlements sombres,
Ont retenti longtemps à travers les décombres ;
Dans les villes en pleurs, sur le blé des sillons,
Ils ont réglé longtemps le pas des bataillons ;
Longtemps ils ont mêlé leurs notes infernales
Au bruit du fer tombant sur les têtes royales,
Et, suivant dans Paris le fatal tombereau,
Mené plus d'un grand homme au panier du bourreau.
Rire ! tu fus l'adieu qu'en délaissant la terre
De son lit de douleur laissa tomber Voltaire ;
Rire de singe assis sur la destruction,
Marteau toujours brûlant de démolition :
Depuis ce jour, Paris te remue à toute heure,
Et sous tes coups puissants rien de grand ne demeure.

Ah ! malheur au talent plein de vie et d'amour
Qui veut se faire place et paraître au grand jour !
Malheur, malheur cent fois à la muse choisie
Qui veut livrer son aile au vent de poésie !
En vain elle essaîra, dédaigneuse du sol,
Sur le bruit des cités de prendre son beau vol ;
Le rire à l'œil stupide est là qui la regarde,
Et qui, jaloux des lieux où son pied se hasarde,
Comme vapeur mauvaise, ou comme plomb mortel,
Montera la frapper aux campagnes du ciel ;
Et cette âme perdue aux voûtes éternelles,
Qui, devant le soleil ouvrant ses larges ailes,
Allait, dans son transport, chez la Divinité
Exhaler un chant fait pour l'immortalité ;
Pauvre âme, atteinte encore au bord de la carrière,
Triste, penchant la tête et fermant la paupière,
Elle retombera dans son cloaque impur,
Et s'en ira bien loin vers quelque coin obscur,
Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume,
Mourir avant le temps, le cœur gros d'amertume.

1831.

LA CUVE

Il est, il est sur terre une infernale cuve :
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui, de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil ;
Là, les bourdonnements nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume,
Là, personne ne dort, là, toujours le cerveau
Travaille, et, comme l'arc, tend son rude cordeau.
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche ;
Jamais, le front huilé, la mort ne vous y fauche,
Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il existait un Dieu.

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourrir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Misère ! Après mille ans de bouleversements,
De secousses sans nombre et de vains errements,

De cultes abolis et de trônes superbes
Dans les sables perdus et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va par toute terre écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices,
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

Toujours même fracas, toujours même délire,
Même foule de mains à partager l'empire ;
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Mêmes flots d'intrigants et de vils corrupteurs,
Même dérision du prêtre et des oracles,
Même appétit des jeux, même soif des spectacles ;
Toujours même impudeur, même luxe effronté,
Dans le haut et le bas même immoralité,
Mêmes débordements, mêmes crimes énormes,
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.

La race de Paris, c'est le pâle voyou
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou ;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure,
Paresseux et flânant, et, loin de sa demeure,
Battant les maigres chiens, ou, le long des grands murs,
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs ;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère ;
C'est le libertinage enfin en raccourci ;
Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.

Et pourtant il est brave, il affronte la foudre,
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre,
Il se jette au canon en criant : Liberté !
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.
Mais que l'Émeute aussi passe devant sa porte,
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte ;
Le voilà grossissant les bandes de vauriens,

Molestant le repos des tremblants citoyens,
Et hurlant, et, le front barbouillé de poussière,
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé !
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes,
Ainsi que des fiévreux, tous les porte-couronnes !
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux,
Et qui retombe après, plat et silencieux !
Race unique en ce monde ! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge ;
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas !

Il est, il est sur terre une infernale cuve :
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui, de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

1831.

DESPERATIO

I

Comme tout jeune cœur encor vierge de fiel,
J'ai demandé d'abord ma poésie au ciel :
Hélas ! il n'en tomba qu'une réponse amère...
Pauvre fou ! cria-t-il, que la pensée altère,
Toi qui, haussant vers moi tes deux lèvres en feu,
Cherches, comme un peu d'eau, le pur souffle de Dieu ;
Oh ! de moi n'attends plus de célestes haleines ;

Car le vent de la terre a desséché mes plaines,
Il a brûlé mes fleurs, et dans son vol fougueux
Fait mon sein plus pelé que la nuque d'un gueux.
L'encens humain parfois a beau fumer encore,
Ce n'est qu'un souvenir qui bientôt s'évapore ;
Il retombe à la terre, et ne va pas plus haut
Que la voûte du temple et son froid échafaud.
L'homme enfin ne peut plus parler avec les anges ;
J'ai perdu tous mes saints, mes vierges, mes archanges,
Tout ce peuple du ciel qu'aux regards des humains
Un homme aimé de Dieu, poète aux belles mains,
Raphaël, fit souvent descendre sur ses toiles ;
Tout est mort maintenant : par delà mes étoiles,
Par delà mon soleil nul écho ne répond,
Et l'on ne trouve plus qu'un abîme profond,
Un vaste et sombre anneau sans chaton et sans pierre,
Un gouffre sans limite, une nuit sans lumière,
Une fosse béante, un immense cercueil,
Et l'orbite sans fond dont l'homme a crevé l'œil.

II

Plus de Dieu, rien au ciel ! ah ! malheur et misère !
Sans les cieux maintenant qu'est-ce donc que la terre ?—
La terre ! ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu,
Où, mourant d'une faim qui n'est point assouvie,
L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,
Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,
L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour ;
Un ignoble clapier de débauche et de crime,
Que la mort, à mon gré, trop lentement décime ;
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,
Où, lorsque le pied coule, on tombe dans le sang ;
Les débris d'un banquet où, la face rougie,
Roule la brute humaine ; — une effroyable orgie !

. . . .

III

Ainsi donc jette bas toute sainte pensée ;
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée,
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,
Au premier carrefour jette-la dans un coin ;
Puis abaisse la tête et rentre dans la foule.
Là, sans but, au hasard comme une eau qui s'écoule,
Loin, bien loin des sentiers battus par ton aïeul,
Dans ce monde galeux passe et marche tout seul ;
Ne presse aucune main, aucun front sur ta route,
Le cœur vide et l'œil sec, si tu peux, fais-la toute,
Et quand viendra le jour où, comme un homme las,
Tout d'un coup malgré toi s'arrêteront tes pas,
Quand le froid de la mort, dénouant ta cervelle,
Dans le creux de tes os fera geler la moelle,
Alors, pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,
Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide ;
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,
Pose-la sous ta tête, et, sans penser à rien,
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

1831.

LES VICTIMES

Une nuit je rêvais... et dans mon rêve sombre,
Autour d'un ténébreux autel,
Passaient, passaient toujours des victimes sans nombre,
Les bras tendus vers l'Éternel.
Toutes avaient au front une trace luisante :
Toutes, comme un maigre troupeau
Dont le tondeur a pris la toison blanchissante,
Portaient du rouge sur la peau.
Et toutes, ce n'étaient que vieillards au grand âge,
Un bâton d'ivoire à la main,
Comme ceux que la mort, en un jour de carnage,
Trouva sur le fauteuil romain ;

Que jeunes gens amis, à la vaste poitrine,
Au cœur solide et bien planté,
Frappés, la bouche ouverte, et d'une voix divine
Chantant la belle Liberté ;
Ce n'étaient que des corps meurtris et noirs de fange,
Du sable encor dans les cheveux,
Et battus bien longtemps, sur une rive étrange,
Des vents et des flots écumeux ;
Ce n'étaient que des flancs consumés par les flammes
Dans le creux des taureaux d'airain,
Que membres déchirés sous mille dents infâmes
Devant le peuple souverain ;
Que des porteurs divins de blessures infimes,
Des sages couronnés d'affront,
Des orateurs sacrés, des poètes sublimes,
Tombés en se touchant le front ;
Puis des couples d'amants, puis la foule des mères
Traînant leurs enfants par le bras,
Et les petits enfants pleins de larmes amères
Et soupirant à chaque pas ;
Et ces ombres, hélas ! avides de justice,
Plaintives, les mains dans les airs,
Demandaient vainement le prix du sacrifice
Au Dieu puissant de l'univers.

Décembre 1832.

LA REINE DU MONDE

O puissant Gutenberg ! Germain de bonne race
Dont le mâle et hardi cerveau
Du globe vieillissant a rajeuni la face
Par un prodige tout nouveau !
Lorsque aux rives du Rhin, dans une nuit ardente,
Amant d'une divinité,
Tu pressas sur ton sein la poitrine fervente
De l'immortelle Liberté,

Tu crus sincèrement que cette femme austère
Enfanterait quelque beau jour
Un être sans défaut qui, semblable à sa mère,
Du monde entier serait l'amour ;
Et tu t'en fus, vieillard, te reposer à l'ombre
De l'éternel cyprès des morts,
Comme un bon ouvrier s'endort dans la nuit sombre,
Sans trouble aucun et sans remords.
Hélas ! quelle que fût la sublime espérance
Dont s'enivra ton noble orgueil,
L'espoir qui de la mort t'allégea la souffrance
Et te berça dans le cercueil ;
Le chaste embrassement d'une céleste femme
Ne t'a point fait l'égal des dieux,
Et tu n'as pas versé dans l'œuvre de ton âme
Le sang pur des enfants des cieux :
Car tel est le destin de la nature humaine,
Qu'il n'en sort rien de vraiment bon,
Et que l'âme ici-bas la plus blanche et sereine
Toujours conserve du limon.

Il est vrai que l'aspect de ta fille immortelle
Tout d'abord vous ravit les yeux :
Son noble front tourné vers la voûte éternelle
Et reflétant l'azur des cieux,
La splendeur de sa voix, plus rapide et profonde
Que la vaste rumeur des flots,
Et comme une ceinture enveloppant le monde
Dans le bruit de ses mille échos ;
Le spectacle divin des sombres injustices,
Devant son visage en courroux,
Brisant les instruments des horribles supplices,
La hache et les sanglants verrous ;
L'harmonieux concert des villes et des plaines
Célébrant ses dons précieux,
Et le chœur des beaux-arts et des sciences vaines
Chantant la Paix, fille des cieux :

Tout en elle vous charme et vous remplit d'ivresse,
Et, retrouvant l'antique ardeur
Comme aux jours du printemps, d'amour et de tendresse,
Vous vous sentez battre le cœur ;
Et chaque être bénit la jeune créature,
Et l'heure où, plein d'un grand désir,
Tu fis, ô Gutenberg, à la race future
Le don d'un sublime avenir.

Mais si, pour contempler de plus près ton ouvrage,
Pour voir ta fille en son entier,
L'on ose séparer les plis de son corsage,
Ouvrir sa robe jusqu'au pied ;
Alors, alors, grand Dieu ! ce corps aux belles formes
Ne présente plus aux regards
Qu'une croupe allongée en reptiles informes,
Un faisceau de monstres hagards :
Et l'on voit là des chiens aux mâchoires saignantes,
Aux redoutables aboîments,
Souffler sur les cités des discordes brûlantes,
La guerre et ses emportements ;
On voit de vils serpents étouffer le génie
Prêt à prendre son large essor,
La bave du mensonge et de la calomnie
Verdir le front de l'aigle mort ;
Puis des dragons infects et des goules actives
Pour de l'or broyant et tordant
Le cœur tendre et sacré des familles plaintives
Sous l'infâme acier de leur dent ;
Le troupeau corrupteur des passions obscures
Souillant tout, et vivant enfin
Du pur sang écoulé des cent mille blessures
Par lui faites au genre humain.

Quel spectacle ! ah ! soudain reculant à la vue
De tant de maux désordonnés,

Gutenberg ! Gutenberg ! stupéfait, l'âme émue,
Les pieds l'un à l'autre enchaînés,
Plus d'un fier citoyen de sa brune paupière
Sent tomber des pleurs à longs flots,
Et, dans ses froides mains plongeant sa tête altière,
Étouffe de profonds sanglots.
Alors, alors, souvent accusant d'injustice
La nature et son dieu fatal,
Et les blâmant tous deux de t'avoir fait complice
Des noirs épanchements du mal,
Plus d'un grand cœur regrette, en sa douleur extrême,
Ton amour pour la Liberté :
Et l'on va, Gutenberg, jusques à crier même :
Que n'as-tu jamais existé !

Septembre 1835.

LA MACHINE

O vous qui, pénétrant dans le secret des cieux,
Avez sur la matière un pouvoir merveilleux,
Auteurs de la machine, enfants de Prométhée,
La nature par vous combattue et domptée
Reconnaît du cerveau les formidables lois,
S'incline, s'humilie et vous nomme ses rois ;
Et la terre, sa fille, impassible victime,
Vous livre de son corps la substance sublime,
Et vous laissant fouiller dans son énorme sein,
D'innombrables trésors va remplir votre main.
C'est bien : je vous admire, ô race titanique !
Mais, complices secrets de l'esprit satanique,
Je vois aussi l'Orgueil et la Cupidité
Introduisant le mal dans votre nouveauté.
Je les vois, poussant trop les forces chaleureuses
Qui frémissent au joug sous vos mains valeureuses,
Ouvrir partout la voie à des rébellions,
Et ces ardents pouvoirs, ainsi que des lions,

S'élançant aussitôt hors des lignes prescrites,
Rugissant, bondissant ou courant sans limites,
Se tourner contre vous, esclaves révoltés,
Et sur vos corps tremblants porter leurs cruautés.
Alors, pauvres humains, oh ! comme avec usure
Vous payez les trésors ravis à la nature !
Et comme par des maux étranges, inconnus,
Vous expiez les coups portés à ses flancs nus !
Alors un sombre jour voit plus de funérailles
Que la guerre souvent n'en sème en vingt batailles,
Tout un peuple brûlé par le feu des enfers,
Des membres palpitants dispersés dans les airs,
Des corps rompus au choc des voitures roulantes,
Ou broyés sous les bonds des machines errantes ;
Enfin tous les tourments par le Dante inventés
Renaissent, et, portant l'épouvante aux cités,
Emplissent chaque seuil d'un déluge de larmes ;
Alors vous comprenez, mais tard, dans vos alarmes,
Que pour être puissant sur l'onde et sur le feu
Il faut être avant tout aussi sage que Dieu.
Oui, le flambeau divin qu'on appelle science
Ne fut pas mis aux mains de la mortelle engeance
Pour en elle augmenter les passions du mal,
L'appétit de l'argent et l'orgueil infernal.
Si le ciel en fit don à l'humaine nature,
Ce fut dans un but noble et pour une fin pure ;
Ce fut pour amoindrir la masse des douleurs
Que versent sur nos corps tant de fléaux vainqueurs,
Pour dégager l'esprit de la fange grossière,
Affranchir saintement l'homme de la matière,
Et, de la pauvreté brisant le dur lien,
Lui rendre plus aisé l'exercice du bien ;
Telles sont du savoir les fins recommandables :
Qu'humblement il y tende ; ou dans nos mains coupables
Redoutons qu'il ne soit souvent qu'un instrument
De vengeance divine et d'affreux châtiment.

La Machine, ô mortels ! c'est le héros antique,
Hercule au cou de bœuf, à l'épaule athlétique,
Hercule, par les bois, les plaines et les monts,
Écrasant les serpents, abattant les lions,
Desséchant les marais des terres empestées,
Maîtrisant dans leur cours les ondes indomptées,
Et, la massue en main et les flèches au dos,
Soulageant les douleurs de l'homme en ses travaux ;
Mais c'est Hercule aussi foulant la vaste crête
De l'Œta montueux, le dieu perdant la tête ;
Et les veines du front toutes pleines de sang,
La rage dans le cœur et la douleur au flanc,
En aveugle outrageant la superbe nature,
Traînant, comme des morts et par la chevelure,
Les pins déracinés, les chênes en éclats ;
Puis, toujours furieux, méconnaissant Lycas,
Prenant le pauvre enfant entre ses mains immenses,
Et malgré ses clameurs, malgré ses résistances,
Le tournant par trois fois à l'entour de son front,
Et lançant un cadavre à l'abîme sans fond.

1842.

LES HOMICIDES

LE PROLÉTAIRE

Du fer d'Harmodius arme mon bras, Justice !
Fatigué d'être esclave et de voir au supplice
Un grand peuple, je dis : Tout monarque ici-bas
Est un lâche égoïste et digne du trépas.
C'est l'éponge qui boit les richesses sans nombre
Que l'ouvrier plaintif élabore dans l'ombre :
Rien n'en sort qu'un peu d'or, qui parfois se répand
Aux mains d'un vil bouffon ou d'un bourreau rampant.
Est-il juste, grand Dieu ! qu'ici-bas d'un seul homme
Des millions d'humains soient les bêtes de somme ;

Que tant d'êtres de chair soient les hochets sanglants
D'un seul, issu comme eux de tes célestes flancs?
Un côté penche trop dans l'humaine balance.
Ah ! ce n'est pas ainsi que la toute-puissance
En a conçu le jeu : lancé dans le plateau,
Le glaive quelquefois rétablit le niveau :
Prête-le-moi, Justice ! et qu'un coup salutaire
Des peuples gémissants finisse la misère !

LE DESPOTE

Du glaive de la loi, Justice, arme tes mains
Et frappe sans pitié ces monstres inhumains,
Ces êtres sans respect pour le haut diadème,
Qui, toujours insurgés contre le rang suprême,
Dans les transports obscurs de leur férocité
Veulent à flots de sang noyer la royauté.
Que deviendraient, grand Dieu ! les peuples de ce monde,
Si, dans leurs errements sur la terre féconde,
Ils venaient à tuer leurs sacrés conducteurs?
Que feraient ces troupeaux dépourvus de pasteurs?
Ce serait le bétail marchant à l'aventure,
Et le débordement de toute créature ;
Et toi-même, grand Dieu ! par l'orgueil avili,
Tu finirais par voir ton saint culte aboli.
Les rois sont ici-bas un reflet de ta face ;
Comme Dieu l'est au monde, à la terre leur race
Est nécessaire ; ainsi, que le glaive des lois
Apprenne aux vils mortels à respecter les rois !

LA JUSTICE HUMAINE

O vous qui m'invoquez comme des Euménides,
Vous êtes tous les deux d'effrayants homicides !
L'un, pour verser le sang avec impunité,
Se nomme le vengeur de la société,
Sans savoir si son mal lui donne droit de l'être,
Et si l'humanité comme tel veut l'admettre ;

L'autre, sous le motif saintement spécieux
Qu'il est l'oint du Seigneur, et chargé par les cieux
De conserver, au sein des peuplades humaines,
De l'ordre social les formes souveraines,
Donne pleine carrière à d'iniques desseins.
Violateur brutal des contrats les plus saints,
Il fait d'un peuple libre une race asservie,
Lui dérobe son culte et ses biens et sa vie,
Et par l'égorgement, les déportations,
L'efface tout entier du rang des nations.
L'un est plus insensé, mais l'autre est plus coupable.
L'un sera donc frappé par le fer équitable.
Quant à l'autre, il n'échappe à mon glaive de feu
Que pour mieux rencontrer la justice de Dieu.

1844.

LE PROGRÈS

A quoi servent, grand Dieu ! les tableaux que l'histoire
Déroule sous ses doctes mains,
Et les graves leçons que d'une page noire
Elle tire pour les humains,
Si les mêmes excès et les mêmes misères
Reparaissent dans tous les temps,
Et si dans tous les temps les exemples des pères
Sont imités par leurs enfants ?
O pauvres insensés qui, le front ceint de chêne,
Devant l'univers transporté,
Au soleil de juillet entonnions d'une haleine
L'hymne brûlant de liberté !
Nous chantions tous en chœur, dans une sainte ivresse,
La vierge pure comme l'or,
Sans penser que plus tard l'immortelle déesse
Devait tant nous coûter encor !

Nous rêvions un ciel doux, un ciel exempt d'orages,
Un éternel et vaste azur,
Tandis que sur nos fronts s'amassaient les nuages,
L'avenir devenait obscur.
Et nous avons revu presque tous les scandales
Des siècles les plus éhontés,
Les lâches trahisons, les voluptés brutales,
Et les basses cupidités ;
Puis nous avons revu ce qu'avaient vu nos pères :
Le sang humain dans les ruisseaux,
Et l'angoisse des nuits glaçant le cœur des mères
Quand le plomb battait les carreaux ;
Le sombre régicide aux vengeances infâmes,
L'émeute aux sinistres combats,
La baïonnette ardente entrant au sein des femmes,
Les enfants percés dans leurs bras ;
Enfin les vieux forfaits d'une époque cruelle
Se sont tous relevés, hélas !
Pour nous faire douter qu'en sa marche éternelle
Le monde ait avancé d'un pas.

1844.

IL PIANTO

POÈME

1833

Il est triste de voir partout l'œuvre du mal,
D'entonner ses chansons sur un rythme infernal,
Au ciel le plus vermeil de trouver un nuage,
Une ride chagrine au plus riant visage.
Heureux à qui le ciel a fait la bonne part !
Bien heureux qui n'a vu qu'un beau côté de l'art !
Hélas ! mon cœur le sent, si j'avais eu pour muse
Une enfant de seize ans, et qu'une fleur amuse,
Une fille de mai, blonde comme un épi,
J'aurais, d'un souffle pur, sur mon front assoupi,
Vu flotter doucement les belles rêveries,
J'aurais souvent foulé des pelouses fleuries,
Et le divin caprice, en de folles chansons,
Aurait du moins charmé le cours de mes saisons.
Mais j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde
Qui me dit que tout homme a son rôle en ce monde :
Tout mortel porte au front, comme un bélier mutin,
Un signe blanc ou noir tracé par le Destin ;
Il faut, bon gré, mal gré, suivre l'ardente nue
Qui marche devant soi sur la voie inconnue ;
Il faut courber la tête, et, le long du chemin,
Sans regarder à qui l'on peut tendre la main,
Suivre sa destinée au grand jour ou dans l'ombre.
Or, la mienne aujourd'hui comme le ciel est sombre ;
Pour moi, cet univers est comme un hôpital,
Où, livide infirmier levant le drap fatal,
Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

LE CAMPO SANTO

A M. A. Brizeux.

O désolation ! ô misère profonde !
Désespoir éternel pour les âmes du monde !
Sol de Jérusalem que tant d'hommes pieux
Ont baigné de sueur et des pleurs de leurs yeux ;
Sainte terre enlevée aux monts de la Judée,
Et du sang des martyrs encor tout inondée,
Sainte terre des morts qui portas le Sauveur,
Toi que tout front chrétien baisait avec ferveur,
Tu n'es plus maintenant qu'une terre profane,
Un sol où toute fleur dépérit et se fane,
Un terrain sans verdure et délaissé des cieux,
Un cimetière aride, un cloître curieux,
Qu'un voyageur parfois, dans sa course rapide,
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide.
— Mais n'importe ! je t'aime, ô vieux Campo Santo,
Je t'aime de l'amour qu'avait pour toi Giotto.
Tout désolé qu'il est, ton cloître solitaire
Est encore à mes yeux le plus saint de la terre ;
Aussi quand l'œil du jour, de ses regards cuisants,
Brûle le front doré des superbes Pisans,
J'aime à sentir le froid de tes voûtes flétries,
J'aime à voir s'allonger tes longues galeries,
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,
Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales
Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles ;
J'aime à lire les mots de leurs grands écussons,
A réveiller des bruits et de lugubres sons,
Et, les yeux enivrés de tes peintures sombres,
A voir autour de moi mouvoir toutes tes ombres.
Salut ! noble Orcagna ! que viens-tu m'étaler ?
— ‘ Artiste, une peinture à faire reculer ;
Regarde, enfant, regarde ! . . . Il est de par le monde
Des êtres inondés de volupté profonde ;

Il est de beaux jardins plantés de lauriers verts,
De grands murs d'orangers où mille oiseaux divers,
Des rossignols bruyants, des geais aux ailes bleues,
Des paons sur le gazon traînant leurs belles queues,
Des merles, des serins jaunes comme de l'or,
Chantent l'amour, et l'air plus enivrant encor.
Il est, sous les bosquets et les treilles poudreuses,
De splendides festins et des noces heureuses ;
Il est des instruments aux concerts sans pareils ;
Et bien des cœurs contents et bien des yeux vermeils.
A l'*Ave Maria*, sous les portes latines,
On entend bien des luths et des voix argentines,
On voit sur les balcons, derrière les cyprès,
Bien de beaux jeunes gens qui se parlent de près,
Bien des couples rêveurs, qui, le soir à la brune,
Se tiennent embrassés aux regards de la lune.
Hélas ! un monstre ailé qui plane dans les airs,
Et dont la lourde faux va sarclant l'univers,
La Mort, incessamment coupe toutes ces choses ;
Et femmes et bosquets, oiseaux, touffes de roses,
Belles dames, seigneurs, princes, ducs et marquis
Elle met tout à bas, même des Médicis,
Elle met tout à bas avant le jour et l'heure ;
Et la stupide oublie, au fond de leur demeure,
Tous les gens de béquille et qui n'en peuvent plus,
Les porteurs de besace et les tristes perclus,
Les catarrheux branlant comme vieille muraille,
Les fiévreux au teint mat qui tremblent sur la paille,
Et les frêles vieillards qui n'ont plus qu'un seul pas
Pour atteindre la tombe et reposer leurs bras.
Tous ont beau l'implorer, elle n'en a point cure ;
La Mort vole au palais sans toucher la masure ;
Elle abandonne aux vents les plaintes et les voix
De ces corps vermoulus comme un antique bois :
La vieille aime à lutter, c'est un joueur en veine
Qui néglige les coups dont la chance est certaine.

‘ Enfant, ce n’est point tout ; enfant, regarde encor !
La montagne s’ébranle aux fanfares du cor,
Sous le galop des chiens entends sonner la pierre,
En épais tourbillons vois rouler la poussière,
Et du fond sinueux de ces sombres halliers
Bondir à flots pressés de nombreux cavaliers.
Ce sont de francs chasseurs qui courent la campagne,
De grands seigneurs toscans, des princes d’Allemagne,
Avec de beaux habits chamarrés d’écussons,
Des housses de velours, de lourds caparaçons,
Des couronnes de ducs à l’entour des casquettes,
Des faucons sur les poings, des plumes sur les têtes,
Et des hommes nerveux, retenant à pas lents
Des lévriers lancés sur leurs quatre pieds blancs.
Holà ! puissants du jour, chasseurs vêtus de soie,
Qui forcez par les monts une timide proie ;
Vous, femmes, que l’ennui mène à la cruauté ;
Hommes, dont le palais plein de stupidité
A soif, après le vin, du sang de quelque bête,
Vous qui cherchez la mort comme on cherche une fête,
Oh ! n’allez pas si loin, arrêtez vos coursiers,
La mort est près de vous, la mort est sous vos pieds,
La mort vous garde ici les plus rares merveilles ;
Croyez-en vos chevaux qui dressent leurs oreilles,
Voyez leur cou fumant dont la veine se tord,
Leur frayeur vous dira qu’ils ont senti la mort,
Et que ce noir terrain a reçu de nature
Le don de convertir les corps en pourriture.
Or, en ces trois tombeaux ouverts sur le chemin,
Voyez ce qu’en un jour elle fait d’un humain :
Le premier que son dard tout nouvellement pique
A le ventre gonflé comme un homme hydropique ;
Le second est déjà dévoré par les vers,
Et le dernier n’est plus qu’un squelette aux os verts,
Où le vent empesté, le vent passe et soupire
Comme à travers les flancs décharnés d’un navire.

Certes, c'est chose horrible, et ces morts engourdis
Figeraient la sueur au front des plus hardis ;
Mais, chasseurs, regardez ces trous pleins de vermine
Sans boucher votre nez et sans changer de mine,
Regardez bien à fond ces trois larges tombeaux ;
Puis, quand vous aurez vu, retournez vos chevaux,
Aux fanfares du cor regagnez la montagne,
Et puis comme devant, à travers la campagne,
Courez et galopez, car de jour et de nuit
Vous savez maintenant où le temps vous conduit.

'Mais tandis que la fièvre et la crainte féconde
Assiègent les côtés des puissants de ce monde,
Que l'éternel regret des douceurs d'ici-bas
Leur tire des soupirs à chacun de leurs pas,
Que l'horreur de vieillir et de voir les années
Pendre comme une barbe à leurs têtes veinées
Arrose incessamment d'amertume et de fiel
Le peu de jours encor que leur garde le ciel ;
Tandis que sur leurs fronts comme sur leurs rivages
Habitent les brouillards et de sombres nuages,
Le ciel, au-dessus d'eux éblouissant d'azur,
Épand sur la montagne un rayon toujours pur.
Là, dans les genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière ;
Là, toujours prosternés, dans leurs élans pieux,
Ils ne voient point blanchir les fils de leurs cheveux.
Leur vie est innocente et sans inquiétude,
L'inaltérable paix dort en leur solitude,
Et, sans peur pour leurs jours en tout lieu menacés,
Les pauvres animaux par les hommes chassés,
Mettant le nez dehors et quittant leurs retraites,
Viennent manger aux mains des blancs anachorètes :
La biche à leur côté saute et se fait du lait,
Et le lapin joyeux broute son serpolet.

‘Heureux, oh ! bien heureux qui, dans un jour d’ivresse,
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse,
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux !
Heureux l’homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s’est crevé les deux yeux,
Afin d’avoir toujours à désirer les cieux !
Heureux seul le croyant, car il a l’âme pure,
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.
Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine
Comme un pieux soupir s’écouler d’une haleine ;
Et lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois ;
Au sortir de sa bouche ils recueillent son âme,
Et, croisant par-dessus leurs deux ailes de flamme,
L’emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

‘Heureux l’homme qui vit et qui meurt solitaire !
Enfant, telle est mon œuvre, et l’immense mystère
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur ;
La forme en est sévère et le contour est dur ;
Mais j’ai fait de mon mieux, j’ai peint de cœur et d’âme
La grande vérité dont je sentais la flamme ;
Et, comme un jardinier qui bêche avec amour,
Sur mon pinceau courbé, j’ai sué plus d’un jour.
Puis, quand j’ai vu tomber la nuit sur ma palette,
J’ai croisé les deux bras, et reposant la tête
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
Comme mes devanciers, le Dante et le Giotto,
J’ai fermé gravement mon œil mélancolique
Et me suis endormi, vieux peintre catholique,

En pensant à ma ville, et croyant fermement
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement.'

Dors, oh ! dors, Orcagna, dans ta couche de pierre,
Et ne rouvre jamais ta pesante paupière,
Reste les bras croisés dans ton linceul étroit ;
Car si des flancs obscurs de ton sépulcre froid,
Comme un vieux prisonnier, il te prenait envie
De contempler encor ce qu'on fait dans la vie,
Si tu levais ton marbre et regardais de près,
Ta douleur serait grande, et les sombres regrets
Reviendraient habiter sur ta face amaigrie.
Tu verrais, Orcagna, ta Pise tant chérie,
Comme une veuve, assise aux rives de l'Arno,
Écouter solitaire à ses pieds couler l'eau ;
Tu verrais le saint dôme avec de grandes herbes,
Et le long de ses murs les cavales superbes
Monter, et, se jouant, à chaque mouvement
Emplir le lieu sacré de leur hennissement ;
Tu verrais que la mort, dans les lieux où nous sommes,
N'a pas plus respecté les choses que les hommes ;
Et, reposant tes bras sous ton cintre étouffé,
Tu dirais, plein d'horreur : La Mort a triomphé !

La Mort ! la Mort ! elle est sur l'Italie entière ;
L'Italie est toujours à son heure dernière ;
Déjà sa tête antique a perdu la beauté,
Et son cœur de chrétienne est froid à son côté.
Rien de saint ne vit plus sous sa forte nature ;
Et, comme un corps usé faute de nourriture,
Ses larges flancs lavés par la vague des mers
Ne se raniment plus aux célestes concerts.
Oh ! c'est en vain qu'aux pieds de l'immobile archange
Le canon tonne encor des créneaux de Saint-Ange,
Que Saint-Pierre au soleil, sur ses degrés luisants,
Voit remonter encor la pompe des vieux ans :

A quoi bon tant de voix, de cris et de cantiques,
Les milliers d'encensoirs fumant sous les portiques,
Le chœur des prêtres saints déroulant ses anneaux,
Et la pourpre brûlante aux flancs des cardinaux?
Pourquoi le dais splendide avec son front qui penche,
Et le grand roi vieillard, dans sa tunique blanche,
Superbe et les deux pieds sur le dos des Romains,
De son trône flottant bénissant les humains?
Morts, morts sont tous ces bruits et cette pompe sainte,
Car ils ne passent plus le Tibre et son enceinte;
Mort est ce vain éclat, car il ne frappe plus
Que des fronts de vieillards ou de pâtres velus.
Tous ces chants n'ont plus rien de la force divine,
C'est le son mat et creux d'une vieille ruine,
C'est le cri d'un cadavre encor droit et debout
Au milieu des corps morts qui l'entourent partout.
Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie,
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,
Plus de voix pour lui dire en lui prenant la main:
Construis-nous vers le ciel un immortel chemin.
La foi, source féconde, en sublime rosée
Ne peut plus retomber sur cette terre usée,
Et, remuant la pierre au fond de ses caveaux,
Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux:
La foi ne pousse plus de sublimes colonnes;
Plus de dômes d'airain, plus de triples couronnes,
Plus de parvis immense à faire mille pas,
Plus de large croix grecque étalant ses longs bras,
Plus de ces grands Christs d'or au fond des basiliques
Penchant sur les mortels leurs regards angéliques;
Plus d'artistes brûlants, plus d'hommes primitifs
Ébauchant leur croyance en traits secs et naïfs,
De pieux ouvriers s'en allant par les villes
Travailler sur les murs comme des mains serviles;
Plus de parfums dans l'air, de nuages d'encens,
De chants simples et forts, et de maîtres puissants

Versant dans les grands jours, de leur harpe bénie,
Sur les fronts inclinés des torrents d'harmonie.
Rien, absolument rien, et cependant la Mort
Ébranle sous ses pas ce qui semblait si fort ;
Elle est toujours robuste, et toujours, chose affreuse,
Elle poursuit partout sa marche désastreuse.
Chaque jour elle voit sur quelque mont lointain,
Comme un feu de berger, le culte qui s'éteint ;
Chaque jour elle entend un autel qui s'écroule ;
Et sans le relever passe à côté la foule,
Et l'image de Dieu, dans ces débris impurs,
Semble tomber des cœurs avec les pans de murs.
Le vieux catholicisme est morne et solitaire,
Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre,
La Mort l'a déchiré comme un vêtement vieux ;
Pour longtemps, bien longtemps, la Mort est dans ces lieux.

MASACCIO

Ah ! s'il est ici-bas un aspect douloureux,
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
C'est ce peuple divin que le chagrin décime,
C'est le pâle troupeau des talents malheureux ;

O Masaccio ! c'est toi, jeune homme aux longs cheveux,
De la bonne Florence enfant cher et sublime ;
Peintre des premiers temps, c'est ton air de victime,
Et ta bouche entr'ouverte et tes sombres yeux bleus.

Hélas ! la mort te prit, les deux mains sur la toile ;
Et, du beau ciel de l'art jeune et brillante étoile,
Astre si haut monté, mais si vite abattu,

Le souffle du poison ternit ta belle flamme,
Comme si, tôt ou tard, pour dévorer ton âme,
Le venin du génie eût été sans vertu.

MICHEL-ANGE

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarroti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

ALLEGRI

Si dans mon cœur chrétien l'antique foi s'altère,
L'art reste encor debout, comme un marbre pieux
Que le soleil, tombé de la voûte des cieux,
Colore dans la nuit d'un reflet solitaire.

Ainsi, vieil Allegri, musicien austère,
Compositeur sacré des temps religieux,
Ton archet bien souvent me ramène aux saints lieux,
Adorer les pieds morts du Sauveur de la terre.

Alors mon âme vaine et sans dévotion,
Mon âme par degré prend de l'émotion,
Et monte avec tes chants au séjour des archanges.

Et, mystique poète, au fond des cieux brûlants,
J'entends les bienheureux dans leurs vêtements blancs,
Chanter sur des luths d'or les divines louanges.

LE CAMPO VACCINO

A M. Antoni Deschamps.

C'était l'heure où la terre appartient au soleil,
Où les chemins poudreux luisent d'un ton vermeil,
Où rien n'est confondu dans l'aride campagne,
Où l'on voit les troupeaux dormir sur la montagne,
Et le pâtre robuste avec ses beaux chiens blancs
Étaler auprès d'eux ses membres nonchalants ;
L'heure aux grands horizons, l'heure où l'ombre est mortelle
Au voyageur suant qui s'arrête sous elle,
Où le pèlerin las, son bâton à la main,
Laisse tomber la tête en suivant son chemin,
Où l'on n'entend au loin sous les herbes brûlantes
Que les cris répétés des cigales bruyantes,
L'heure où le ciel est rouge, où le cyprès est noir,
Et Rome en son désert encor superbe à voir...
A cette heure, j'étais sur un monceau de briques,
Et, le dos appuyé contre des murs antiques,
Je regardais, de là, s'étendre devant moi
La vieille majesté des champs du peuple-roi.
Et rien ne parlait haut comme le grand silence
Qui dominait alors cette ruine immense,
Rien ne m'allait au cœur comme ces murs pendants,
Ces terrains sillonnés de mâles accidents,
Et la mélancolie empreinte en cette terre
Qui ne saurait trouver son égale en misère.

Sublime paysage à ravir le pinceau !
Le Colisée avait tout le fond du tableau :
Le monstre, de son orbe envahissant l'espace,
Foulait de tout son poids la terre jaune et grasse.
Là, ce grand corps sevré de sang pur et de chair,
Étalait tristement ses vieux membres à l'air,

Et le ciel bleu, luisant à travers ses arcades,
Ses pans de murs croulés, ses vastes colonnades,
Semait ses larges reins de feux d'azur et d'or,
Comme au soleil d'Afrique un reptile qui dort.
A droite, en long cordon, au-dessous de sa tête,
Du haut d'une terrasse à crouler toute prête,
Tombaient de larges flots de feuillages confus,
Des pins au vert chapeau, des platanes touffus,
Et des chênes voûtés, dont la racine entière
Jaillissait comme l'onde à travers chaque pierre,
L'ombre épaisse, je crois, des jardins de Néron,
Le seul dont le bas peuple ait conservé le nom...
A gauche, près d'un mur chargé d'herbes nouvelles,
Le temple de la Paix aux trois voûtes jumelles,
Immense, laissait voir par un trou dans le fond
Les hauts remparts de Rome et son désert profond;
Puis Castor et Pollux, dépouillés de leurs marbres,
Avec d'humbles maisons se perdaient sous les arbres,
Et les arbres voilaient de leurs feuillages roux
Le grand arc de Sévère enfoui jusqu'aux genoux;
Enfin, dans le milieu de cette large enceinte,
Auprès du Capitole et de sa base sainte,
La terre de Rémus, le vieux pavé romain...
Mais las! dans quel état! tout meurtri par la main
Et par le pied brutal de cent hordes guerrières,
Un terrain encombré de briques et de pierres,
Et semé de trous noirs et si larges, que l'eau
Y fait plus d'une mare en cherchant son niveau.
Comme des souvenirs, là, de frêles colonnes
Dressent de loin en loin leurs jaunâtres couronnes;
Et leurs feuilles d'acanthe et leurs fûts cannelés
Rappellent la splendeur des siècles écoulés.
Mais hélas! bien en vain, sur leurs bases rompues,
Quelques-unes encor, comme des vierges nues,
Semblent mener un chœur et, se donnant la main,
Chanter pieusement un hymne pur et saint

A la blanche Concorde ; en vain, seule et hautaine,
Une d'elles aux cieux s'élance en souveraine,
Et montre encor Phocas luisant de pourpre et d'or
Devant l'autel brisé de Jupiter Stator.
Oh ! toutes, le front chauve et le pied dans les terres,
Pauvres enfants perdus, Romaines solitaires,
Elles sont toutes là, dans ces champs désolés,
Comme après le carnage et sur des murs croulés
Des filles de vaincus qui pleurent sur leurs pères.
Toutes dans le silence et sans plaintes amères,
Elles vont protestant de leurs fragments pieux
Contre la barbarie et tous les nouveaux dieux.
Pleure, pleure et gémis, beau temple de Faustine ;
Tes colonnes de marbre et ta frise latine,
Et ton fronton meurtri, fléchissent sous le poids
Du plus lourd des enfants qu'ait engendrés la croix :
Pleure, pleure et gémis, car l'indigne coupole
Toujours blesse tes flancs et ta divine épaule ;
Sur toi pèse toujours le dôme monacal,
Comme un barbare assis sur un noble cheval.
Et toi, divin Titus, roi des belles journées,
Qu'est devenu ton arc aux pierres inclinées,
Et cette large voûte, où de nobles tableaux
Montraient l'arche captive avec les saints flambeaux,
Et le peuple des Juifs, vaincu, les deux mains jointes,
Pleurant devant ton char ses murailles éteintes?
Où sont tes écussons par la foudre sculptés ;
Tes cavaliers romains par le temps démontés?
Grand Titus, tu n'as plus que la couleur sublime
Dont les siècles toujours décorent leur victime ;
La rouille ; et demi-nus, penchés de toutes parts,
Tes membres sont ridés comme ceux des vieillards.

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
Artiste au front paisible avec les mains en feu,
Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu ;

O Gœthe ! ô grand vieillard ! prince de Germanie !
Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace,
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place ;
Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux
Imprimé pour toujours un sillon glorieux.
Hélas ! longtemps, du fond de ton sol froid et sombre,
Sur l'univers entier se pencha ta grande ombre ;
Longtemps, sublime temple à tous les dieux ouvert,
On entendit tes murs chanter plus d'un concert,
Et l'on vit promener sur tes superbes dalles
Mille jeunes beautés aux formes idéales.
Longtemps tu fus le roi d'une noble cité
Que l'harmonie un jour bâtit à ton côté,
Et longtemps, quand le sort eut brisé ses portiques,
Qui rappelaient Athène et les grâces antiques,
Toi seul restant debout, ô splendide vieillard !
Comme Atlas, tu portas le vaste ciel de l'art.
Enfin, toujours paré d'un glorieux hommage,
Il semblait ici-bas que tu n'avais pas d'âge,
Jusqu'au jour où la Mort, te frappant à son tour,
Fit crouler ton grand front comme une simple tour.
O mère de douleur ! ô Mort pleine d'audace !
A maudire tes coups toute langue se lasse,
Mais la mienne jamais ne se fatiguera
A dire tout le mal que ton bras a fait là.
Depuis qu'elle est à bas cette haute colonne,
Il me semble que l'art a perdu sa couronne ;
Le champ de poésie est un morne désert,
Où l'on voit à grand'peine un noble oiseau passer ;
Les plus lourds animaux y cherchent leur pâture,
Les vils serpents y vont traîner leur pourriture,
Et leur gueule noircit de poison et de fiel
Le pied des monuments qui regardent le ciel ;

C'est un champ plein de deuil, où la froide débauche
Vient parmi les roseaux que jamais l'on ne fauche
Hurler des chants hideux et cacher ses ébats ;
C'est un sol sans chemin, où l'on tombe à tout pas,
Où, parmi les grands trous, et sur les ronces vives,
Autour des monuments quelques âmes plaintives
Descendent par hasard, et là, dans les débris,
Versent des pleurs amers et poussent de longs cris.

O vieille Rome ! ô Gœthe ! ô puissances du monde !
Ainsi donc votre empire a passé comme l'onde,
Comme un sable léger qui coule dans les doigts,
Comme un souffle dans l'air, comme un écho des bois.
Adieu, vastes débris ! dans votre belle tombe
Dormez, dormez en paix ; voici le jour qui tombe.
Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux,
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés ;
Les superbes troupeaux, à la gorge pendante,
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale,
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul ;
Des femmes en drap rouge et de brune figure
Descendent en filant les degrés de verdure ;
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas
Se lèvent lentement pour prendre leur repas,
L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette
La quitte : le travail, les pelles, tout s'arrête,
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,

Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,
Que de forts mendiants couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

RAPHAËL

Ce qui donne du prix à l'humaine existence,
Ah ! c'est de la beauté le spectacle éternel !
Qui peut la contempler dans sa plus pure essence,
En garde sur ses jours un reflet immortel.

Et ce fut là ton sort, bienheureux Raphaël,
Artiste plein d'amour, de grâce et de puissance !
Ton œil noir, de bonne heure attaché sur le ciel,
Y chercha du vrai beau la divine substance.

En vain autour de toi, jeune encore et sans nom,
Le monstre impur du laid, hurlant comme un dragon,
Déroula ses anneaux et ses replis de fange :

Tu dédaignas ses cris, ses bonds tumultueux,
Et, d'un brodequin d'or foulant son front hideux,
Tu t'élanças vers Dieu comme le grand Archange.

LE CORRÈGE

Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne,
Sois fière de l'enfant que tes bras ont porté !
J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe et sa grandeur païenne ;

J'ai vu Pompeï morte, et, comme une Athénienne,
La pourpre encor flottant sur son lit déserté ;
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de l'onde ionienne ;

J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus ;
Mais rien n'est comparable aux timides vertus,
A la pudeur marchant sous sa robe de neige ;

Rien ne vaut cette rose à la fraîche couleur
Qui secoua sa tige et sa divine odeur
Sur le front de ton fils, le suave Corrège.

CIMAROSA

Chantre mélodieux né sous le plus beau ciel,
Au nom doux et fleuri comme une lyre antique,
Léger Napolitain, dont la folle Musique
A frotté, tout enfant, les deux lèvres de miel,

O bon Cimarosa ! nul poète immortel,
Nul peintre comme toi, dans sa verve comique,
N'égaya des humains la face léthargique
D'un rayon de gaîté plus franc et naturel.

Et pourtant tu gardas à travers ton délire,
Sous les grelots du fou, sous le masque du rire,
Un cœur toujours sensible et plein de dignité ;

Oui, ton âme fut belle, ainsi que ton génie ;
Elle ne faillit point devant la tyrannie,
Et chanta dans les fers l'hymne de liberté.

DOMINIQUIN

Bel ange inspirateur de tout génie humain,
Noble fille des cieux, divine solitude,
Toi qui vis saintement et le front dans la main,
Loin des pas du vulgaire et de la multitude !

O nourrice de l'art ! ô mère de l'étude !
Tu reçus dans tes bras le grand Dominiquin ;
Et sur ce noble cœur rongé d'inquiétude
Tu versas à longs flots ton calme souverain.

Hélas ! pour lui le ciel fut longtemps sans lumière ;
Bœuf sublime, à pas lourds il creusa son ornière
Aux cris des envieux hurlant à son côté :

Mais à son lit de mort, comme au vieux saint Jérôme,
La gloire ouvrit pour lui le céleste royaume
Et lui donna le pain de l'immortalité.

LÉONARD DE VINCI

Salut, grand Florentin adoré du Lombard,
Au front majestueux, à la barbe luisante !
Devant toi je m'incline, ô noble Léonard,
Plus que devant un prince à l'armure éclatante !

Ah ! que sont les grandeurs que la victoire enfante,
A côté des trésors de ton âme, ô vieillard ?
Que sont les vains lauriers de la guerre sanglante
Près des fleurons divins du savoir et de l'art ?

Honneur, honneur à toi ! ta sublime nature
Sut à la fantaisie unir la raison pure,
Contenir à la fois deux pouvoirs merveilleux ;

Semblable à l'astre d'or, qui, dans la voûte immense
Montant et s'abaissant toujours plein de puissance,
Fertilise la terre en éclairant les cieux.

TITIEN

Quand l'art italien comme un fleuve autrefois
S'en venait à passer par une grande ville,
Ce n'était pas alors une eau rare et stérile,
Mais un fleuve puissant à la superbe voix.

Il allait inondant les palais jusqu'aux toits,
Les dômes suspendus par une main débile ;
Il reflétait partout dans son cristal mobile
Le manteau bleu des cieux et la pourpre des rois ;

Puis avec majesté sur la vague aplanie
Il emportait alors un homme de génie,
Un grand Vénitien, à l'énorme cerveau ;

Et prenant avec lui sa course vagabonde,
Il le roulait un siècle au courant de son onde,
Et ne l'abandonnait qu'aux serres d'un fléau.

BIANCA

A M. Léon de Wailly

Dans la noble Venise, autrefois, l'on raconte
Qu'un riche gentilhomme, un sénateur, un comte,
Eut pour fille une enfant qu'on appelait Bianca ;
Dans Venise voici ce qui lors arriva.
Ainsi que toute fille et toute Italienne,
Paresseuse à ravir, notre Vénitienne,
Blanche comme une étoile, et comme faite au tour,
Au balcon du palais demeurait tout le jour :
Tantôt elle peignait ses longues tresses blondes,
Tantôt elle voyait courir les vertes ondes,
Ou regardait sans voir, ou, laissant là ses jeux,
Suivait un beau nuage égaré dans les cieux.
A la fenêtre en face, un enfant de Florence
Chez un vieil argentier logeait par occurrence ;
De sa plume il gagnait son pain de tous les soirs.
Mais cet enfant divin sous ses longs cheveux noirs,
Pensif à son bureau, d'un œil mélancolique
Regardait si souvent cette tête angélique,
Qu'il oubliait toujours sa tâche et son devoir.
Or, à force de temps, à force de se voir,
Ces deux jeunes enfants, dans leur candeur d'apôtre,
Crurent que le bon Dieu les donnait l'un à l'autre ;

Ils se prirent de cœur, ils s'aimèrent d'amour,
Et leur feu mutuel grandit de jour en jour.

Certes, s'il fut jamais un touchant souvenir,
Un souvenir d'amour qui plaise à revenir,
Comme ces airs divins qu'on veut toujours entendre,
Ah ! c'est bien cet amour mélancolique et tendre
Qui prit deux jeunes cœurs avec naïveté,
Comme aux jours de la pure et belle antiquité ;
C'est bien cet amour franc sorti de la nature,
Qui vit de confiance et jamais d'imposture,
Qui se donne sans peine et ne marchande pas
Comme le faux amour de nos tristes climats.
Bianca, ton joli nom, lorsqu'il flotte à la bouche,
D'un charme toujours neuf vous remue et vous touche,
Et, comme le parfum nage autour de la fleur,
Sur Venise il épanche une amoureuse odeur.
Toujours dans les canaux où la rame vous chasse,
Comme un fantôme doux ton image repasse ;
Toujours l'on pense à toi, toujours l'on ne peut voir
Au faîte d'un balcon, à l'approche du soir,
Une fille vermeille, assise et reposée,
Sans porter les regards vers une autre croisée,
Et chercher vaguement, à travers le lointain,
Si l'on n'aperçoit pas ton jeune Florentin.
Enfin, le souvenir de ta chère folie
Est tel, que l'astre aimé de la molle Italie,
L'astre que sa voix d'or nomme encor la Diva,
La légère Phœbé, la blonde Cynthia,
Ne peut verser les flots de sa blanche lumière,
Sans qu'il vous semble encor sur les grands ponts de pierre,
Et sur les escaliers dans les ondes perdus,
Ouïr flotter ta robe et courir tes pieds nus.

Ah ! quand l'été jadis fleurissait dans les âmes,
Quand l'Amour, cet oiseau qui chante au cœur des femmes,
Sur terre s'abattait de tous les coins du ciel,
Quand tous les vents sentaient et la rose et le miel,
Au beau règne des fleurs, quand chaque créature
Maniait noblement sa divine nature,
Venise, il était doux, sous tes cieux étouffants,
D'aspirer ton air pur comme un de tes enfants ;
Il était doux de vivre aux chansons des guitares,
Car, ainsi qu'aujourd'hui, les chants n'étaient pas rares :
Les chants suivaient partout les plaisirs sur les eaux,
Les courses à la rame, à travers les canaux,
Et les beaux jeunes gens guidant les demoiselles
Alertes et gaîment sur les gondoles frêles.
Alors, après la table, une main dans la main,
On dansait au Lido jusques au lendemain ;
Ou bien vers la Brenta, sur de fraîches prairies,
On allait deux à deux perdre ses rêveries,
Et sur l'herbe écouter l'oiseau chanter des vers
En l'honneur des zéphyrs qui chassaient les hivers.
Alors jeunes et vieux avaient la joie en tête,
Toute la vie était une ivresse parfaite,
Une longue folie, un long rêve d'amour,
Que la nuit en mourant léguait encore au jour ;
On ne finissait pas de voir les belles heures
Danser d'un pied léger sur les nobles demeures ;
Venise était puissante, et les vagues alors
Comme au grand Salomon lui roulant des trésors,
Sous son manteau doré, sa pourpre orientale,
Le front tout parfumé de l'écume natale,
Elle voyait ses fils, épris de sa beauté,
Dans ses bras délicats mourir de volupté.

Mais le bonheur suprême en l'univers ne dure,
C'est une loi qu'il faut que toute chose endure,

Et l'on peut aux forêts comparer les cités,
En fait de changements et de caducités :
Comme le tronc noirci, comme la feuille morte,
Que l'hiver a frappés de son haleine forte,
Le peuple de Venise est tout dénaturé !
C'est un arbre abattu sur un sol délabré,
Et l'on sent, à le voir ainsi, que la misère
Est le seul vent qui souffle aujourd'hui sur sa terre.
Il n'est sous les manteaux que membres appauvris ;
La faim maigre apparaît sur tous les corps flétris ;
Partout le bras s'allonge et demande l'aumône,
La fièvre à tous les fronts étend sa couleur jaune,
Et d'un flot sale et noir Neptune vainement
Bat, dans le port, le dos de quelque bâtiment.
On n'entend plus gémir sous leurs longues antennes
Les galères partant pour les îles lointaines ;
Le marteau des chantiers n'éveille plus d'échos,
Et le désert lui-même est au fond des cachots.
Voilà pour le dehors : au dedans, la tristesse
A tous les seuils branlants debout comme une hôtesse ;
Les palais démolis pleurant leurs habitants ;
La famille écroulée, et comme au mauvais temps
Les oiseaux du bon Dieu, faute de nourriture,
Volent aux cieux lointains chercher de la pâture,
Les jeunes gens faisant usage de leurs piés
Et laissant dans un coin leurs parents oubliés :
Alors tout ce qui touche à la décrépitude
S'éteint dans l'abandon et dans la solitude ;
Et la vieillesse pauvre ici, comme partout,
N'inspire à l'être humain que mépris et dégoût.
Enfin Venise, au sein de son Adriatique,
Expire chaque jour comme une pulmonique ;
Elle est frappée au cœur et ne peut revenir.
Le Destin a flétri son royal avenir,
Et pour longtemps sevré sa lèvre enchanteresse
Du vase d'Orient que lui tendait la Grèce.

Bien qu'il lui reste encor une rougeur au front,
Dans ses flancs épuisés nulle voix ne répond ;
Pour dominer les flots et commander le monde
Sa poitrine n'est plus assez large et profonde ;
C'en est fait de Venise, elle manque de voix ;
L'homme et les éléments l'accablent à la fois.
Comme un taureau qui court à travers les campagnes,
Le fougueux Éridan, descendu des montagnes,
De sable et de limon couvre ses nobles piés,
Puis la mer, relevant ses crins humiliés,
Ne la respecte plus, et tous les jours dérobe
Un des pans dégradés de sa superbe robe.
Elle tombe, elle meurt, la plus belle cité !
Et l'homme sans respect pour tant de pauvreté,
Le Goth, prenant en main sa brune chevelure,
D'une langue barbare et d'une verge dure,
A la honte des rois, outrage son beau flanc,
Le meurtrit sans relâche et le bat jusqu'au sang.

Venise, dans ton sein aujourd'hui que peut être
L'amour? Ah ! sans frémir on ne peut le connaître,
On ne peut le trouver dans ces lugubres lieux,
Sans gémir longuement ou détourner les yeux.
Des pauvres gondoliers les chansons et les rames
Ne servent plus ici qu'à des amours infâmes,
Des amours calculés, sans nulle passion,
Comme il en faut aux fils de la corruption.
Aussi, lorsque le soir un chant mélancolique,
Un beau chant alterné comme une flûte antique,
S'en vient saisir votre âme et vous élève aux cieux,
Vous pensez que ce chant, cet air mélodieux,
Est le reflet naïf de quelque âme plaintive
Qui, ne pouvant le jour, dans la ville craintive,
Épancher à loisir le flot de ses ennuis,
Par la douceur de l'air et la beauté des nuits
S'abandonne sans peine à la musique folle,
Et, la rame à la main, doucement se console.

Alors penchant la tête, et pour mieux écouter,
Vous regardez les flots qui viennent de chanter :
Et la gondole passe, et sur les vagues brunes
Son flambeau luit et meurt au milieu des lagunes ;
Et vous, toujours tourné vers le point lumineux,
Le cœur toujours rempli de ces chants savoureux
Qui surnagent encor sur la vague aplanie,
Vous demandez quelle est cette lente harmonie,
Et vers quels bords lointains fuit ce concert charmant.
Alors, quelque passant vous répond tristement :
‘ Ce sont des habitants des lieux froids de l’Europe,
De pâles étrangers que la brume enveloppe,
Qui, sans amour chez eux, à grands frais viennent voir
Si Venise en répand sur ses ondes, le soir.’

. . . .
. . . .

Oh ! profanation des choses les plus saintes,
Éternel aliment de soupirs et de plaintes,
Insulte aux plus beaux dons que la Divinité
Ait, dans un jour heureux, faits à l’humanité !
O limpides fragments du divin diadème !
Vous, que le grand poète a détachés lui-même
Pour consoler la terre, et, dans vos saints reflets,
Lui montrer la splendeur des célestes palais !
O poésie, amour, perles de la nature !
Des beautés de ce monde essence la plus pure,
Sublimes diamants et joyaux radieux,
Aimés à tous les plis de la robe des cieux,
Qu’a-t-on fait du trésor de vos pures lumières ?
Pourquoi, divins objets, rouler dans les poussières ?
Avez-vous tant perdu de valeur et de prix,
Que les hommes pour vous n’aient plus que du mépris ?
Ah ! malheur aux mortels qui traînent par les fanges
L’éclat pur et serein de l’image des anges !
Malheur ! cent fois malheur à tous les cœurs méchants
Qui poussent la beauté sur leurs tristes penchants !

Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose,
Éternels envieux de toute grande chose,
Qui, n'éveillant sur terre aucun écho du ciel
Et toujours enfouis dans le matériel,
Chassent d'un rire amer les divines pensées,
Comme au fond des grands bois les nymphes dispersées,
Si du malheur des temps l'épouvantable loi
Veut, hélas ! aujourd'hui, que les hommes sans foi
Et tous les corrompus prévalent dans le monde ;
Si tout doit s'incliner devant leur souffle immonde,
Et, sous un faux semblant de civilisation,
Si l'univers entier subit leur action ;
Si le rire partout tranche l'aile de l'âme,
Si le boisseau fatal engloutit toute flamme ;
Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre essor vers la Divinité.
Regagnez noblement votre ciel solitaire,
Et, sans regret aucun, de cette vile terre
Partez ; car ici-bas, vous laissez après vous
Un terrible fléau qui vous vengera tous.
Oui, vous laissez un mal dont les rudes épines
Feront jaillir du sang des plus fortes poitrines ;
Un mal sans nul remède, une langueur de plomb
Qui courbera partout les têtes comme un jonc ;
Qui creusera, bien plus que ne fait la famine,
Tous les corps chancelants que sa dent ronge et mine ;
Un vent qui séchera la vie en un instant
Comme au coin des palais la main du mendiant ;
Qui la fera déserte, et qui poussera l'homme
À toutes les fureurs des débauches de Rome :
L'ennui ! l'ennui prendra les races au berceau,
Et, d'un vertige affreux frappant chaque cerveau,
Sous le manteau de soie ou la robe de laine,
Il pourrira les cœurs de sa mordante haleine.
Maintenant, ouvrez l'aile, ô poésie, amour,
Et montez sans regret vers le divin séjour !

L'ADIEU

Ah ! quel que soit le deuil jeté sur cette terre
Qui par deux fois du monde a changé le destin,
Quels que soient ses malheurs et sa longue misère,
On ne peut la quitter sans peine et sans chagrin.

Ainsi, près de sortir du céleste jardin,
Je me retourne encor sur les cimes hautaines,
Pour contempler de là son horizon divin
Et longtemps m'enivrer de ses grâces lointaines :

Et puis le froid me prend et me glace les veines,
Et tout mon cœur soupire, oh ! comme si j'avais,
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines,

De mes jours effeuillé le rameau le plus frais,
Et sur le sein vermeil de la brune déesse
Épuisé pour toujours ma vie et ma jeunesse.

Divine Juliette au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu endormie et que l'on croit perdue,
Italie, ô beauté ! si, malgré ta pâleur,
Tes membres ont encor gardé de la chaleur ;
Si du sang généreux coule encor dans ta veine ;
Si le monstre qui semble avoir bu ton haleine,
La Mort, planant sur toi comme un heureux amant,
Pour toujours ne t'a pas clouée au monument ;
Si tu n'es pas enfin son entière conquête :
Alors quelque beau jour tu lèveras la tête,

Et, privés bien longtemps du soleil, tes grands yeux
S'ouvriront pour revoir le pur éclat des cieux ;
Puis ton corps, ranimé par la chaude lumière,
Se dressera tout droit sur la funèbre pierre.
Alors, être plaintif, ne pouvant marcher seul,
Et tout embarrassé des longs plis du linceul,
Tu chercheras dans l'ombre une épaule adorée ;
Et, les deux pieds sortis de la tombe sacrée,
Tu voudras un soutien pour faire quelques pas.
Alors à l'étranger, oh ! ne tends point les bras :
Car ce qui n'est pas toi, ni la Grèce ta mère,
Ce qui ne parle point ton langage sur terre
Et ne respire pas sous ton ciel enchanteur,
Trop souvent est barbare et frappé de laideur.
L'étranger ne viendrait sur ta couche de lave
Que pour te garrotter comme une blanche esclave ;
L'étranger corrompu, s'il te donnait la main,
Avilirait ton front et flétrirait ton sein.
Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes yeux noirs qu'au sol de la patrie ;
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau !

LAZARE

POÈME

1837

A la Mémoire de M. Eugène de la Glandière

PROLOGUE

Je m'embarque aujourd'hui sur la plaine brumeuse
Où le vent souffle et, sans repos,
Hérisse les crins verts de la vague écumeuse,
Et bondit sur son large dos.

A travers le brouillard et l'onde qui me mouille,
Les cent voix du gouffre béant,
Je m'en vais aborder ce grand vaisseau de houille
Qui fume au sein de l'Océan,

La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre.
O sombre et lugubre vaisseau,
Je vais voir ce qu'il faut de peine et de misère
Pour te faire flotter sur l'eau !

Je vais voir si les mers nouvelles où tu traînes
La flottille des nations
Auront moins de vaincus, de victimes humaines,
Ensevelis dans leurs sillons,

Si le pauvre Lazare est toujours de ce monde,
Et si, par ta voile emporté,
Toujours les maigres chiens lèchent la plaie immonde
Qui saignait à son flanc voûté.

Ah ! ma tâche est pénible, et grande mon audace !
Je ne suis qu'un être chétif,
Et peut-être bien fou contre une telle masse
D'aller heurter mon frêle esquif.

Je sais que bien souvent, ô puissante Angleterre !
Des rois et des peuples altiers
Ont vu leurs armements et leur grande colère
Se fondre en écume à tes pieds ;

Je connais les débris qui recouvrent la plage,
Les mâts rompus et les corps morts ;
Mais il est dans le ciel un Dieu qui m'encourage
Et qui m'entraîne loin des bords.

O toi ! qui du plus haut de cette voûte ronde,
D'un œil vaste et toujours en feux,
Sondes les moindres coins des choses de ce monde
Et perces les plus sombres lieux ;

Toi qui lis dans les cœurs de la famille humaine
Jusqu'au dessein le plus caché,
Et qui vois que le mien par le vent de la haine
N'est pas atteint et desséché ;

O grand Dieu ! sois pour moi ce que sont les étoiles
Pour le peuple des matelots ;
Que ton souffle puissant gonfle mes faibles voiles,
Pousse ma barque sur les flots ;

Écarte de mon front les ailes du vertige,
Éloigne cet oiseau des mers
Qui tout autour des mâts se balance et voltige ;
Et, dans le champ des flots amers,

Quelles que soient, hélas ! les choses monstrueuses
Dont mon œil soit épouvanté,
Oh ! maintiens-moi toujours dans les routes heureuses
De l'éternelle vérité.

LONDRES

C'est un espace immense et d'une longueur telle
Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle,
Et ce n'est, bien au loin, que des entassements
De maisons, de palais et de hauts monuments,
Plantés là par le temps sans trop de symétrie ;
De noirs et longs tuyaux, clochers de l'industrie,
Ouvrant toujours la gueule, et de leurs ventres chauds
Exhalant dans les airs la fumée à longs flots ;
De vastes dômes blancs et des flèches gothiques
Flottant dans la vapeur sur des monceaux de briques ;
Un fleuve inabordable, un fleuve tout houleux,
Roulant sa vase noire en détours sinueux,
Et rappelant l'effroi des ondes infernales ;
De gigantesques ponts aux piles colossales,
Comme l'homme de Rhode, à travers leurs arceaux,
Pouvant laisser passer des milliers de vaisseaux ;
Une marée infecte et toujours avec l'onde
Apportant, remportant les richesses du monde ;
Des chantiers en travail, des magasins ouverts,
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers ;
Puis un ciel tourmenté, nuage sur nuage ;
Le soleil, comme un mort, le drap sur le visage,
Ou, parfois, dans les flots d'un air empoisonné
Montrant comme un mineur son front tout charbonné ;
Enfin, dans un amas de choses, sombre, immense,
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal,
Et courant après l'or par le bien et le mal.

BEDLAM

Ah ! la mer est terrible au fort de la tempête,
Lorsque, levant aux cieux sa vaste et lourde tête
Elle retombe et jette aux pâles riverains
Parmi les flots blanchis des cadavres humains ;
L'incendie est terrible autant et plus encore,
Quand de sa gueule en flamme il étreint et dévore
Comme troupeaux hurlants les immenses cités.
Mais ni le feu ni l'eau, dans leurs lubricités
Et les débordements de leur rage soudaine,
D'un frisson aussi vif ne glacent l'âme humaine
Et ne serrent le cœur, autant que le tableau
Qu'offrent les malheureux qui souffrent du cerveau.
L'aspect tumultueux des pauvres créatures
Qui vivent, ô Bedlam ! sous tes voûtes obscures !

Quel spectacle en effet à l'homme présenté,
Que l'homme descendant à l'imbécillité !
Voyez ce bloc de chair ! Ainsi que dans l'enfance,
C'est un buste tout nu retombant en silence
Sur des reins indolents, — des genoux sans ressorts,
Des bras flasques et mous, allongés sur le corps
Comme les rameaux secs d'une vigne traînante ;
Puis la lèvre entr'ouverte et la tête pendante,
Le regard incertain sur le globe des yeux,
Et le front tout plissé comme le front d'un vieux,
Et pourtant il est jeune. — Oui ; mais déjà la vie,
Comme un fil, s'est usée aux doigts de la Folie,
Et la tête d'un coup, dans ses hébétements,
Sur le reste du corps a gagné soixante ans.
Ce n'est plus désormais qu'une machine vile
Qui traîne, sans finir, son rouage inutile ;
Pour lui le ciel est vide et le monde désert ;
L'été, sans l'émouvoir, passe comme l'hiver ;

Le sommeil, quand il vient, ne lui porte aucun rêve ;
Son œil s'ouvre sans charme au soleil qui se lève ;
Il n'entend jamais l'heure, et vit seul dans le temps,
Comme un homme la nuit égaré dans les champs ;
Enfin, toujours muet, la salive à la bouche,
Incliné nuit et jour, il rampe sur sa couche ;
Car, le rayon divin une fois obscurci,
L'homme ne soutient plus le poids de l'infini ;
Loin du ciel il s'abaisse et penche vers la terre :
La matière sans feu retourne à la matière.

Maintenant, écoutez cet autre en son taudis ;
Sur sa couche en désordre et quels bonds et quels cris !
Le silence jamais n'habite en sa muraille ;
La fièvre est toujours là le roulant sur la paille,
Et promenant, cruelle, un tison sur son flanc ;
Ses deux yeux retournés ne montrent que le blanc ;
Ses poings, ses dents serrés, ont toute l'énergie
D'un ivrogne au sortir d'une sanglante orgie.
S'il n'était pas aux fers, ah ! malheur aux humains
Qui tomberaient alors sous ses robustes mains !
Malheur ! la force humaine est double en la démence ;
Laissez-la se ruer en un espace immense,
Libre, elle ébranlera les pierres des tombeaux,
Des plus hauts monuments les solides arceaux,
Et ses bras musculeux et féconds en ruines
Soulèveraient un chêne et ses longues racines.
Mais, couché sur la terre, en éternels efforts
Le malheureux s'épuise, et devant ses yeux tors
Le mal, comme une roue aux effroyables jantes,
Agite de la pourpre et des lames brûlantes ;
Et la destruction, vautour au bec crochu,
Voltige, nuit et jour, sur son front blême et nu ;
Puis les longs hurlements, les courts éclats de rire,
Comme sillons de feu traversent son délire.
Mais le pire du mal en ce vagissement,
Le comble de l'horreur, n'est pas le grincement

Du délire chantant sa conquête sublime
Par le rude gosier de sa triste victime,
C'est la mort toujours là, la mort toujours auprès,
Frappant l'être à demi sans l'achever jamais.
Et telles sont pourtant les colonnes d'Hercule,
Les piliers devant qui tout s'arrête ou recule,
Les blocs inébranlés où les générations
L'une après l'autre vont fendre et briser leurs fronts ;
Le dilemme fatal aux plus sages des hommes,
Le rendez-vous commun de tous tant que nous sommes :
Où l'un vient pour avoir vécu trop hors de soi,
Et n'être en son logis resté tranquille et coi,
L'autre, parce qu'il a regardé sans mesure
Dans l'abîme sans fond de sa propre nature ;
Celui-ci par le mal, celui-là par vertu ;
Tous, hélas ! quel que soit le mobile inconnu,
Par l'éternel défaut de notre pauvre espèce,
La misère commune et l'humaine faiblesse ;
Et, de ce vaste cercle où tout semble aboutir,
Où les deux pieds entrés, l'on ne peut plus sortir,
Où, gueux, roi, noble et prêtre, enfin la tourbe humaine
Tourne au souffle du sort comme une paille vaine :
La porte la plus grande et le plus vaste seuil
Par où passe le plus de monde, c'est l'Orgueil ;
Oui, l'orgueil est la voie entraînante, insensée,
Qui de nos jours conduit presque toute pensée
Au morne idiotisme, à l'aveugle fureur...
O Bedlam ! monument de crainte et de douleur !
D'autres pénétreront plus avant dans ta masse ;
Quant à moi, je ne puis que détourner la face,
Et dire que ton temple, aux cintres étouffants,
Est digne pour ses dieux d'avoir de tels enfants,
Et que le ciel brumeux de la sombre Angleterre
Peut servir largement de dôme au sanctuaire.

LA LYRE D'AIRAIN

Quand l'Italie en délire,
L'Allemagne aux blonds cheveux,
Se partagent toutes deux
Les plus beaux fils de la lyre,
Hélas ! non moins chère aux dieux
La ténébreuse Angleterre,
Dans son île solitaire,
Ne sent vibrer sous sa main
Qu'un luth aux cordes d'airain.
Ah ! pour elle Polymnie,
La mère de l'harmonie,
N'a que de rudes accents,
Et les bruits de ses fabriques
Sont les hymnes magnifiques
Et les sublimes cantiques
Qui font tressaillir ses sens.

Écoutez, écoutez, enfants des autres terres !
Enfants du continent, prêtez l'oreille aux vents
Qui passent sur le front des villes ouvrières,
Et ramassent au vol, comme flots de poussières,
Les cris humains qui montent de leurs flancs ;
Écoutez ces soupirs, ces longs gémissements
Que vous laisse tomber leur aile vagabonde,
Et puis vous me direz s'il est musique au monde
Qui surpasse en terreur profonde
Les chants lugubres qu'en ces lieux
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux !

Là, tous les instruments qui vibrent à l'oreille
Sont enfants vigoureux du fer ou de l'airain :
Ce sont de durs ressorts dont la force est pareille
A cent chevaux piqués d'un aiguillon soudain ;

Ici, comme un taureau, la vapeur prisonnière
Hurle, mugit au fond d'une vaste chaudière,
Et, poussant au dehors deux énormes pistons,
Fait crier cent rouets à chacun de leurs bonds.
Plus loin, à travers l'air, des milliers de bobines,
Tournant avec vitesse et sans qu'on puisse voir,
Comme mille serpents aux langues assassines
Dardent leurs sifflements du matin jusqu'au soir.
C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons se croisant, se heurtant,
Un concert infernal qui va toujours grondant,
Et dans le sein duquel un peuple aux noirs visages,
Un peuple de vivants rabougris et chétifs
Jette comme chanteur des cris sourds et plaintifs.

L'OUVRIER

O maître ! bien que je sois pâle,
Bien qu'usé par de longs travaux
Mon front vieillisse, et mon corps mâle
Ait besoin d'un peu de repos ;
Cependant, pour un fort salaire,
Pour avoir plus d'ale et de bœuf,
Pour revêtir un habit neuf,
Il n'est rien que je n'ose faire.
Vainement la consomption,
La fièvre et son ardent poison
Lancent sur ma tête affaiblie
Les cent sceptres de la folie,
Maître, j'irai jusqu'au trépas ;
Et si mon corps ne suffit pas,
J'ai femme, enfants, que je fais vivre,
Ils sont à toi, je te les livre.

LES ENFANTS

Ma mère, que de maux dans ces lieux nous souffrons !
L'air de nos ateliers nous ronge les poumons,
Et nous mourons, les yeux tournés vers les campagnes.
Ah ! que ne sommes-nous habitants des montagnes,
Ou pauvres laboureurs dans le fond d'un vallon ;
Alors, traçant en paix un fertile sillon,
Ou paissant des troupeaux aux penchants des collines,
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment
Et le divin soleil notre chaud vêtement ;
Et, s'il faut travailler sur terre, nos poitrines
Ne se briseraient pas sur de froides machines,
Et, la nuit nous laissant respirer ses pavots,
Nous dormirions enfin comme les animaux.

LA FEMME

Pleurez, criez, enfants dont la misère
De si bonne heure a ployé les genoux,
Pleurez, criez : les animaux sur terre
Les plus soumis à l'humaine colère
Ne sont jamais si malheureux que nous.
La vache pleine et dont le terme arrive
Reste à l'étable, et, sans labeur nouveau,
Tranquillement sur une couche oisive
Va déposer son pénible fardeau ;
Et moi, malgré le poids de mes mamelles,
Mes flancs durcis, mes douleurs maternelles,
Je ne dois pas m'arrêter un instant :
Il faut toujours travailler comme avant,
Vivre au milieu des machines cruelles,
Monter, descendre et risquer en passant
De voir broyer par leurs dures ferrailles
L'œuvre de Dieu dans mes jeunes entrailles !

LE MAÎTRE

Malheur au mauvais ouvrier
Qui pleure au lieu de travailler ;
Malheur au fainéant, au lâche,
A celui qui manque à sa tâche
Et qui me prive de mon gain ;
Malheur ! il restera sans pain.
Allons, qu'on veille sans relâche,
Qu'on tienne les métiers en jeu ;
Je veux que ma fabrique en feu
Écrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes halles,
En quittant mes brûlantes salles
Pour habiller le genre humain,
Me rentre à flots d'or dans la main.

Et le bruit des métiers de plus fort recommence,
Et chaque lourd piston dans la chaudière immense,
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse,
S'enfonce et se relève avec un sourd fracas.
Les leviers ébranlés entre-choquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives,
Lancent leurs cris aigus, et les clameurs plaintives,
Les humaines chansons, plus cuisantes, plus vives,
Se perdent au milieu de ce sombre chaos,
Comme un cri de détresse au vaste sein des flots...

Ah ! le hurlement sourd des vagues sur la grève,
Le cri des dogues de Fingal,
Le sifflement des pins que l'ouragan soulève
Et bat de son souffle infernal,
La plainte des soldats déchirés par le glaive,
Frappés par le boulet fatal,
Tous les bruits effrayants que l'homme entend ou rêve
A ce concert n'ont rien d'égal ;
Car cette noire symphonie

Aux instruments d'airain, à l'archet destructeur,
Ce sombre oratorio qui fait saigner le cœur,
Sont bien souvent joués et chantés en partie
Par l'avarice et la douleur.

Et vous, heureux enfants d'une douce contrée
Où la musique voit sa belle fleur pourprée,
Sa fraîche rose au calice vermeil,
Croître et briller sans peine aux rayons du soleil,
Vous qu'on traite souvent dans cette courte vie
De gens mous et perdus aux bras de la folie,
Parce que doux viveurs, sans ennui, sans chagrins,
Vous respirez par trop la divine ambroisie
Que cette fleur répand sur vos brûlants chemins ;
Ah ! bienheureux enfants de l'Italie,
Tranquilles habitants des golfes aux flots bleus,
Beaux citoyens des monts, des champs voluptueux
Que le reste du monde envie,
Laissez dire l'orgueil au fond de ses frimas !
Et bien que l'Industrie, ouvrant de larges bras,
Épanche à flots dorés sur la face du monde
Les trésors infinis de son urne féconde,
Enfants dégénérés, oh ! ne vous pressez pas
D'échanger les baisers de votre enchanteresse,
Et les illusions qui naissent sous ses pas,
Contre les dons de cette autre déesse
Qui veut bien des humains soulager la détresse,
Mais qui le plus souvent ne leur accorde, hélas !
Qu'une existence rude et fertile en combats,
Où, pour faire à grand'peine un gain de quelques sommes,
Le fer use le fer, et l'homme use les hommes.

CONSCIENCE

O mon Dieu ! par combien d'effroyables chemins
Passent journellement des myriades d'humains !
Combien de malheureux sous ses monceaux de pierre
Toute large cité dérobe à la lumière !
Que d'êtres gémissants cheminent vers la mort,
Le visage hâlé par l'âpre vent du sort !
Le nombre en est vraiment immense, incalculable,
A vous faire jeter une plainte damnable ;
Mais ce qui vous rassure et vous surprend le plus,
C'est que dans ces troupeaux énormes de vaincus,
Ces millions de gueux voués à la souffrance,
Les moins forts bien souvent supportent l'existence
Sans qu'un cri de révolte, un cri de désespoir
Les écarte un seul jour des sentiers du devoir !
O blanche conscience ! ô saint flambeau de l'âme !
Rayon pur émané de la céleste flamme,
Toi qui, dorant nos fronts de splendides reflets,
Nous tiras du troupeau des éternels muets,
Dieu dans le fond des cœurs ne te mit pas sans cause ;
Conscience, il faut bien que tu sois quelque chose,
Que tu sois plus qu'un mot par l'école inventé,
Un nuage trompant l'œil de l'humanité,
Puisqu'il est ici-bas tant de maigres natures,
De pâles avortons, de blêmes créatures,
Tant d'êtres mal posés et privés de soutien,
Qui n'ont pour tout trésor, pour richesse et pour bien,
Dans l'orage sans fin d'une vie effrayante,
Que le pâle reflet de ta flamme ondoyante.

LA TAMISE

O toi qui marches en silence
Le long de ce rivage noir,
Et qui regardes l'onde immense
Avec les yeux du désespoir,
Où vas-tu? — Je vais sans folie
Me débarrasser de la vie,
Comme on fait d'un mauvais manteau,
D'un habit que l'onde traverse,
D'un vêtement que le froid perce
Et qui ne tient plus sur la peau.

— A la mort, enfant d'Angleterre!
A la mort comme un indévot,
A la mort, quand sur cette terre
La vie abonde à large flot;
Quand le pavé comme une enclume
Jour et nuit étincelle, fume;
Et quand, armé d'un fort poitrail,
Le chef encor droit sur le buste,
Tu peux fournir un bras robuste
Et des reins puissants au travail?

— Travaille! est bien facile à dire;
Travaille! est le cri des heureux!
Pour moi la vie est un martyre,
Un supplice trop douloureux.
Dans mon humble coin, sans relâche,
Comme un autre j'ai fait ma tâche,
Et j'ai fabriqué, j'ai vendu,
J'ai brassé de la forte bière,
J'en ai lavé l'Europe entière,
Et le sort m'a toujours vaincu.

Ah ! si vous connaissiez cette île,
Vous sauriez quel est cet enfer ;
Que la brique rouge et stérile
Est aussi dure que le fer.
Bien rarement la porte s'ouvre
A celui que le haillon couvre,
Et l'homme, sans gîte la nuit,
Ose en vain, surmontant sa honte,
Soulever les marteaux de fonte :
Il n'éveille rien que le bruit.

Tout est muet et sourd... Que faire?
Gueuser sur le bord du chemin?
Mais l'on ne prête à la misère
L'oreille non plus que la main.
Ici ce n'est qu'en assemblée,
Dans une salle bien meublée,
Que le cœur fait la charité :
Il faut, pour attendrir le riche,
Qu'une paroisse vous affiche
Au front le mot mendicité.

Avec cet écriteau superbe,
Alors on a, comme un mâtin,
On a de quoi ronger sur l'herbe
Les restes pourris du festin.
On vit tant bien que mal sans doute,
Mais, hélas ! combien il en coûte
De vivre à la condition
D'essuyer de sa tête immonde
Le pied boueux de tout le monde,
Comme le plus bas échelon !

Horrible ! horrible ! ah ! si la terre
Manquant à chacun de vos pas,
Au ciel alors, pauvre insulaire,
Vous pouviez tendre les deux bras ;

Si le pur soleil avec force,
Comme un vieux chêne sans écorce,
Réchauffait vos membres roidis,
Et si le Dieu qui nous contemple,
Ouvrant les portes de son temple,
Donnait un refuge à ses fils ;
Peut-être... Mais vers la lumière
Qui peut ici tourner les yeux?
Pourquoi relever la paupière?
Le plafond est si ténébreux !
Notre terre toujours exhale
Une vapeur noire, infernale,
Qui nous dérobe l'œil divin ;
Londres, toujours forge allumée,
Londres, toujours plein de fumée,
Nous fait au ciel un mur d'airain.

Puis, pas une église entr'ouverte ;
Si quelqu'une l'est par hasard,
Une voûte creuse et déserte
Et de l'ombre de toute part.
Pas un christ et pas une image
Qui vous redresse le visage
Et vous aide à porter la croix ;
Pas de musique magnanime,
Pas un grain d'encens qui ranime,
Rien que des pierres et du bois.

Et dehors la rue est boueuse,
L'air épais, malsain, glacial,
Il pleut... Oh ! la vie est affreuse
A traîner dans ce lieu fatal.
L'âme qui veut briser sa chaîne,
L'âme souffrante a peu de peine
A forcer sa prison de chair,
Quand ce cachot, triste édifice,
Est sous un ciel rude, impropice,
Si tristement glacé par l'air.

Mais allons ! la Tamise sombre
Est le linceul fait pour les corps
Que le malheur frappe sans nombre
Le long de ses funestes bords.
Allons ! il faut son parti prendre :
Je vois déjà l'ombre s'étendre,
Le ciel se confondre avec l'eau,
Et la nuit par toute la terre
Sur les crimes de la misère
Prête à jeter son noir manteau.

Adieu ! je suis le pauvre diable,
Le faible et pâle matelot
Que par une nuit effroyable
L'aile des vents emporte au flot.
Sur l'onde il dresse en vain la tête,
Les hurlements de la tempête
De sa voix couvrent les éclats ;
Il roule, il fend la vaste lame,
Il nage, il nage à perdre l'âme,
Le flot lui coupe les deux bras.

Point de bouée et point de câble,
Pas une clameur dans les ponts,
Et le navire impitoyable
Sinistrement poursuit ses bonds.
Il fuit sous la vague en poussière ;
Et le nageur reste en arrière,
Entre l'onde et le ciel en feu,
Perdu dans cette immense plaine,
Et si frêle atome qu'à peine
Il arrive au regard de Dieu ;

Alors, alors sans plus attendre
Que la mort monte des enfers,
Ou qu'il l'entende redescendre
Avec fracas du haut des airs,

A devancer l'instant suprême
Il se résigne de lui-même,
Et soudain ouvrant l'Océan,
Le malheureux avec courage
Enfonce son pâle visage
Et sans un cri plonge au néant.

LE FOUET

' Courbez, courbez les reins, tendez le dos, soldats,
Et vous, soldats-bourreaux, frappez à tour de bras ;
Frappez, n'épargnez point ces robustes épaules ;
Contre la discipline ils ont failli, les drôles ! '
Et l'homme, enfant du ciel, image du Très-Haut,
S'est, comme l'animal, courbé sans dire un mot ;
Et l'instrument cruel, armé de ses neuf queues,
S'élance, en perçant l'air, sur les épaules bleues,
Mord la peau frissonnante, et bientôt fait sortir
Un sang que l'honneur seul devait faire jaillir.

Ah ! ne sais-tu donc point qu'aujourd'hui la nature,
Albion ! se révolte au seul mot de torture?
Que la philosophie a noyé sous les eaux
Jusqu'au dernier charbon des bûchers infernaux?
Que les durs chevalets, les pénibles entraves,
Et tous les châtiments réservés aux esclaves,
Aujourd'hui sont en poudre et le jouet du vent?
Tu ne peux l'ignorer, et pourtant comme avant
Tu retiens près de toi la barbarie antique.
Hélas ! non seulement par delà l'Atlantique
Le fouet résonne encore, et ses nœuds destructeurs
Déchirent les reins noirs des pauvres travailleurs ;
Mais même dans ton sein, à tes yeux, sous ta face,
De coups abrutissants la loi frappe ta race,
Et pour le moindre tort déshonore le flanc
De tes plus pauvres fils qui te vendent leur sang.

O puissante Albion ! ô matrone romaine !
Il est temps d'abroger ta coutume inhumaine,
De remplacer enfin l'ignoble châtiment,
Malgré les lords hautains de ton vieux Parlement.
Ah ! fais vite, de peur que le monde en reproche
Ne t'appelle bientôt, Albion, cœur de roche !
Et partout ne proclame à haute et forte voix
Que dans l'ingratitude on a trempé tes lois ;
Que les rouges gardiens de ton trône immobile,
Les défenseurs sacrés des champs et de la ville,
Tes murailles de chair, tes soldats valeureux,
Sont traités par tes mains comme on traite les bœufs
Et tous les blancs troupeaux, honneur de la prairie,
Que sans ménagement l'on mène à la tûrie,
Et qui, le ventre plein de trèfle et de gazon,
Accourent à la mort à grands coups de bâton.

LES MINEURS DE NEWCASTLE

Que d'autres sur les monts boivent à gorge pleine
Des vents impétueux la bienfaisante haleine,
Et s'inondent le front d'un air suave et pur ;
Que d'autres, emportés par des voiles légères,
Passent comme les vents sur les ondes amères,
Et sillonnent sans fin leur magnifique azur ;

Que d'autres, chaque jour, emplissent leur paupière
Des rayons colorés de la chaude lumière,
Et contemplent le ciel dans ses feux les plus beaux ;
Que d'autres, près d'un toit festonné de verdure,
Travaillent tout le jour au sein de la nature,
Et s'endorment le soir au doux chant des oiseaux :

Ils ont reçu du ciel un regard favorable,
Ils sont nés, ces mortels, sous une étoile aimable
Et sous le signe heureux d'un mois splendide et chaud ;

Et la main du Seigneur, qui sur terre dispense
La peine et le plaisir, la mort et l'existence,
Leur a fait large part et donné le bon lot.

Quant à nous, prisonniers comme de vils esclaves,
Nous sommes pour la vie enfermés dans des caves,
Non pour avoir des lois souillé la majesté,
Mais parce que, du jour où nous vînmes au monde,
La misère au cœur dur, notre nourrice immonde,
Nous marqua pour la peine et pour l'obscurité.

Nous sommes les mineurs de la riche Angleterre ;
Nous vivons comme taupe, à six cents pieds sous terre ;
Et là, le fer en main, tristement nous fouillons,
Nous arrachons la houille à la terre fangeuse ;
La nuit couvre nos reins de sa mante brumeuse,
Et la mort, laid hibou, vole autour de nos fronts.

Malheur à l'apprenti qui dans un jour d'ivresse
Pose un pied chancelant sur la pierre traîtresse !
Au plus creux de l'abîme il roule pour toujours.
Malheur au pauvre vieux dont la jambe est inerte !
Lorsque l'onde, en courroux de se voir découverte,
Envahit tout le gouffre, il périt sans secours.

Malheur à l'imprudent, malheur au téméraire
Qui descend sans avoir la lampe salutaire
Qu'un ami des humains fit pour le noir mineur !
Car le mauvais esprit qui dans l'ombre le guette,
La bleuâtre vapeur, sur lui soudain se jette
Et l'étend sur le sol sans pouls et sans chaleur.

Malheur, malheur à tous ! car même sans reproche
Lorsque chacun de nous fait sa tâche, une roche
Se détache souvent au bruit seul du marteau ;
Et plus d'un qui rêvait dans le fond de son âme
Aux cheveux blonds d'un fils, à l'œil bleu de sa femme,
Trouve au ventre du gouffre un éternel tombeau.

Et cependant c'est nous, pauvres ombres muettes,
Qui faisons circuler au-dessus de nos têtes
Le mouvement humain avec tant de fracas ;
C'est avec le trésor qu'au risque de la vie
Nous tirons de la terre, ô puissante industrie !
Que nous mettons en jeu tes gigantesques bras.

C'est la houille qui fait bouillonner les chaudières,
Rugir les hauts-fourneaux tout chargés de matières,
Et rouler sur le fer l'impétueux wagon ;
C'est la houille qui fait par tous les coins du monde,
Sur le sein écumant de la vague profonde,
Bondir en souverains les vaisseaux d'Albion.

C'est l'œuvre de nos bras qui donne au diadème
Cet éclat merveilleux, cette beauté suprême
Qu'on ne voit nulle part ; enfin c'est notre main
Qui produit à foison les richesses énormes
De ces quatre cents lords aux insolentes formes,
Qui souvent sans pitié nous voient mourir de faim.

O Dieu ! Dieu tout-puissant ! pour les plus justes causes
Nous ne demandons pas le tumulte des choses,
Et le renversement de l'ordre d'ici-bas ;
Nous ne te prions pas de nous mettre à la place
Des hommes de savoir et des hommes de race,
Et de remplir nos mains de l'or des potentats :

Ce dont nous te prions, enfants de la misère,
C'est d'amollir le cœur des puissants de la terre,
Et d'en faire pour nous un plus solide appui ;
C'est de leur rappeler sans cesse, par exemple,
Qu'en laissant dépérir les fondements du temple,
Le monument s'écroule et tout tombe avec lui.

LE JOUJOU DU SULTAN

Il est au cœur de Londre, en l'un de ses musées,
Un objet qui souvent occupe mes pensées :
C'est un tigre de bois, dans ses ongles serrant
Le rouge mannequin d'un Anglais expirant.
L'animal a le cou baissé, la gueule ouverte,
Et des saignantes chairs de l'homme à face verte
Il paraît assouvir son appétit glouton.
Puis, pour vous compléter l'horrible illusion,
Un tourniquet placé sur le flanc de la bête,
Comme celui d'un orgue à la main qui s'y prête,
Tantôt fait retentir le joyeux grondement
De l'animal, tantôt le plaintif râlement
Du malheureux tombé sous sa griffe cruelle ;
Et le gardien, qui meut la rauque manivelle,
Dit : 'Voilà le réveil du sultan de Meissour,
Le fier Tippou-Saheb ! Aussitôt que le jour
Illuminait les cieux de sa lueur divine,
Un de ses serviteurs agitait la machine,
Et le maître éveillé repaissait ses deux yeux
De l'infernal jouet, et le bruit odieux
Rallumait sa fureur et remontait sa haine
Contre les conquérants de la terre indienne.'

O barbare instrument d'un atroce plaisir !
Affreuse invention, tu ne pouvais sortir
Que des concepts sanglants d'une tête sauvage !
C'est bien vrai... cependant on comprend cette rage
De la part d'un guerrier traqué dans vingt combats
Par de froids ennemis qu'il ne connaissait pas ;
On comprend qu'en sa lutte il ait pu souvent dire :
'Je suis le possesseur d'un magnifique empire,
J'ai de vastes palais et de nombreux vassaux,
Des armes de grand prix, de superbes chevaux,

De l'or, des diamants, à mouvoir à la pelle,
Et de rares beautés, dont la noire prunelle,
Les lèvres de corail et les seins gracieux
Font rêver ici-bas aux voluptés des cieux ;
Et voilà que du bout de la terrestre sphère,
D'un petit tas de fange appelé l'Angleterre,
Arrivent par la mer, sur les bords indiens,
Des milliers de larrons pour me ravir ces biens ;
Et je me laisserais voler par cette engeance
Sans contre elle invoquer le dieu de la vengeance
Et chercher par le fer, le feu, le plomb mortel,
A la précipiter hors du nid paternel !
Faut-il n'être plus homme, abdiquer tout courage,
Et résigner son cœur, ses bras à l'esclavage,
Parce qu'il plaît au luxe insolent et pervers
De cent marchands bretons d'asservir l'univers ? '
Non, non, je lutterai tant que la pure haleine
De l'air fera courir du sang chaud dans ma veine,
Et si le sort un jour doit m'être décevant,
Mes ennemis du moins ne m'auront pas vivant ! '
Il tint parole ; en roi tombé sur son domaine
Il mourut, et laissa l'instrument de sa haine
L'attester même encore aux mains de ses vainqueurs...
Certes le fier Tippou n'avait pas les douceurs
D'un agneau dans le sang, mais ses blonds adversaires
Avaient-ils, eux aussi, des sentiments de frères ?
Étaient-ils animés du feu de charité
Et d'une bonté vraie envers l'humanité,
Ces Clive, ces Hastings de sinistre mémoire,
Qui pour mieux assurer sur l'Inde leur victoire,
Outre le fer de Mars et la main des bourreaux,
Vilement employaient le mensonge et le faux ?
Que penser des agents de cette Compagnie
Qui, spéculant sur les aliments de la vie,
Un jour de sécheresse, hélas ! par millions
Faisaient périr de faim les populations ?

Par millions ! et Dieu permit que de tels crimes
Se commissent, laissant ses tonnerres sublimes
Égarer dans les airs leurs carreaux destructeurs
Sans redescendre aux fronts de ces affreux tueurs !
Par millions ! et c'est ainsi que les empires
S'élargissent au prix d'innombrables martyres,
Et des monceaux de morts sont les fondations
De la prospérité des grandes nations,
De peuples s'honorant des grâces du baptême,
Et réclamant, ô Christ, l'avantage suprême
De propager partout ta sainte et douce loi,
Et de renouveler l'univers avec toi !

O mystère du sort ! ô profondeur terrible
A tout penseur doué d'un cœur tendre et sensible !
Qui pourrait vous sonder ? Pour moi, vaste cité,
O Londres ! quand parfois mon regard attristé
D'un de tes grands nababs voit s'éclairer la fête,
Comme auprès de Macbeth la figure défaite
Du spectre de Banquo, je revois à l'instant
Le corps fauve et rayé du tigre du sultan ;
J'entends, j'entends soudain son grondement féroce,
Et, pensant à l'horreur de son repas atroce,
Je bénis le destin de n'être pas de ceux
Dont ce raout égaye et le ventre et les yeux ;
Car malgré ses parfums, ses splendeurs, sa richesse,
Une odeur de corps morts m'y poursuivrait sans cesse,
Dans ses coupes de verre, au contour ravissant,
La pourpre des bons vins me paraîtrait du sang,
Et tous les diamants de ses plus belles femmes
Me perceraient le cœur de leurs célestes flammes.

WESTMINSTER

Vieille et sombre abbaye, ô vaste monument
Baigné par la Tamise et longé tristement
Par un sol tout blanchi de tombes délaissées !
Tu peux t'enorgueillir de tes tours élancées,
De ta chapelle sainte aux splendides parois,
Et de ton seuil battu par la pourpre des rois ;
Tu peux sur le granit de tes funèbres dalles
Étaler fièrement tes pompes sépulcrales,
Les sublimes dormeurs de tes tombeaux noircis,
Tes princes étendus sur leurs coussins durcis,
Et tous les morts fameux dont la patrie altière
Conserve avec respect l'éclatante poussière ;
Malgré tant de splendeur et de noms illustrés,
Tant de bustes de pierre et de marbres sacrés,
Malgré le grand Newton et le divin Shakspeare,
Et le coin adoré des rêveurs de l'empire,
O monument rempli de lugubres trésors !
O temple de la gloire, ô linceul des grands morts !
On entendra toujours des âmes généreuses
Venir battre et heurter tes ogives poudreuses,
Des âmes réclamant au fond de tes caveaux
Une place accordée à leurs nobles rivaux ;
Et toujours, vieux Minster, ces âmes immortelles
Te frapperont en vain de leurs puissantes ailes,
Et leurs cris dédaignés, leurs plaintives clameurs,
Dans le vaste univers soulèveront les cœurs.

'Westminster ! Westminster ! sur cette terre vaine
Suis-je toujours en butte aux clameurs de la haine?
Avant d'avoir subi le jugement de Dieu,
Suis-je aux regards des miens toujours digne du feu ?
Hélas ! mes tristes os languissent solitaires
Sur un sol possédé par des mains étrangères,
Et l'on peut voir un jour les autans furieux,
Enfants désordonnés de l'empire des cieux,

De leurs souffles impurs chasser ma cendre illustre
Et balayer mes os comme les os d'un rustre.

' Westminster ! Westminster ! au midi de mes jours,
Le cœur déjà lassé d'orageuses amours,
J'ai vu la calomnie, en arrière et dans l'ombre,
S'asseoir à mon foyer comme une hôtesse sombre,
En disperser la cendre, et, d'un bras infernal,
Glisser de froids serpents dans le lit conjugal.
J'ai vu dans le rempart de ma gloire fameuse,
Au milieu des enfants de ma verve fougueuse,
Une main attacher à mon front l'écriteau
Qu'on met au front de ceux qui vivent sans cerveau.

' Et puis on ébranla le chêne en ses racines,
On sépara le tronc de ses branches divines,
Le père de la fille ; — on me prit mon enfant,
Comme si, la pressant sur mon sein étouffant,
Mes baisers corrupteurs et ma tendresse impure
Eussent pu ternir l'or de sa jeune nature ;
On enleva ma fille à mon cœur amoureux,
Et, pour mieux empêcher l'étreinte du lépreux,
On fit entre les bras de l'enfant et du père
Passer la mer immense avec son onde amère.

' Ah ! pour l'homme qui porte en sa veine un beau sang,
Dans ce monde il n'est point d'outrage plus cuisant !
Oh ! quels coups malheureux ! Oh ! quelle horrible lame
Que celle qui s'en va percer l'âme de l'âme,
Le divin sentiment, ce principe éternel
Des élans du poète et du cœur paternel !
O morsure du feu sur les membres livides !
O fouets retentissants des vieilles Euménides !
Supplices des païens, antiques châtiments,
Oh ! qu'êtes-vous auprès de semblables tourments ?

' Et voilà cependant, voilà les rudes peines
Que m'ont fait endurer les colères humaines ;

Voilà les trous profonds que des couteaux sacrés
Ont faits pendant longtemps à mes flancs ulcérés ;
L'éternel ouragan, la bruyante tempête,
Qui jusqu'au lit de mort hurlèrent sur ma tête,
Et rendirent mon cœur plus noir et plus amer
Que le fenouil sauvage arraché par la mer,
Et le flot écumeux que la sombre nature
Autour de l'Angleterre a roulé pour ceinture.

'Westminster ! Westminster ! Oh ! n'est-ce point assez
De mon enfer terrestre et de mes maux passés ?
Par delà le tombeau faut-il souffrir encore ?
Faut-il être toujours le Satan qu'on abhorre ?
Et mes remords cachés, et leur venin subtil,
Et le flot de mes pleurs dans les champs de l'exil,
Et l'angoisse sans fin de ma lente agonie !
N'ai-je pas expié les fautes de ma vie ?
Westminster ! Westminster ! dans ton temple de paix
Mes pâles ossements descendront-ils jamais ?'

O grande ombre ! ta plainte est lugubre et profonde.
Ah ! je sens que durant ton passage en ce monde
Tu fus comme un lion traqué dans les forêts,
Que, fatiguant en vain de vigoureux jarrets,
Partout où tu passas dans ta fuite divine
Ta noble peau s'ouvrit au tranchant de l'épine,
Et tes crins tout-puissants restèrent aux buissons ;
Partout il te fallut payer tes larges bonds,
Et ton flanc généreux entr'ouvert sur le sable
Versa jusqu'à la mort un sang inépuisable.

Mais aussi fallait-il, ô poète hautain !
Avant de fermer l'œil à l'horizon lointain,
De rendre aux éléments ta sublime poussière,
Que le glaive acéré de ta muse guerrière,
Dans le cœur du pays irritable et mouvant,
Avec un rire amer pénétrât si souvent ?
Ah ! pourquoi reçut-il une blessure telle
Qu'il en pousse toujours une clameur mortelle,

Et que la plaie en feu, difficile à guérir,
Au seul bruit de ton nom semble toujours s'ouvrir?

Byron ! tu n'as pas craint, jeune dieu sans cuirasse,
D'attaquer corps à corps les défauts de ta race,
De toucher ce que l'homme a de mieux inventé,
Le voile de vertu par le vice emprunté ;
D'une robuste main, hardiment et sans feinte,
Tu mis en vils lambeaux la couverture sainte
Qui pèse sur le front de la grande Albion
Plus que son voile épais de brume et de charbon,
Le manteau qu'aujourd'hui, de l'un à l'autre pôle,
Le pâle genre humain va se coudre à l'épaule ;

Le drap sombre du *Cant* est tombé sous tes coups.
De là tant de dédains, d'outrages, de courroux ;
De là ce châtiment et cette longue injure
Contre laquelle en vain ta grande ombre murmure,
Cette haine vivace et qui sur un tombeau
Semble toujours tenir allumé son flambeau ;
Comme si dans ce monde, imparfaits que nous sommes,
Les hommes sans pitié devaient juger les hommes ;
Et comme si, grand Dieu ! le malheur éprouvé
N'était pas le flot saint par qui tout est lavé.

O chantre harmonieux des douleurs de notre âge !
Sombre amant de l'abîme au cantique sauvage,
Cygne plein d'amertume et dont la passion
D'une brûlante main pétrit le pur limon,
Laisse rougir le front de la patrie ingrate ;
Tandis que ton beau nom avec le sien éclate
Sur tous les points du globe en signes merveilleux,
Laisse-la négliger tes mânes glorieux ;
Laisse-la, te couvrant d'un oubli sans exemple,
Faire attendre à tes os les honneurs de son temple.

C'est l'éternel destin ! c'est le sort mérité
Par tous les cœurs aimant trop fort la vérité !

Oui, malheur en tout temps et sous toutes les formes
Aux Apollons fougueux qui, sur les reins énormes
Et le crâne rampant du vice abâtardi,
Poseront comme toi leur pied ferme et hardi ;
Malheur ! car ils verront le monstrueux reptile,
Gonflant de noirs venins sa poitrine subtile,
Bondir sous leurs talons, et dans ses larges nœuds
Écraser tôt ou tard leurs membres lumineux !

Et la société, témoin de l'agonie,
Loin de tendre la main aux enfants du génie,
De les débarrasser des replis du vainqueur,
Toujours se bouchera l'oreille à leur clameur :
Trop heureux si la vieille aux longs voiles rigides
Abandonne les corps aux dents des vers avides,
Et si son bras, plus dur que celui de la mort,
Pour se venger aussi ne fait pas un effort,
Et, frappant à son tour la victime qui tombe,
Ne poursuit pas son ombre au delà de la tombe.

Vieille et sombre abbaye, ô vaste monument
Baigné par la Tamise et longé tristement
Par un sol tout blanchi de tombes délaissées !
Tu peux t'enorgueillir de tes tours élancées,
De ta chapelle sainte aux splendides parois,
Et de ton seuil battu par la pourpre des rois ;
Tu peux sur le granit de tes funèbres dalles
Étaler fièrement tes pompes sépulcrales,
Les sublimes dormeurs de tes tombeaux noircis,
Tes princes étendus sur leurs coussins durcis,
Et tous les morts fameux dont la patrie altière
Conserve avec respect l'éclatante poussière ;
Malgré tant de splendeurs et de noms illustrés,
Tant de bustes de pierre et de marbres sacrés,
Malgré le grand Newton et le divin Shakspeare,
Et le coin adoré des rêveurs de l'empire,
O monument rempli de lugubres trésors !
O temple de la gloire ! ô linceul des grands morts !

On entendra toujours des âmes généreuses
Venir battre et heurter tes ogives poudreuses,
Des âmes réclamant au fond de tes caveaux
Une place accordée à leurs nobles rivaux ;
Et toujours, vieux Minster, ces âmes immortelles
Te frapperont en vain de leurs puissantes ailes,
Et leurs cris dédaignés, leurs plaintives clameurs,
Dans le vaste univers soulèveront les cœurs.

LE PILOTE

Un jour un homme au large et froid cerveau
  Déchaîne les chiens de la guerre,
Leur dit : Carnage ! et lance le troupeau
  Sur l'Océan et sur la terre ;
Pour exciter leurs sombres aboîments,
  Tenir leurs gueules haletantes,
Il met en flamme et les moissons des champs
  Et les toits des villes croulantes ;
Dans le sang pur il fait marcher les rois,
  Et, bravant son peuple en furie,
Charge l'impôt et ses énormes poids
  Sur l'épaule de la Patrie ;
Et puis enfin, succombant au fardeau,
  Faible, épuisé, manquant d'haleine,
Avant le temps, sans jeunesse, au tombeau
  Il descend dévoré de haine.

Et tant de mal, pourquoi ? Pour rendre vain
  L'effort de cette pauvre France,
Qui, l'œil en feu, criait au genre humain :
  Le monde est libre, qu'il avance !
Pour arracher à ses baisers brûlants
  Le front de sa sœur l'Angleterre,
Qui cependant, après quinze ou vingt ans,
  Remise à peine de la guerre,

Sans lutte ardente et sans nouveau combat,
Des antiques jours se détache,
Et d'un bras fort, dans l'arbre de l'État,
Plante elle-même un coup de hache.

O William Pitt, ô nocher souverain,
O pilote à la forte tête !
Il est bien vrai que ton cornet d'airain
Domina toujours la tempête ;
Qu'inébranlable et ferme au gouvernail,
Comme un Neptune tu sus faire
Devant ta voix tomber le sourd travail
De la grande onde populaire.
Mais quatorze ans, l'âge au plus d'un oiseau,
De ton pouvoir fut l'étendue,
Et, ton bras mort, le fleuve de nouveau
Reprit sa course suspendue.
Ah ! le fou rire a dû prendre à l'enfer
Au bruit de tes gestes sublimes ;
Car pour un temps si court, ô cœur de fer !
Fallait-il donc tant de victimes ?
Fallait-il donc faire pleuvoir le sang
Comme la nue au ciel éclate,
Et revêtir la terre et l'Océan
D'un large manteau d'écarlate ?

SHAKSPEARE

Hélas ! hélas ! faut-il qu'une haleine glacée
Ternisse le front pur des maîtres glorieux,
Et faut-il qu'ici-bas les dieux de la pensée
S'en aillent tristement comme les autres dieux ?

De Shakspeare aujourd'hui les tragiques merveilles
Déroulent vainement leurs tableaux enchanteurs ;
Les vers du fier Breton ne trouvent plus d'oreilles ;
Ses temples sont déserts et vides de clameurs.

Albion perd le goût de ses divins symboles ;
Hors du vrai par l'ennui les esprits égarés
Tombent dans le barbare, et les choses frivoles
Parlent plus haut au cœur que les chants inspirés.

Et pourtant quel Titan à la céleste flamme
Alluma comme lui plus de limons divers ?
Quel plongeur, entr'ouvrant du sein les flots amers,
Descendit plus avant dans les gouffres de l'âme ?

Quel poète vit mieux au fond du cœur humain
Les sombres passions, ces reptiles énormes,
Dragons impétueux, monstres de mille formes,
Se tordre et s'agiter ? Quel homme de sa main

Sut, comme lui, les prendre au fort de leurs ténèbres,
Et, découvrant leur face à la pure clarté,
Faire comme un Hercule au monde épouvanté
Entendre le concert de leurs plaintes funèbres ?

Ah ! toujours verra-t-on, d'un pied lourd et brutal,
Sur son trône bondir la stupide matière,
Et l'Anglais préférer une fausse lumière
Aux sublimes reflets de l'astre impérial ?

C'en est-il fait du beau sur cette terre sombre,
Et doit-il sous la nuit se perdre entièrement ?
Non, non ! la nuit peut bien jeter au ciel son ombre,
Elle n'éteindra pas les feux du firmament.

O toi qui fus l'enfant de la grande nature,
Robuste nourrisson dans ses deux bras porté ;
Toi qui, mordant le bout de sa mamelle pure,
D'une lèvre puissante y bus la vérité ;

Tout ce que ta pensée a touché de son aile,
Tout ce que ton regard a fait naître ici-bas,
Tout ce qu'il a paré d'une forme nouvelle
Croîtra dans l'avenir sans crainte du trépas !

Shakspeare ! vainement sous les voûtes suprêmes
Passe le vil troupeau des mortels inconstants,
Comme du sable, en vain sur l'abîme des temps,
L'un par l'autre écrasés s'entassent les systèmes ;

Ton génie est pareil au soleil radieux
Qui, toujours immobile au haut de l'empyrée,
Verse tranquillement sa lumière sacrée
Sur la folle rumeur des flots tumultueux.

LE SPLEEN

'C'est moi ; — moi qui, du fond des siècles et des âges,
Fis blanchir le sourcil et la barbe des sages ;
La terre à peine ouverte au soleil souriant,
C'est moi qui, sous le froc des vieux rois d'Orient,
Avec la tête basse et la face pensive,
Du haut de la terrasse et de la tour massive,
Jetai cette clameur au monde épouvanté :
Vanité, vanité, tout n'est que vanité !
C'est moi qui mis l'Asie aux serres d'Alexandre,
Qui plus tard changeai Rome en un grand tas de cendre,
Et qui, menant son peuple éventrer les lions,
Sur la pourpre latine enfantai les Nérons.
Partout j'ai fait tomber bien des dieux en poussière,
J'en ai fait arriver d'autres à la lumière,
Et sitôt qu'ils ont vu dominer leurs autels,
A leur tour j'ai brisé ces nouveaux immortels.
Ici-bas, rien ne peut m'arracher la victoire ;
Je suis la fin de tout, le terme à toute gloire,
Le vautour déchirant le cœur des nations,
La main qui fait jouer les révolutions ;
Je change constamment les besoins de la foule,
Et partant le grand lit où le fleuve humain coule.'

Ah ! nous te connaissons ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que tu passes chez nous et qu'on te nomme Ennui ;
Prince des scorpions, fléau de l'Angleterre !
Au sein de nos cités, fantôme solitaire,
Jour et nuit l'on te voit, maigre et décoloré,
Courir on ne sait où comme un chien égaré.
Que de fois, fatigué de mâcher du gingembre,
Dans ton mois le plus cher, dans ton mois de novembre,
A d'horribles cordons tu suspends nos enfants,
Ou leur ouvres le crâne avec des plombs brûlants !
Arrière tes lacets et ta poudre maudite,
Avec tes instruments va-t'en rendre visite
Aux malheureux chargés de travaux continus !
O sanglant médecin ! va voir les gueux tout nus
Que la vie embarrasse, et qui, sur chaque voie,
Présentent à la mort une facile proie,
Les mille souffreteux qui, sur leurs noirs grabats,
Se plaignent d'être mal et de n'en finir pas ;
Prends-les, monstre, et d'un coup termine leurs misères,
Mais ne t'avance pas sur nos parcs et nos terres ;
Respecte les richards, et ne traîne jamais
Ton spectre maigre et jaune autour de nos palais.

' Eh ! que me font à moi les soucis et les plaintes,
Et les gémissements de vos races éteintes !
Il faut bien que, jouant mon rôle de bourreau,
Je remette partout les hommes de niveau.
O corrompus ! ô vous que mon haleine enivre
Et qui ne savez plus comment faire pour vivre,
Qui sans cesse flottant, voguant de mers en mers,
Sur vos planches de bois arpentez l'univers ;
Cherchez au loin le vin et le libertinage,
Et, passant par la France, allez voir à l'ouvrage
Sur son rouge établi le sombre menuisier
Travaillant un coupable et le rognant d'un pied ;

Semez l'or et l'argent comme de la poussière ;
Pour vos ventres blasés fouillez l'onde et la terre ;
Inventez des plaisirs de toutes les façons ;
Que l'homme et l'animal soient les sanglants jetons
Et les dés palpitants des jeux épouvantables
Où viendront s'étourdir vos âmes lamentables ;
Qu'à vos ardents regards, sous des poings vigoureux,
Les hommes assommés tombent comme des bœufs,
Et que, sur le gazon des vallons et des plaines,
Chevaux et cavaliers expirent sans haleine ;
Malgré vos durs boxeurs, vos courses, vos renards,
Sous le ciel bleu d'Espagne ou sous les gris brouillards,
Et le jour et la nuit, sur l'onde, sur la terre,
Je planerai sur vous, et vous aurez beau faire,
Nouer de longs détours, revenir sur vos pas,
Demeurer, vous enfuir : vous n'échapperez pas.
J'épuiserai vos nerfs à cette rude course,
Et nous irons ensemble, en dernière ressource,
Heurter, tout haletants, le seuil ensanglanté
De ton temple de bronze, ô froide cruauté ! '

Ennui, fatal Ennui ! monstre au pâle visage,
A la taille voûtée et courbée avant l'âge,
Mais aussi fort pourtant qu'un empereur romain,
Comment se dérober à ta puissante main ?
Nos envahissements sur le temps et l'espace
Ne servent qu'à te faire une plus large place,
Nos vaisseaux à vapeur et nos chemins de fer
A t'amener vers nous plus vite de l'enfer :
Lutter est désormais chose inutile et vaine,
Sur l'univers entier ta victoire est certaine ;
Et nous nous inclinons sous ton vent destructeur,
Comme un agneau muet sous la main du tondeur.
Verse, verse à ton gré les vapeurs homicides,
Fais de la terre un champ de bruyères arides,
De la voûte céleste un pays sans beauté,
Et du soleil lui-même un orbe sans clarté ;

Hébète tous nos sens, et ferme leurs cinq portes
Aux désirs les plus vifs, aux ardeurs les plus fortes ;
Dans l'arbre des amours jette un ver malfaisant,
Et sur la vigne en fleurs un rayon flétrissant ;
Mieux que le vil poison, que l'opium en poudre,
Que l'acide qui tue aussi prompt que la foudre,
Que le blanc arsenic et tous les minéraux,
Ouvrages ténébreux des esprits infernaux,
Fais circuler le mal sur le globe où nous sommes,
Jusqu'au dernier tissu ronge le cœur des hommes ;
Et lorsque bien repu, vampire sensuel,
A tes lèvres sans feu le plus chétif mortel
Aura livré sa veine aride et languissante,
Que la terre vaincue et toujours gémissante
Aux bras du Suicide abandonne son corps,
Et, sombre *coroner*, que l'ange noir des morts
Rende enfin ce verdict sur le globe sans vie :
Ci-gît un monde mort pour cause de folie !

LA NATURE

LES DÉFRICHEURS

Invisibles pouvoirs, souffles impérieux,
Monarques qui tenez l'immensité des cieux,
Vents qui portez le frais aux ondes des fontaines,
Les ondes aux grands bois, les semences aux plaines,
Et jetez à longs flots les flammes de l'amour
A tout ce qui respire et ce qui voit le jour,
Défendez vos forêts, vos lacs et vos montagnes !
Et toi, sombre empereur des humides campagnes,
Qui tiens étroitement, comme un triton nerveux,
La terre toute blonde en tes bras amoureux,
Redouble tes clameurs et tes plaintes sauvages,
Dévore, plus ardent, le sable de tes plages,

Hérisse sur ton front tes cheveux souverains,
Et de l'abîme noir levant de larges reins,
Pour garder les trésors de ta plaine écumante,
Fais voler jusqu'au ciel la mort et l'épouvante ;
O vieil Océanus, ô grand dieu mugissant,
Tes fureurs aujourd'hui ne sont que jeux d'enfant !
Que nous font les cent voix des fougueuses tempêtes ?
Les mondes dans les cieux se brisant sur nos têtes,
Les tremblements du sol, les volcans en éclats,
N'ébranlent pas notre âme et ne l'abattent pas.
Nul peuple comme nous, dans son humeur altière,
N'a su plus fortement remuer la matière,
La mettre sous le joug, et s'en couronner roi
Au nom de la pensée et de l'antique loi.
En dépit de la mort et de son noir squelette,
Nous avons en tout point foulé notre planète ;
Elle nous appartient de l'un à l'autre bout ;
Comme l'ombre et le jour nous pénétrons partout.
Allons, noires forêts, vieilles filles du monde,
Tombez et périssez sous la hache féconde !
Races des premiers jours, antiques animaux,
Vieux humains, faites place à des peuples nouveaux ;
Dérobons à la mer ses terres toutes neuves,
Domptons les fiers torrents et muselons les fleuves,
Descendons sans effroi jusqu'au centre divin,
Fouillons et refouillons sans repos et sans fin ;
Et, comme matelots sur la liquide plaine
A grands coups de harpons dépeçant leur baleine,
Partout maîtres du sol, partout victorieux,
Dans le haut, dans le bas, sur le plein, dans le creux,
Du globe taciturne, immense et lourde masse,
Suivant chaque besoin bouleversons la face.

LE POÈTE

Ah ! ce vouloir immense en un si petit corps,
Cette force cachée en de faibles ressorts,

Saisissent mon esprit de terreurs sans pareilles,
Et je sens que le monde, en toutes ses merveilles,
Ne nous présente pas de prodige plus beau
Et de levier plus fort que l'homme et son cerveau.
Et pourtant, au milieu de ce chant de victoire,
Dans mon âme descend une tristesse noire :
Le regret, comme une ombre, obscurcit mon front nu,
Et je ne songe plus qu'à pleurer le vaincu ;
Et je m'écrie alors : — Ah ! sur l'œuvre divine
Verra-t-on sans respect se vautrer la machine,
Et comme hippopotame, insensible animal,
Fouler toute la terre avec un pied brutal?
Où les cieux verront-ils luire leurs voûtes rondes,
Si mille pieds impurs viennent ternir les ondes?
Que diront les grands monts si leurs neigeux sommets
Descendent dans la plaine et s'abaissent jamais?
Et l'aigle, si, quittant le pays des nuages,
Au dieu brûlant du jour il ne rend plus d'hommages,
Et la belle verdure aux tapis doux et frais,
Et les hauts monuments des antiques forêts,
Les chênes, les sapins et les cèdres immenses,
Le plein déroulement de toutes les semences,
Si le germe divin et ne vit et ne croît
Que par l'ordre de l'homme, au signal de son doigt?
Ah ! les êtres diront, chacun dans son entrave :
L'enfant de la nature a fait sa mère esclave !
O nature ! nature, amante des grands cœurs,
Mère des animaux, des pierres et des fleurs,
Inépuisable flanc et matrice féconde
D'où s'échappent sans fin les choses de ce monde,
Est-il possible, ô toi dont le genou puissant
Sur le globe nouveau berça l'homme naissant,
Que tu laisses meurtrir ta sublime mamelle
Par les lourds instruments de la race mortelle?
Que tu laisses bannir ta suprême beauté
Des murs envahissants de l'humaine cité,

Et que tu ne sois plus, comme dans ta jeunesse,
Notre plus cher amour, cette bonne déesse
Qui, mêlant son sourire à nos simples travaux,
Des habitants du ciel nous rendait les égaux,
Éternisait notre âge et faisait de la vie
Un vrai champ de blé d'or toujours digne d'envie?
Hélas! si les destins veulent qu'à larges pas
Fuyant et reculant devant nos attentats
Tu remontes aux cieux et tu livres la terre
A des enfants ingrats et plus forts que leur mère,
O nourrice plaintive! ô nature! prends-moi,
Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi.

LA NATURE

O mon enfant chéri! toi qui m'aimes encore,
Et devines en moi ce que la foule ignore;
Toi qui, laissant hurler le troupeau des humains,
Viens souvent m'embrasser, me presser de tes mains,
Et, roulant par les airs des plaintes enfantines,
Sur mon sein verser l'or de tes larmes divines:
Oh! je comprends tes cris, tes mortelles frayeurs,
Et dans tes yeux gonflés la source de tes pleurs!
Je conçois ce que vaut pour l'âme droite et pure,
Pour le cœur déchiré par l'ongle de l'injure,
Pour un amant du bon et du beau, dégoûté
Des fanges de la ville et de sa lâcheté,
Le sauvage parfum de ma rustique haleine;
Je conçois ce que vaut la douceur souveraine
Des vents sur la montagne à travers les grands pins,
La beauté de la mer aux murmures sans fins,
Le silence des monts balayés par la houle,
L'espace des déserts où l'âme se déroule,
Et l'aspect affligeant même des lieux d'horreur,
Où le cœur se soulage et qui parlent au cœur.
Aussi, pour rassurer ton âme, ô mon poète!
Et pour te consoler, je ne suis point muette:

Bien que le livre obscur du lointain avenir
Ne puisse sur mon sort devant toi s'entr'ouvrir ;
Que, dans le mouvement d'une vie incessante,
Un bandeau sur les yeux je conçoive et j'enfante,
Je puis crier pourtant, et les nombreuses voix
Qui s'élèvent des monts, des ondes et des bois,
L'hymne mélodieux, le suave cantique
Qui monte incessamment du globe magnifique,
Dans ton oreille chaste à longs flots pénétrant,
Viendra toujours calmer ton cœur désespérant.
Qu'importe que le jeu de mes forces sublimes,
Sur la verte planète et dans ses noirs abîmes,
Soit en quelques endroits empêché par des nains?
Qu'importe que le bras des orgueilleux humains,
S'attaquant à la terre, à ses formes divines,
Écorche son beau sein du fer de leurs machines?
Qu'importe que, doués des puissances du ciel,
Ils changent à leur gré l'habitacle mortel?
Quels que soient les efforts de l'homme et de sa race,
Que du globe soumis inondant la surface
Il soit pour la matière une cause de fin,
Ou de perfection un instrument divin,
O mon enfant chéri ! — jusqu'au jour où la terre,
Comme le grain de blé qui s'échappe de l'aire
Et qu'emportent les vents aux champs de l'infini,
Aura développé son radieux épi ;
Jusqu'au jour où, semblable à la fleur qui se passe,
Par la main du Seigneur effeuillée en l'espace,
Elle ira reformer un globe en d'autres lieux
Et fleurir au soleil de quelques nouveaux cieux,
Toujours, ô mon enfant ! toujours les vents sauvages
De leurs pieds vagabonds balayeront les plages ;
La mer réfléchira toujours dans un flot pur
Et l'océan du ciel et ses îles d'azur ;
Comme un ardent lion aux plaines africaines,
Le soleil marchera toujours en ses domaines,

Dévorant toute vie et brûlant toutes chairs ;
On entendra toujours frissonner dans les airs
De grands bois renaissants, des verdures sans nombre,
Pour faire courir l'onde et faire flotter l'ombre ;
Toujours on verra luire un sommet argenté
Pour les oiseaux divins, l'aigle et la liberté.

ÉPILOGUE

O misère ! misère !
Toi qui pris sur la terre
Encore tout en feu
L'homme des mains de Dieu ;

Fantôme maigre et sombre,
Qui, du creux du berceau
Jusqu'au seuil du tombeau,
Comme un chien suit son ombre ;

O toi qui bois les pleurs
Écoulés de sa face,
Et que jamais ne lasse
Le cri de ses douleurs ;

O mère de tristesse !
Ces chants sont un miroir
Où l'on pourra te voir
Dans toute ta détresse.

J'ai voulu que devant
Ton image terrible
L'homme le moins sensible,
Le plus insouciant,

Pût sentir et comprendre
A quels prix redoutés
La Providence engendre
Les superbes cités.

J'ai voulu qu'en toute âme
La pitié descendît,
Et qu'à sa douce flamme
Tout cœur dur s'attendrît ;

Et que, moins en colère
Et moins de plis au front,
L'homme à juger son frère
Ne fût plus aussi prompt.

O misère ! misère !
Puisse ce chant austère
Trouver sous plus d'un ciel
Un écho fraternel !

Puisse cet hymne sombre
Susciter en tous lieux
Des avocats sans nombre
Au peuple noir des gueux !

Il faut en ce bas monde
Que les plus belles voix
Contre ta lèpre immonde
S'élèvent à la fois ;

Il faut que de sa couche
L'homme chasse la faim ;
Il faut à toute bouche
Mettre un morceau de pain,

Donner la couverture
Aux pauvres gens sans toits,
Et de laine et de bure
Vêtir tous les corps froids ;

Il faut, misère infâme !
A ta griffe arracher,
Autant qu'on pourra, l'âme
Avec toute sa chair.

Hélas ! dans cette tâche,
Quel que soit son effort,
Son labeur sans relâche
Jusqu'au jour de la mort,

Si bien que fasse l'homme
Pour amoindrir le mal,
Et réduire la somme
De l'élément fatal :

Dans les cités humaines
Il restera toujours
Assez de fortes peines,
De maux cuisants et lourds,

Pour qu'en sa plainte amère
L'éternelle douleur
Loin de ce globe espère
Quelque monde meilleur.

FIN

NOTES

GENERAL REMARKS ON THIS EDITION

THE text chosen for this selection is that of the fourteenth edition 'revue et corrigée,' and published in 1862.

Thanks to the kindness of M. Ernest Dupuy, Inspector-General of Public Instruction, I have been able to use the manuscript of the *Ïambes*, in Barbier's own handwriting, and to turn to good account the comparison already begun by M. Dupuy between the manuscript and the first edition. On this occasion, I am happy to offer him, as my former teacher, present helper, and constant guide, a public acknowledgement of my deep indebtedness.

It has been thought sufficient to give the various readings for the *Ïambes* only, as they contain all the poems which have a particularly characteristic and almost classical value.

These readings are marked 'Var.,' i. e. Variant.

As this selection includes rather more than three-fourths of the *Ïambes et Poèmes*, it may rank almost as a new edition either in England or France. It is also the first to offer various readings and explanatory notes on the historical and political allusions.

Outside France, the only poems of Barbier ever published, up to 1832, were the *Ïambes* which appeared in Saxony, at Quedlinburg, the birthplace of Klopstock, with a translation in German.

ÏAMBES

According to Barbier himself, under this general title he has grouped satires of bitter feeling and lyrical movement, in imitation of the famous pieces composed by André Chénier in his prison, just before his death on the scaffold (1794). (See *André Chénier* in this series.) Those lines, not published till 1819, were no doubt the model of Barbier's iambic verse. The latter reminds us of the Ancients' iambics, not so much of course by its metre as by its aggressive character (*ἰάπτειν*, to drive on, to send forth, to shoot) and its swift and inciting beat. The effect is brought out by an eight-syllable line following on the alexandrine, with alternate rimes.

Prologue.

Page 1. In the MS. the Prologue goes by the title of *Iambe I.*

l. 1. *je m'allume la joue*, i. e. my cheeks burn with the flush of passion.

l. 3. *imitant Diogène.* Note the sponsor chosen by the poet: André Chénier had taken Archilochus.

l. 5. *jeune plume.* The poet was twenty-five.

l. 8. *qui donnent de la voix*: an expression only used with reference to hounds, hence the full force of the phrase.

l. 9. *marchands de pathos*, i. e. bombast-mongers.

l. 12. *dans un siècle d'airain. Airain* poetical for *fer*, in opposition to *âge d'or.*

l. 16. The English reader should keep this line in mind, on account of the singular and at times vituperative verse on which the poet is going to embark.

La Curée.

Page 1. At the time of Barbier's death, in 1882, the first form of this poem was published by M. Julien Travers, of Caen. The title was *Le Lendemain, diatribe*: 'the day after,' i. e. the day after the Revolution of 1830. From this we see that the main idea was the same; but, notwithstanding some fine lines, the poem could by no means have made the same impression as the second did. A verbal comparison is unnecessary, as the wording and even the metrical form is entirely different. In the MS., *La Curée* is *Iambe II* simply.

l. 1. *Oh! lorsqu'un lourd soleil.* The sun of July, 1830. The Revolution had been the work of a few days. On the 25th, Charles X had by his famous 'Ordonnances' dissolved the Chamber, which had just been elected, but not yet summoned. On the 27th, 28th, and 29th the insurrection raged through Paris: both the Hôtel de Ville and Tuileries fell into the hands of the people. Then the King appointed the Duke of Orleans lieutenant-general of the kingdom, and abdicated. On August 7 the duke was proclaimed as Louis-Philippe I, roi des Français, by the new Chamber.

Barbier was not in Paris when the Revolution broke out, but some forty miles away in the country. He at once hurried to town and saw it still hot with the fray. As he says in his *Souvenirs personnels*, Paris, 1883, the people were heroic; the people did everything.

Page 2. l. 8. *La Marseillaise.* For a whole generation it had been a proscribed hymn, a rebel song.

l. 15. *Qui mâchait la cartouche*: with the guns in use at the time in France, i.e. flint guns, cartridges were not put into the barrel as now, but had to be torn with the teeth, when a small portion of the powder was placed in the 'pan' and the remainder of the powder poured into the barrel.

l. 16. Note the eloquent swing of the period taking up the whole of the first two verses. This holds good for the four following verses.

l. 17. *aux tricolores flammes*, with their tricolour flags or 'cocardes.' Louis XVIII and Charles X had clung to the white flag of the Bourbon dynasty. As a pledge of his sympathy with modern France, Louis-Philippe had at once adopted the tricolour in his historical reception at the Hôtel de Ville, where the aged La Fayette greeted him as 'la meilleure des républiques.'

l. 20. *Héros du boulevard de Gand.* After Napoleon's return from Elba, during the Hundred Days, 1815, Ghent had become, as it were, the capital of Louis XVIII, where he published his gazette, *Le Moniteur de Gand*, and held his court. To have paced the 'boulevard' there, for many young royalists and prudent 'heroes', was the only title to favour and preferment, not simply with the restored king as such, but, what incensed the poet most, with one who had been placed on the throne by the popular rising of July.

l. 24. Generally, in French poetry, *ruer* counts as two syllables. By a kind of slurring, Barbier scans it as one only, possibly intentionally.

l. 25. *se jonchait de merveilles*: a telling phrase of splendid conciseness, suggesting at once scattered corpses and marvelous achievements.

l. 30. *Du noble faubourg Saint-Germain.* For over a century it has been a suburb only in name. It is really a quarter of Paris on the left bank of the Seine, still patronized to a great extent by the old aristocracy.

l. 34. *appas*, a poetical conventional term in the eighteenth century.

PAGE 3. l. 44. *Avec des bras rouges de sang.* Victor Hugo himself offers but few sketches so terse and so graphic.

l. 47. *ses allures de fille. Fille* here stands for *fille de joie.*

l. 48. *Cinq ans*, i.e. 1789–1794, from the storming of the Bastille to the fall of Robespierre.

l. 50. *ses premiers amants*, the leaders of the Revolution up to the days of the First Consul, viz. Rolland, Brissot, Vergniaud, Danton, Saint-Just, Robespierre.

l. 51. Var.: Jeta là son bonnet et se fit vivandière (MS.).

l. 52. Bonaparte was commissioned as captain in 1793, being barely 24.

l. 55. *tout à coup reparue*: i.e. on the barricades of 1830, on July 27; how suddenly, we have already indicated.

l. 56. *nos yeux en pleurs*, weeping for liberty seemingly gone for ever.

l. 57. *en trois jours*, i.e. July 27, 28, and 29.

PAGE 4. l. 69. *de lauriers toute ceinte*, crowned with the trophies of former deeds.

l. 77. *faquins sans courage*, i.e. the heroes of Stanza II.

l. 80. *Gueusant*: *gueuser*, i.e. *mendier comme un gueux*.

PAGE 5. l. 108. Var.: Et gorgeons-nous tout notre soû! (MS.)

l. 120. The MS. bears no date for either of the poems given.

LE LION. (MS.: Ïambe iii.)

The gift of Barbier for allegory, already illustrated by the sixth stanza of *La Curée*, is here shown progressing apace. It will continue to grow in the following poems, gathering in force and preciseness, and culminating in that masterpiece, the second part of *L'Idole*.

PAGE 5. l. 1. *J'ai vu pendant trois jours*: the same three days as in *La Curée*.

ll. 5, 6. Var.:

Jetant ses crins en l'air et sa gueule vorace
Tordre à doubles replis les muscles de sa face. (MS.)

And

Jetant ses crins en l'air; et sa gueule vorace
Tordre à doubles replis les muscles de sa face. (1st ed.)

l. 8. Var.: Ses grands ongles claquer. (MS.)

l. 9. Var.:

Puis je l'ai vu tomber écumant et terrible
A travers flamme et fer, et la mêlée horrible
Sur les marches du Louvre...

PAGE 6. l. 15. *Inondant le velours*, &c. Such lines are among the best in the language. The wholesale enlisting of volunteers, here alluded to, at first formed four armies: Sambre-et-Meuse with Jourdan, Rhin-et-Moselle with Hoche, Pyrénées-Orientales with Dagobert, and Alpes-Maritimes with Dugommier and Captain Bonaparte.

l. 20. *Mille nains grelottants*. Cf. *La Curée*, l. 20 and l. 77.

QUATRE-VINGT-TREIZE. (MS.: Ïambe iv.)

'93' is, to French ears, the equivalent of *La Terreur* (l. 5), the extreme revolutionary régime which began after the fall of the *Girondins*, May 31, 1793, and lasted until the 9th Thermidor (July 27, 1794).

PAGE 7. l. 20. *de lauriers et de sang*: Fleurus, Boulou, Saorge, and *Le Vengeur* for the 'laurel,' and 1,285 guillotined victims in six weeks for the 'blood,' assuredly the blood of fellow-citizens.

l. 24. Var.: Et ta pitié rirait de nos maigres combats.

l. 30. Note how the effect is enhanced by the shorter line.

L'ÉMEUTE. (MS.: Ïambe vi.)

PAGE 7. ll. 1, 2. Var.:

Comme un vent orageux de faubourgs, en faubourgs,
Roulent soudainement des bruits rauques et sourds.

The inversion has been altered.

l. 3. Var.: Les portes des maisons, les fenêtres bondissent.

l. 5. Var.: . . . et les vieillards chenus,
Les femmes se hâtant et les enfants pieds nus.

PAGE 8. l. 9. Var.:

Tout fuit, et dans la rue un vaste isolement
Succède tout à coup à ce grand mouvement.

l. 14. Var.: Grossit à chaque bond ses rangs impétueux.

l. 16. This line is as full, graphic, and forcible as on the day it was written; but its realism must have been still more felt by its first readers, in the early days of romanticism, scarcely a few months after the preface to *Cromwell*, that manifesto of the new school, 1830.

l. 23. *La haine du pontife.* The religious service on the anniversary of the Duke of Berri's murder (February 13, 1820) gave rise, in 1831, to conflicting demonstrations: riotous mobs sacked the church of St. Germain l'Auxerrois, and, on the 14th, the Archbishop's Palace, near Notre-Dame. The poem was written a few days later.

l. 32. Var.:

Ah! toujours verra-t-on dans la ville craintive.

l. 34. Var.: Toujours les verra-t-on, . . .

l. 43. Var.: Mère désespérée en ta douleur antique.

l. 44. Var.:

Viens, retrousse à deux mains ta flottante tunique.

LA POPULARITÉ. (MS.: Ïambe v.)

PAGE 9. l. 6. Var.: Le verbe haut et le cœur plein. (MS.)

l. 9. *gens de bras et de parole*, people always ready for action and for speech.

ll. 18–20. Cp. *Le Lion*, ll. 29, 30.

l. 23. *manœuvre*, navvy.

PAGE 10. l. 34. *triste* here means 'pitiful,' 'wretched.'

l. 35. Var.:

Lui cracher chaque jour tous leurs noms à la face.

l. 37. *bouches mielleuses.* This adjective had been revived in poetical diction by Barbier's model, André Chénier:—

'Mûrir de doux coco, les mielleuses bananes.'
(*Frag. sur l'Amérique.*)

l. 48. Var.: Pour lui jeter de vains propos. (MS.)

PAGE 11. l. 63. Var.:

Où le sublime auteur de la pudeur publique. (MS.)

l. 65. Var.:

Un vrai siècle de boue où tous tant que nous sommes. (MS.)

l. 69. Var.:

Pourtant si quelque jour de ces fangeux abîmes.

l. 75. Var.: Une âme tout en feu. (MS.) Evidently the right reading, despite the traditional misprint, which dates back to the first edition.

l. 77. Var.:

Si cette âme, en un mot, saisissant le vulgaire. (MS.)

l. 91. *du Panthéon peut chasser ta poussière* most likely alludes to the belief, held throughout the nineteenth century, that the remains of Voltaire and Rousseau had been at the Restoration thrown into a ditch. This legend was recently disproved by the opening of the vaults. The officials, headed by the famous scientist Berthelot, found the skeleton of Voltaire and the body of Rousseau still in a perfect state of preservation: but the air did its work, and in a few seconds the whole of the two forms crumbled to dust.

PAGE 12. l. 96. Var.:

Les planches de quelque échafaud. (MS.)

l. 97. Var.:

Dût ton front de génie et ta tête sublime
Tomber enfin avec le jour.

l. 98. In allusion to the drum-beating at Louis XVI's execution.

l. 118. *carreaux* : poetical and rather obsolete for 'bolt.'

PAGE **13.** l. 125. Var.:

Puis, comme la bacchante, enfin lasse de rage,
N'en pouvant plus et sur le flanc
Retombant dans sa couche et jetant sur la plage
Des têtes d'hommes et du sang.

L'IDOLE. (MS.: Ïambe vii.)

PAGE **13.** l. 1. The 'Colonne de la Grande Armée,' surmounted by the statue of Napoleon, was erected in 1805, the year the poet was born.

l. 8. *le palais en feu* : the furnace is a hungry monster, hence its 'hot palate.'

l. 12. *Chaque lingot se prend au flanc* : as the ingots begin to melt, their sides are welded for a time.

l. 20. *le hautain*, the haughty brass.

l. 21. Var.: Allons, impétueux, mugis et prends ta course.

l. 23. Var.: ...comme un flot de *sa* source. (MS.)

PAGE **14.** l. 29. *Encor Napoléon* : cp. Victor Hugo, *Les Orientales*, xl, *Lui*, where he calls the emperor 'l'homme ineffaçable'; also *Les Feuilles d'Automne*, xxx; *Odes*, iii, 6, *Les Deux Iles*, 1825; and *Odes*, i, 11, *Buonaparte*; *Les Chants du Crépuscule*, ii, *A la Colonne*; *Les Voix intérieures*, iv; *Les Châtiments : L'Expiation*, v, 13. Thus glancing through Victor Hugo, the poetical record of the time, we can realize the exclamation of Barbier.

l. 33. *Ce fut un triste jour.* The first statue on the Vendôme Column, or Column of the Grand Army, by Chaudet, representing Napoleon as a Roman emperor with a winged Victory in his hand, was pulled down in 1814 and the metal used to re-cast the statue of Henri IV on the Pont-Neuf. In 1833 Louis-Philippe set up a new Napoleon, this time in the historical frock-coat, and Napoleon III, in 1863, the Roman Caesar we now see.

l. 45. *Le Hun*, i.e. the Cossack. Cp. Béranger's *Chant du Cosaque* : 'Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.'

l. 49. Var.:

Ah! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle.

l. 50. Var.: . . . comme un remords.

PAGE **15.** l. 69. *O Corse à cheveux plats.* This line and, one may say, the whole of Stanza iii, are like so many house-

hold words in France. For other graphic sketches of Napoleon, cf. Victor Hugo (*Orientales*, xl; *Lui*):—

> '... muet et grave, ainsi qu'un Dieu d'airain;
> Pâle sous ses longs cheveux noirs.'

l. 72. Var.: Sans freins d'acier.

l. 75. Var.:

Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique.

l. 77. *Jamais* ...: never, in Paris, from the days of Henry VI of England, who was as much a 'colonial grandson' to France as a foreigner.

l. 89. *Alors* ...: note this word thrice in five lines, and then *toujours* used four times, the two words ringing like the beat of a drum and the powerful rythm of a wild gallop.

PAGE 16. l. 102. *sans user son chemin*. In French the phrase is perhaps still more original and bolder than the English equivalent would suggest.

l. 125. *Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance*. In his *Châtiments* Victor Hugo is often more fiery and more irefully trenchant, but never more graphically accurate and pathetically realistic.

England joined the Holy Alliance (Sept. 16, 1815) only so far as it could ensure the maintenance of the territorial acquisitions sanctioned by the treaties of 1815, keeping aloof from the would-be religious aims of the mystically-inclined Czar.

l. 127. *comme un boulet* ..., i.e. like the convict's cannon-ball, formerly attached to his fetters.

PAGE 17. l. 131. *Aux poètes menteurs*, &c. This refers less to Victor Hugo, who had begun to eulogize Napoleon as far back as 1819, than to a number of minor poets who endeavoured to revive the Napoleonic legend in the popular mind.

Cp. Béranger: *Les Souvenirs du peuple*, *Le Vieux Sergent*, and Balzac's old soldier in *Le Médecin de Campagne*.

At this period Barbier had already foreseen the growth of Bonapartism. It was during Louis-Philippe's reign that Napoleon's remains were transferred to Paris. There were also other signs of the return to favour of Napoleonic institutions. Eventually these worked together to bring back the Second Empire.

l. 137. *Puis de ces hauts quartiers*, namely *Montmartre* and *Ménilmontant*, North of Paris, and, in the South, *Mouffetard* on the *Montagne Sainte-Geneviève*.

l. 143. *Ce bronze que jamais* . . . Never, I think, has the well-known Horatian line been rejuvenated with more felicity.

l. 147. *la carmagnole*: in this case any dance led by the 'carmagnole,' a revolutionary song abusing the Court, and the burden of which was:—

Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

The tune is much older than the Revolution. The song was named after the town of Carmagnola in Piedmont, probably because the Savoyards and Marseillais, who came to Paris in 1792, brought the song with them, or because they wore the *carmagnole*, which was a jacket with a very short skirt, in which were two very capacious pockets. The wearing of this garment was, for some unknown reason, considered very patriotic, especially during the days of the Terror. The words of the *carmagnole* were usually sung to the accompaniment of a peculiar dance of the Spanish kind. It was in this song that Louis XVI and Marie Antoinette were respectively called 'Monsieur et Madame Veto.'

l. 150. Var.: Apôtres de l'humanité. (MS.)

DANTE. (MS.: Ïambe xiii.)

PAGE 18. l. 1. *Dante, vieux Gibelin!* Although Dante was an earnest and victorious Guelf (Campaldino, 1289) down to 1300, yet his name is rightly associated with that of the Ghibellines, as his exile, wanderings, and consequent sufferings were brought about by his joining his former opponents out of love for Florence.

l. 9. *laborieusement* is generally counted as six syllables.

l. 17. *pavé* stands of course here as a general term for *sol, terrain.*

l. 22. *Les partis*: the *Negri*, who wanted to fling their gates open before Charles de Valois, and the *Bianchi*—mostly Ghibellines—who struggled to uphold the independence of the city.

l. 23. *Il vit sur les bûchers* . . . A line of great power.

PAGE 19. l. 33. *Qui, te faisant atroce en te fouettant l'humeur*: a somewhat awkward line, i.e. 'which, by exasperating thy temper, making thee odious, . . .'

MELPOMÈNE. (MS.: Ïambe xii.)

PAGE 19. The first stanza is an invocation to the Muse, who was all harmony and purity in the light of Grecian days.

In the second stanza the poet, with corrosive acid rather than ink, delineates a graphic though at times over-realistic picture of the stage during 'the monarchy of July' (i. e. the reign of Louis-Philippe).

At the beginning of Stanza i, the poet of *L'Émeute* sets off *ces pauvres ouvriers* who throng to the barricade out of starvation, and the base purveyors of immoral literature.

l. 6. *le ventre*: because empty, starving.

l. 12. A fine liquid line among stony verse.

l. 17. Var.:

La fibre la plus vive et la plus sale veine. (MS.)

PAGE 20. ll. 25–34. These are among the finest and most sterling lines written by our satirist.

ll. 35–8. *Ils ne savent donc pas* ... These lines express admirably the social worth of art in Barbier's opinion.

ll. 37–8. Var.:

Ils ne savent donc pas que leurs plumes grossières
Referment les sillons creusés par les lumières. (MS.)

PAGE 21. ll. 57–8. Note a singular riming with a plural noun. This is a very exceptional instance of what has of late years got more and more into favour. In the MS. we read:—

Ils ont fait sur la terre un affreux cul-de-jatte.

LE RIRE. (MS.: Ïambe xi.)

PAGE 21. l. 12. *les longues pâmoisons* refers to the French phrase *se pâmer de rire*, i. e. to die with laughter.

l. 17. *Plus de boutons rompus*, i.e. when splitting one's sides with laughing.

l. 18. *à force*, in plenty.

l. 24. *vieux Rire*. In the following lines note that this *Rire* has, after its long way through war and civil strife, become the bitter laughter of to-day.

PAGE 22. l. 28. Var.:

Ils ont réglé longtemps les pas des bataillons. (MS.)

l. 30. *têtes royales*, i.e. those of Louis XVI, his Queen, and his sister Elizabeth.

l. 31. *le fatal tombereau,* the cart in which the condemned people were brought to the guillotine.

l. 32. *plus d'un grand homme*: outside politics, first of all André Chénier and Lavoisier.

l. 34. Voltaire. Cf. A. de Musset, *Rolla*, iv:—

'Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?'

l. 48. *aux campagnes du ciel*, i.e. *champs*, celestial fields.

l. 50. Var.:

Qui devant le soleil ouvrant ses belles ailes. (MS.)

La Cuve. (MS.: Ïambe x.)

PAGE **23**. l. 18. *le front huilé*, i.e. anointed with oil: the Catholic Extreme Unction.

l. 20. Var.: Autrefois il y avait un Dieu.

l. 23. *Tant de cultes naissants*, namely, in revolutionary days, those of the Supreme Being, and then of Reason.

l. 25. *chars meurtriers*: cf. 'le fatal tombereau' of *Le Rire*, l. 31.

l. 26. *Tant de pouvoirs honteux*: the Girondins; the Montagnards, among whom in turn three factions take the lead: the Hébertists, the Dantonists, and the Triumvirate composed of Robespierre, Couthon, and Saint-Just; and the Directoire.

l. 27. *De révolutions*, i.e. 'tant de révolutions'—*tant* is understood.

PAGE **24**. l. 33. Var.:

De trônes abolis, de royautés superbes.

l. 36. *pié*: optional spelling in poetry for *pied*.

l. 51. *voyou*, a popular word rejected by the Dictionary of the Academy, but admitted by Littré. It means an ill-bred and untidy boy or lad among the lower classes. *Voie* seems to be the most likely etymology. In 1831 the word used in serious poetry must have made quite a sensation.

l. 62. *il mange de la poudre.* Cf. *La Curée*, l. 15; because he tears the cartridge open with his teeth.

l. 65. *Mais que l'Émeute.* Cf. the poem bearing this title. As he does in that poem, Barbier here by *émeute* means a destructive, aimless riot, whereas in the four preceding lines he supposes his young ruffian to be climbing on barricades in a noble struggle for liberty. To determine which impulse moves

him may be easy to an historian or philosopher, but is certainly less so to the boy in the street on the morning of a riot.

l. 67. Var.:

Et le voilà courant en bandes de vauriens. (MS.)

PAGE **25.** l. 72. *mouvoir du fer ou du pavé*: to build up barricades with paving-stones and arm them.

l. 74. *Ainsi que des fiévreux, tous les porte-couronnes*: owing to these two oldish words the line rings like one coined by Agrippa d'Aubigné.

DESPERATIO. (MS.: Ïambe xiv.)

PAGE **26.** ll. 8–10. *mes plaines . . . mon sein*: i.e. of Heaven and of the sky at the same time, the two aspects being joined in *ciel.*

l. 33. *vidant là son cœur*: like a purse.

liberté, ciel, amour are clearer if joined to the object which sums them up: *tout*, next line.

l. 38. Var.:

Où, lorsque le pied coule, on tombe dans du sang. (MS.)

l. 40. *la brute humaine* suggests Zola's phrase and title *La Bête humaine.*

PAGE **27.** l. 60. Cf. (for the whole piece) *La Mort du Loup* written in 1843 by Alfred de Vigny.

LES VICTIMES.

PAGE **28.** l. 16. *Chantant la belle Liberté*: a new evocation of Roucher and André Chénier, the two poets who, in full manhood, perished on the scaffold, singing Liberty and reciting lines of Racine and Corneille.

l. 22. *taureaux d'airain*: as it was done in Carthage. Cf. in this series *Salammbô*, pp. 202–10 and notes.

l. 28. *en se touchant le front.* So did Chénier saying: '*Et pourtant, il y avait quelque chose là.*'

l. 29. *des couples d'amants*: perhaps in memory of Camille Desmoulins and his wife who died on the scaffold in April, 1794, at a few days' interval.

LA REINE DU MONDE.

PAGE **29.** ll. 29–76. This, the central part of the poem, is the most felicitous. Allegory is again lending a helpful hand to the writer.

La Machine.

Page 31. This poem was composed under the impression caused throughout France by the terrible railway accident in the flames of which Admiral Dumont d'Urville perished with all his family on May 8, 1842. This accident, as much as the pessimistic vein the poet had been indulging in for at least twelve months, accounts for the view, here taken, of *la machine.*

De Vigny wrote portions of his famous *Maison du Berger* whilst under the painful impression left on his mind by the catastrophe.

Les Homicides.

Page 33. l. 6. *l'ouvrier.* This is probably the first time in French poetry that this word is found personifying the whole working class. To Barbier's eyes political questions recede more and more into the background, and he is more and more open to the problems of the day, to *social* matters, if we may already use a word which had not long to wait to be launched forth by Pierre Leroux. The Revolution of 1848 was drawing near.

Le Progrès.

Page 35. l. 9. *le front ceint de chêne,* like so many well-deserving Roman citizens.

Page 36. l. 26. *Le sang humain.* Apart from the riot of February, 1831, referred to in the note on *l'Emeute,* and a ten days' victorious rising at Lyons (April, 1831), there were, in Louis-Philippe's reign, two well-known barricade days: the first on the occasion of General Lamarque's funeral (5th and 6th June, 1832; cf. le Cloître Saint-Merry in Victor Hugo's *Misérables*); and the second, headed by Barbès and Blanqui, on May 12, 1839.

l. 29. *régicide.* There were no less than seven murderous attempts on the life of the king, the best known of which is Fieschi's, July 28, 1835. Many people were killed or wounded, and among the former was Marshal Mortier.

IL PIANTO. 1833.

Page 37. This, the second part of the book, deals with Italian subjects and motives, as the first does with French and the third with English themes. We saw that the title of the first set of poems, *Ïambes,* is accounted for by the metre used

in about half of them. In the present case, *Il Pianto*, 'the complaint,' suggests the moaning of Italy, *l'être plaintif*, as Barbier calls her in his last piece, the Italy of the thirties, before the upheaval of 1848 had roused her from her deadly sleep and impelled her to shake off the foreign yoke.

l. 13. *en de folles chansons.* Later on in life, the poet yielded to the softer breeze of inspiration, and either to save himself from the stigma of inconsistency, or out of shyness in so new and unexpected a departure, he at first anonymously published his *Chansons et Odelettes*, 1851.

l. 28. *sur toutes les blessures*: this, as we shall see, is perhaps still more true of *Lazare*, and of his way of dealing with England. In *Il Pianto* the beauty of Italy still radiates through her shroud and moves the poet to joy (cf. *Raphaël*) as well as to stern pity.

LE CAMPO SANTO.

PAGE 38. Apart from the general meaning of churchyard, *il campo santo*, 'holy field,' 'God's acre,' is in Italy more particularly applied to certain tombs sacred to the memory of worthies. Many are surrounded with porticoes, the walls of which are adorned with frescoes. The Campo Santo meant here is that of Pisa.

ll. 3–5. *Sol de Jérusalem . . .*

Sainte terre enlevée aux monts de la Judée.

It is said that the soil used in the Campo Santo of Pisa was brought from the Holy Land by Archbishop Ubaldo (1188–1200) in fifty-three vessels.

l. 16. Giotto died at Florence in 1336. Barbier thinks of him here because Giotto, who was both a painter and an architect, was very fond of frescoes. His merit as regenerator of painting is fully recognized by the line written for his tomb by Angelo Politian:—

'Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.'

l. 31. *Salut! noble Orcagna!* After Giotto, Orcagna was perhaps the greatest of the early Florentine artists (1308?–68). He was alike a painter, sculptor, and architect: a poet too, like Michael Angelo. In the Campo Santo at Pisa he painted the *Triumph of Death* and the *Last Judgement* under the spell of Dante. He used to sign his architectural and sculptural work as painter, and his pictorial work as sculptor. His real name was Andrea di Cione, but he was styled Arcagnuolo (the Archangel), shortened to Orcagna.

PAGE 39. l. 69. *c'est un joueur en veine*, a gambler in a run of good luck.

PAGE 41. l. 118. *Assiègent les côtés. Côtés* is not a poetical licence for *côtes*, but the right use of the word (sides). Cf. Boileau, Sat. vi :—

'Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés.'

l. 122. *à leurs têtes veinees*, on which the veins stand out: a curious revival of the early sense. Notice the period, ll. 117–28.

l. 134. *leur*, the godly men's.

l. 135. *leurs*, the animals'; hence, at first, a slight obscurity.

PAGE 43. l. 175. *En pensant à ma ville*, a half-line expressing all the urban patriotism of the Quattrocento.

l. 189. *Tu verrais le saint dôme*, i.e. the cathedral, built in the eleventh century.

l. 196. *La Mort a triomphé*: an allusion to his first great fresco, the *Triumph of Death*.

PAGE 44. l. 215. *les deux pieds sur le dos des Romains*. This line has a double force, as being morally true (at the time), and materially accurate, as we can see from the next line in which *trône flottant* felicitously suggests the chair with a dais (*sedia*).

MASACCIO.

PAGE 45. Mazaccio, or rather Masaccio, the name in art of Tommaso Guidi da San Giovanni, was born near Florence in 1401 and died when scarcely forty-two, most likely poisoned by jealous rivals. One of the reformers of painting, he excelled in the art of 'scorcio'—*le raccourci*. The monuments in the background of his pictures are marvels of perspective. Most of his works are at Florence (Chapel of the Carmelites) and in Rome (St. Clement's, Chapel of St. Catharine).

l. 14. *Le venin du génie*, a familiar theme with the French romantic poets. Cf. also *Michel-Ange*, l. 5.

MICHEL-ANGE.

PAGE 46. Although we have every reason to think, especially as to l. 13, *sous ta blanche crinière*, that Barbier mistook another portrait for that of Michael Angelo, yet the poet's penetration is, in not a few touches, at its very best.

l. 1. *Que ton visage est triste*: utterly sad indeed is the face painted by Marcello Venusti, Museo del Campidoglio, Rome.

l. 4. *que tu n'as jamais ri.* Cf. Michael Angelo's *Poems*, lxxxi :—

'La mia allegrez' è la maninconia,'

and *Poems*, lxxiv :—

'Mille piacer non vaglion un tormento!...'

quoted by Romain Rolland, *Michel-Ange*: *Cahiers de la Quinzaine.*

l. 5. Cf. *Masaccio*, l. 14.

l. 6. *L'art fut ton seul amour.* Cf. Romain Rolland, i, p. 25 : 'Il fut seul. — Il haït: il fut haï. Il aima : il ne fut pas aimé.'

l. 7. A rather obscure line to hint at the three arts practised by Michael Angelo.

l. 8. Cf. Romain Rolland, i, p. 25 : 'Mais jamais il n'est deux. Jamais il n'a le repos, la douceur accordée au plus humble des êtres: pouvoir, une minute de sa vie, s'endormir dans l'affection d'un autre.'

l. 11. Cf. Romain Rolland, *loc. cit.*: 'Beethoven fut triste par la faute du monde ; il était gai de nature, il aspirait à la joie. Michel-Ange avait en lui la tristesse, qui fait peur aux hommes, et que tous fuient d'instinct. Il faisait le vide autour de lui.'

l. 14. *Tu mourus longuement*: a powerful echo of Michael Angelo's moaning :—

'c' a' miseri la morte è pigra e tardi,' *Poems*, lxxiii, 30;

so deeply poetical too, as blending the actual fact with the moral truth of the aged artist's fate.

Plein de gloire et d'ennui. Ennui is here used in the classical sense of 'torment of the soul.'

Allegri.

Page 46. This sonnet is selected chiefly for the light it throws on the creed of the poet.

Gregorio Allegri, born in Rome, composed sacred music, and, first of all, the *Miserere*, which was forbidden to be played anywhere but in the Sistine Chapel. After hearing it twice, Mozart could write it down to a note.

Le Campo Vaccino.

Page 48. l. 32. *Ses pans de murs croulés.* A grammarian would frown at this past participle of a neuter verb used transitively. Barbier is partial to the word. Cf. same poem,

ll. 74 and 106. *Crouler* is transitive only when meaning *to shake*, now an obsolete sense.

l. 34. Cf., in Sully-Prudhomme's *Croquis italiens*, a terse and vivid sketch of the ‘Coliseum,’ . . . *le colossal cratère.*

l. 50. *enfoui* is generally counted as three syllables. Cp. *Bianca*, l. 198.

PAGE **48**. ll. 59–75. A fine period with remarkable unity of poetical design.

PAGE **49**. l. 82. *Du plus lourd des enfants.* This refers to the Church of San Lorenzo in Miranda, in the Roman Forum. It is an ugly structure, only remarkable as occupying the *cella* of the Temple of Antoninus and Faustina. The magnificent portico in front of the church consists of Corinthian columns each composed of a single block of stone about fifty feet high with bases and capitals of white marble. The cupola—or rather a structure resembling one—is considered as having been miraculously raised and reared by the cross which the Church, by the hands of some monks, had fixed on the fine pagan temple.

l. 87. *roi des belles journées*: a rather ambitious phrase for the purpose of recalling the mildness and clemency which won Titus the title of *amor et deliciae generis humani.* The Arch of Titus was erected in his honour, to commemorate the conquest of Jerusalem. Its ruins stand on the summit of the *Via Sacra.* As a record of Scripture history it is a very interesting ruin. Mutilated figures of Victories are still plainly seen on the arch. The side facing the Coliseum is in a very good state of preservation. The sculptures on the frieze represent a procession of warriors leading oxen to a sacrifice. The following inscription is still plainly read on it:

SENATVS . POPVLVSQVE . ROMANVS — DIVO . TITO .
DIVI . VESPASIANI . F . — VESPASIANO . AVGVSTO .

The word DIVO plainly shows that it was erected after the death of Titus, probably by his successor Domitian.

On the bas-reliefs on the piers is seen the representation of a procession bearing spoils from the Temple of Jerusalem, among which are the seven-branched candlesticks, the golden table, the silver trumpets, &c.

PAGE **50**. l. 103. *O Gœthe!* . . . Barbier was in Rome when he received the news of Goethe's death, 1832.

l. 109. *amis de la forme.* This alludes to the long passage which we have omitted, and in which Barbier sang *la forme, ce riche vêtement . . . que Dieu fila lui-même et . . . qu'il déploya pour*

couvrir la nudité du monde; and the poet bemoaned the cold indifference of men nowadays to form and art.

l. 113. *sublime temple*: a bold simile as applied to a man, and most fit for Goethe.

ll. 133–4. *désert ... passer*: a loose, nay, a bad rime, unsatisfactory to the ear and not redeemed by traditional use.

PAGE **52**. l. 178. *baïoque*, It. *baiocco*: a small copper coin of the Papal States, worth a little less than a halfpenny.

RAPHAËL.

PAGE **52**. l. 4. After reading this quatrain, one may wonder whether Barbier had in his mind the first five lines of *Endymion*.

l. 11. This central image of the sonnet seems to have been suggested to the poet by the picture of *St. Michael overpowering the angel of darkness* (now in the Louvre).

l. 14. *Archange*, i.e. St. Michael.

LE CORRÈGE.

PAGE **52**. l. 1. *Nourrice d'Allegri, Parme ...*: not exactly of the painter's person, for he bears the name of his birth-place Correggio, but of his infant fame, as he rose to distinction at Parma about 1518.

l. 6. *La pourpre encor flottant sur son lit déserté*: a strange pre-'parnassienne' note rings through this line.

ll. 10–11. *aux timides vertus, à la pudeur*. This impression of virtuous purity is all the more interesting as it is at variance with the general opinion. Cf. Taine, *De l'idéal dans l'art*:—'Un tableau du Corrège est une sorte de jardin enchanté d'Alcine, où la séduction de la lumière mariée à la lumière, la grâce capricieuse et caressante des lignes ondoyantes ou cassées, la blancheur éblouissante et les rondeurs molles des corps féminins, l'irrégularité piquante des figures, la vivacité, la tendresse, l'abandon des expressions et des gestes, s'unissent pour former le rêve de félicité délicieuse et délicate que la magie d'une fée et l'amour d'une femme arrangerait pour son amant.'

l. 13. *Qui secoua sa tige et sa divine odeur*: another felicitous line much prized by connoisseurs.

CIMAROSA.

PAGE **53**. Cimarosa (Domenico), a composer born at Aversa, near Naples (1754–1801). Very early several sovereigns called him to their courts. He composed more than 120 operas, some in the serious line, such as *The Sacrifice of*

Abraham, *Penelope*, others in the comic style, the best of which are *The Italian Girl in London*, '*Impresario in angustie*,' *The Secret Wedding*, &c. To the latter manner he owes his fame.

{ l. 11. *Un cœur toujours sensible et plein de dignité;*
{ l. 14. *Et chanta dans les fers l'hymne de liberté.*

Cimarosa had joined the revolutionary party in Naples at the time of the French invasion. It has been asserted, but not ascertained, that after the restoration Queen Caroline threw him into prison, where he is supposed to have been subjected to ill-treatment, and finally poisoned.

DOMINIQUIN.

PAGE **53**. Domenico Zampieri, commonly called Domenichino (Bologna, 1581–Naples, 1641), the son of a shoemaker, studied as a boy in the school of Denis Calvaert and then with the Carracci. At Rome he became for a time the assistant of Annibale Carracci. Both at Rome and at Naples he was much persecuted by his rivals, especially by the triumvirate known as the Cabal of Naples. He is suspected of having been poisoned by their agents.

PAGE **54**. l. 10. *Bœuf sublime*: so his contemporaries had dubbed him, on account of his slow, stubborn labour.

LÉONARD DE VINCI (1452–1519).

PAGE **54**. l. 1. *Florentin adoré du Lombard.* About 1485 Leonardo removed to Milan, where he founded the celebrated Vincian Academy of Arts.

l. 11. *deux pouvoirs*: the twofold power of the artist who can unite reason, i.e. intellectual beauty expressed with the full knowledge of its principles, with the wealth of fancy, 'fantaisie' here having much of the English sense.

TITIEN.

PAGE **55**. l. 13. *Il le roulait un siècle*: no less indeed was Titian's span of life (1477–1576).

BIANCA.

PAGE **56**. l. 41. *toujours l'on ne peut voir*: a bold use of *toujours* with a negation, accounted for by the repetition of the word.

PAGE **57**. l. 71. *vers la Brenta*: a river flowing from near Trent into the Gulf of Venice and feeding two canals, *la Brenta morte* and *la Brentella.*

PAGE 58. l. 93. *dénaturé*: stripped of their own true nature.

l. 110. *La famille écroulée*: same bold use of the past participle of a neuter verb as *croulé*, already noted. Cf. *Le Campo Vaccino*, l. 32.

l. 113. *faisant usage de leurs piés*: long and prosy for *s'en allant*.

PAGE 59. l. 139. *Le Goth* as truly depicts the German of Austria, then political mistress of Venice, as the *Hun* of *l'Idole* (cp. l. 45) represents the modern Cossack.

PAGE 60. l. 177. *Insulte aux plus beaux dons*. These gifts are expressly named on ll. 183, 209, and 229 as *amour* and *poésie*.

l. 180. *le grand poète*, i.e. God.

l. 194. *sur leurs tristes penchants*. *Penchant* is here used in the concrete sense of *pente*.

PAGE 61. l. 225. *L'ennui! l'ennui prendra*. Cf. Baudelaire, *Spleen et Idéal*, lxxvii, lxxviii, lxxix, lxxx, and *Les Fleurs du Mal*: *La Mort*, where the world is said to be 'Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!'

L'ADIEU.

PAGE 62. l. 2. *Qui par deux fois du monde* . . .: first by ruling the world in the name of Rome and then in the name of Christ.

l. 14. A remarkable example, the only one we know of, apart from recent verse translations, of a French sonnet on the Shakespearean model. Barbier's sonnet has the one peculiarity of keeping two rimes common to the two Quatrains, and likewise two rimes common to the two Tercets.

VERS SANS TITRE.

PAGE 62. l. 1. *Divine Juliette*. Allegory has again well served the poet in this second farewell piece.

PAGE 63. l. 20. *Alors à l'étranger*: i.e. the English and French nations and others who were all through the thirties and forties called to the rescue of Italy by the voice of the writers Pellico, Mazzini, and numerous exiles.

l. 27. *L'étranger corrompu* happened to be Napoleon III, who, without quite fulfilling the enthusiastic expectation of Italy and Elizabeth Browning, yet was far from realising Barbier's field of anticipated horrors. Cf. Elizabeth Browning, *Casa Guidi, Windows*, and *Poems before Congress*; also George Meredith, *Emilia in England*, and especially *Vittoria*, where we see how at last Italy found her Romeo in her united people.

LAZARE (p. 64).

Here begins the third part of the volume, a poetical wail on industrial England, very much in the same way as *Il Pianto* was a poet's lament on the political and moral condition of contemporary Italy.

Lazare is the impersonation of the English working man, considered as the prisoner of the very machine he creates or builds, the slave of the engine he drives or works, the convict of the mine he excavates, the general victim of industry, the representative and scapegoat of a then new type of civilization which, masking the sky with smoke and coating flowers with coal-dust, wages against nature a fiercer war than ever. This will suffice to suggest the several claims of *Lazare* to stand out as a noteworthy production in the history of French and, we may say, of European literature. In French poetry it has the rare merit of bearing on English topics. Here again we can trace the influence of André Chénier, who clothed in poetic diction thoughts or experiences suggested by a stay in England, not only in his poems 'To Fanny', but also in detached pieces (cf. *Londres, décembre 1782*), and in his very hymn *A la France*. Voltaire had been intellectually influenced by England, not poetically, however. Chateaubriand and Mme de Staël got more insight into the poetic capabilities of England for a French writer; but they wrote no poems, so that Auguste Barbier was the first great French poet taking, not exactly English subjects (for we see then, among a score of them, Victor Hugo's *Cromwell* and de Vigny's *Chatterton)*, but England herself, and social aspects of English life, as a theme for his poetical muse. We may regret that de Vigny, who wrote his *Colère de Samson* at Shavington, has not expressed his feelings on England and England's prophet Milton in some of his powerful poems. In more recent years, if we look solely for direct impressions, we find but few scattered stanzas or stray lines in Verlaine's *Sagesse*.

From a more general standpoint it is remarkable how clearly, for his time, Barbier analysed the main elements of the industrial evolution and embodied his own views and conclusions in this series of poems. Soon after, Thomas Hood and Elizabeth Barrett rose to higher excellence in this field of social pity; but we have every reason to claim that Barbier opened this new territory in the republic of poets with the added circumstance that he bemoaned the woes of a people not his own.

PROLOGUE.

PAGE 64. l. 7. *ce grand vaisseau*: to those on the Continent this view of England is familiar; cf. Michelet speaking of Holland, after the Revolution of 1688, as 'henceforth a pinnace in the wake of the ship "Great Britain"' (*Hist. de France*, vol. xvi).

de houille. By this addition Barbier at once suggests the modern and rather dark aspects he was especially struck by.

l. 14. *La flottille des nations.* After Waterloo, England was 'the flagship' in Europe. *Les mers nouvelles*: the new political and social vistas.

l. 17. *Si le pauvre Lazare*: 'Lazare' is more poetical than 'John Bull', and the very name implies the tenacious hope of a change of condition, of a betterment in the future, of a social resurrection.

l. 18. *par ta voile emporté*, as being a hand on board.

PAGE 65. l. 23. *une telle masse*: the British man-of-war, something like, in the words of Shakespeare (Son. lxxx, 12), 'he of tall building.'

l. 39. *par le vent de la haine*: the notions of England entertained by this subject of King Louis-Philippe are indeed remarkably free from blind international hatred.

l. 45. *Écarte de mon front* ... Such lines as these atone for the undue and unnecessary obscurity of one or two verses in this prologue.

LONDRES.

PAGE 66. l. 11. *Un fleuve inabordable*, i. e. without convenient banks. This was written before the days of the Victoria Embankment. Formerly, the French used to think that Londoners made a point of hiding the Thames instead of turning its splendid reaches to the general advantage of the metropolis. In a curious old book (4 vols.) published at Lausanne in 1774 we read, p. 47: 'L'ornement capital que tire Londres de la Tamise, elle le doit à la nature: loin de travailler à l'augmenter et à le faire sortir, l'art semble ne s'être occupé qu'à le détruire ou à le masquer. Je veux parler de quais que la Tamise attend en vain depuis la fondation de Londres ... Le canal immense que forme la Tamise pourrait offrir le coup d'œil merveilleux qu'offre le grand canal de Venise....'

l. 22. *Le soleil, comme un mort.* A fine touch calling to mind paintings by Turner, or the recent fog studies in London by Claude Monet, 1900–4.

l. 26. *en silence.* The melancholy of Londoners was a striking surprise to the French writer. He found it on the very faces of the 'merry-making' crowds at Vauxhall and Ranelagh. Cf. i, p. 305 : 'Ces fêtes . . . réunissent . . . tous les états et, dans tous ces états, une foule de femmes à la beauté desquelles il ne manque que cet air de gaieté qui est la fleur de la beauté.'

BEDLAM.

PAGE 67. l. 4. *des cadavres humains*: grammatically the object of *jette*.

l. 8. *dans leurs lubricités* : in their wanton fits.

PAGE 68. l. 45. *en sa muraille.* The plural would here be more clear : 'within his walls.'

PAGE 69. l. 73. *Et telles sont pourtant les colonnes d'Hercule* : Calpe (ancient name of Gibraltar and Abyla,) (now called Algeciras) on the African shore were the two columns, here viewed exactly as are Charybdis and Scylla, i. e. as the two horns of a dilemma, as specified in the following lines.

l. 75. *génération* is generally counted as five syllables.

l. 80. *Et n'être en son logis*: *ne* has here the force of the full negation.

l. 85. *Par l'éternel défaut. Défaut* is used here in the etymological sense, without any religious qualification.

l. 100. *Est digne pour ses dieux*, for the deity it enshrines.

It is a pity the poet did not remember that Bedlam is a contracted form of Bethlehem: that name, inscribed over the gate of Pride at Bay, might have suggested to him a powerful contrast, and perhaps a more comforting conclusion.

LA LYRE D'AIRAIN.

PAGE 70. l. 4. *Les plus beaux fils de la lyre*: most likely Goethe and Leopardi.

l. 13. *Et les bruits de ses fabriques.* However kind and humane may be the noble paradox expressed in this stanza, we cannot but feel how unjust it is to the great poets who were then just dead, such as Shelley, Keats, Byron, or still singing, as Wordsworth.

l. 23. *leur aile vagabonde*, the Winds.

PAGE 71. l. 46. *des cris sourds et plaintifs.* To set a right estimate on this remarkable verse we must bear in mind that it was written between 1833 and 1837, or nearly ten years before Elizabeth Barrett had been moved by the *Report* of Horne on 'The Employment of Children in Mines and Manu-

factures,' 1843; before the 'Song of the Shirt,' first issued in *Punch*, Christmas Number, 1843; before the 'social novel' in England had won its fame; and fully a generation before Zola had inaugurated its French counterpart in his series of social studies.

PAGE **72**. l. 63. Here our mind is irresistibly drawn to the 'Cry of the Children.' *Ma mère* at once strikes the right note. The poetess also, in the third line, thinks of their mothers.

l. 65. Barbier seldom uses this alexandrine with two pauses: it is here most effective. *Les yeux tournés vers les campagnes*; cf. in Elizabeth Barrett:

The young lambs are bleating in the meadows . . .
. . . But the young, young children ——

l. 114. *Les humaines chansons.* From the following adjectives we gather that *chanson* has nothing essentially merry in itself.

ll. 107–16. These lines are as graphically vivid as are ll. 28–46. The next outburst (ll. 117–29) is less modern, more romantic, and with a distant Ossianic ring.

PAGE **74**. l. 136. *Parce que doux viveurs.* Note the calm boldness of this neologism used strictly in the etymological sense, without any taint of the colloquial meaning attached to the word *viveur*.

l. 155. This poem has not the same subject as 'The Cry of the Children.' We confess we do not find in it the same emotional power and impassioned rythm; but its scope is larger and its symbolic value as the 'cry of an age' perhaps almost as great. In this respect it is, to our mind, the central piece of 'Lazare.'

CONSCIENCE.

PAGE **75**. This poem reads much like a conclusion to *La lyre d'airain.* The element of religious musing and hope which, by an English poet, had been blended with the moanings of workman, children, wife and mother, is here expressed apart, for its own sake, with Barbier's own intense feeling, and with the general bearing to which French poets, as well as French thinkers, are so partial.

l. 8. *A vous faire jeter une plainte damnable*: vast enough to make one send forth to heaven an unholy lament.

l. 10. *vaincus*, defeated in the daily strife of modern life.

l. 25. *Tant d'êtres mal posés.* This unusual phrase derives

some light from its contrary, the well-known idiom *bien posé*, i. e. having means and credit in society.

La Tamise.

Page 76. After the 'cry of the workman and his family,' and a pause of hopeful respite in 'Conscience,' the poet here follows Lazare to the last station of his dolorous way: these three central poems wind up with a note of despair.

l. 17. *Et quand, armé d'un fort poitrail.* The last word, exclusively applied to animals and more particularly to horses, is very effective. The entire poem is in the same strain, energetic, as Barbier can be at his best.

Page 77. l. 33. *Que la brique rouge et stérile.* The brick inhospitable houses are made of.

l. 42. *Gueuser.* Cf. *La Curée*, l. 80.

l. 45. *Ici ce n'est qu'en assemblée*, i. e. at charity meetings.

l. 60. *Comme le plus bas échelon.* 'L'échelle sociale' has since then become a set phrase used by stump orators and in revolutionary pamphlets.

Page 78. l. 66. *Comme un vieux chêne sans écorce*: read l. 67 first, and the rather strong ellipsis stands out clearly, i. e. 'as it does old barkless oaks.'

Page 79. l. 103. *Que le malheur frappe sans nombre.* Another ellipsis: read *de coups sans nombre.*

l. 112. *Le faible et pâle matelot.* This and the two following verses irresistibly recall the last poem of William Cowper, *The Castaway*: the description is equally graphic, and in both cases the allegory illustrates the agony of a soul.

l. 121. *Point de bouée et point de câble.* Cf. Cowper:

'The cask, the coop, the floated cord.'

In spite of this chance meeting of similar words, the main motives of the poems are wide apart, as in Cowper the ship strives to help the castaway, whereas in Barbier we read of a pitiless vessel; moreover, in the English poem the sailor sinks 'by toil subdued,' and in the French version the wretch resolves 'à devancer l'instant suprême.'

Les Mineurs de Newcastle.

Page 83. l. 68. *le tumulte des choses*: a new phrase, meaning the upsetting and confusion of things. This and the next stanza may be supposed to express the humane and well-poised solutions of the difficulty by Barbier.

Le Joujou du Sultan. (p. 84.)

In the copy of the *Ïambes* M. Anatole France has been kind enough to lend me, together with three other documents, I have found the wood engraving of the 'Sultan's toy.' It is a scrap cut from an old number of the *Magasin Pittoresque*, in the days of its splendour, that is, about forty years ago. The article runs thus: 'The Music Tiger of Seringapatam. After the defeat and death of Tippoo-Sahib in 1799, in a hall of the palace at Seringapatam several musical instruments were found. Among them there was the group, the accurate drawing of which we print to-day. The English soldiers took possession of it and presented it to the Company (i. e. the East India Company).

'As one may easily judge from our engraving, this instrument is the production of a rather coarse art. Outside it is a rude piece of wood-carving representing a tiger which has sprung on a man and begins to devour him. The dress of the man is much like the old uniform of the Dutch soldiers. This toy is likely to have been in the possession of Indian princes for one or perhaps two centuries, and we may rather ascribe it to the work of some poor European traveller than to native invention.

'The soldier is nothing but a poor puppet, and his right arm which is too long is glued, as it were, to his body. His boots are shining, his stockings yellow, his breeches green and his coat scarlet; his position and looks are ridiculous. The tiger is rather better treated. In short, it would be quite unworthy of note if attention was not claimed by the inside mechanism.

'Just over one of the tiger's paws is a handle, which when turned sets in motion tiger and man, who seem to be carrying on a kind of dialogue. The hand set on the soldier's mouth is lifted up as if to entreat the pitiless brute. The victim utters twelve distressed groans, which a full-throated roar interrupts. This goes on again and again in the same way.

'A still more ingenious mechanism is hidden in the tiger's body: one of the sides being opened, one can see eighteen ivory keys, copper pipes and bellows. Although the music is not over-harmonious, one cannot deny that the contrivance possesses a certain amount of merit.

'The two works are distinct and quite apart. When the Music Tiger was used as an organ it left off roaring. It is

supposed to have been looked upon as a symbol of the Indian power in close fight with the European invaders, and, after mimicking the natives' victory, it used to celebrate it with music.'

l. 1. *en l'un de ses musées.* Now in the Indian section of South Kensington Museum, Room X, in the centre.

l. 15. *du sultan de Meissour*, or Mysore as we spell it now. Seringapatam is a few hours' drive from Mysore.

l. 21. *remontait sa haine.* An aptly coined phrase: wound up like clock-work.

PAGE 85. l. 53. *Il tint parole; en roi tombé sur son domaine*: i.e. in May, 1799; Tippoo met his death at the hands of a British private.

PAGE 86. l. 92. *raout*, the French spelling of 'rout,' a word which was much in vogue in the thirties and forties, cf. Balzac, but has since completely passed out of fashion.

WESTMINSTER.

PAGE 87. l. 26. *soulèveront les cœurs*: *d'indignation* is implied. Still this half-line lacks clearness and mars the effect of a stave otherwise eloquent and impassioned. In the last eight lines of the poem Barbier refers to the geniuses who have not been able to secure a memorial in the Abbey. One of them, Byron, named only l. 107, has been sung in France by all the leading poets of romanticism, Hugo, Lamartine, and others, such as Musset and Barbier. Lines 27–86 contain Byron's lamentations.

l. 27. *sur cette terre vaine*, the field of vain battles.

l. 29. From this line we may infer that Barbier imagines the poet's soul to be, for the time being, in a kind of transitory limbo.

PAGE 88. l. 39. *J'ai vu la calomnie.* Barbier takes up Byron's own assertion that mischief had been made between his wife and himself by her attendant.

l. 41. *En disperser la cendre.* Cf. Byron of himself: 'standing alone on my hearth, with my household gods shivered around me.'

l. 45. Barbier seems to have known a good deal about the estrangements between Byron and his wife, this being written about ten years after Byron's death, and we read in a letter of Lady Byron to Moore that she was *afraid* to live with Lord Byron and thought him *mad.*

l. 56. *Passer la mer immense avec son onde amère.* Cf. Byron, *Epistle to Augusta*, l. 3:—

'Mountains and seas divide us.'

PAGE 89. l. 74. *Que le fenouil sauvage. Fenouil marin*, one of the common names of the *Crithmum maritimum.*

l. 84. *N'ai-je pas expié les fautes de ma vie.* Cf. *loc. cit.*, l. 25:—

'Mine were my faults and mine be their reward.'

PAGE 90. ll. 115–16. An interesting prophecy which proved true up to the end of the nineteenth century.

l. 119. *et cette longue injure*: in the Latin sense, which has been kept by the English 'injury.'

l. 135. Note the pause after the second foot, unusual with Barbier; in this case there is a second pause after the fourth foot. Cf. p. 72, l. 65.

l. 136. *Faire attendre à tes os*: they still wait, and England sets the question afresh before every generation.

PAGE 91. l. 140. *Aux Apollons . . .* This Apollo acts much like St. Michael.

l. 151. *la vieille aux longs voiles rigides.* Society in her stiff garb of laws and prejudices.

LE PILOTE.

PAGE 92. l. 1. *Un jour un homme*, i.e. William Pitt. Note the metre of this poem, a kind of lighter iambic, the first line numbering five instead of six feet; the second four feet, like in former pieces.

PAGE 93. l. 28. *Plante elle-même un coup de hache*: the Bill for Parliamentary reform which became law on June 1, 1832.

l. 31. *ton cornet d'airain*, thy brass speaking-trumpet.

l. 35. *le sourd travail*
De la grande onde populaire.

If poets were expected to write history and not to give utterance to the thought and feeling of the human group they belonged to, there would be several objections to raise, as Pitt was 'terribly disappointed' (Wilberforce) by the rejection of his own constitutional reform, and as it appears now certain that he yielded to the growing cry of the nation for war, whilst stubbornly clinging to the hope of peace.

SHAKSPEARE.

PAGE 93. For other appreciations of Shakespeare in Barbier, see his preface to *Julius Caesar* in French verse, and his posthumous *Études littéraires et artistiques* (1888).

l. 5. *aujourd'hui* refers to 1835 or so. True it is that just then one great actor kept up the traditions of Garrick, the Kembles and Kean, drawing large crowds, but it is a pity Auguste Barbier could not see him.

PAGE 94. l. 14. *Alluma comme lui plus de limons divers*: a somewhat obscure line meaning 'touched with heavenly flame more lumps of mortal clay—than Shakespeare did.'

l. 33. *O toi qui fus l'enfant de la grande nature.* The last four verses, with little characterization except perhaps in this line, ring with overstrung emotion: here and there we catch something like a distant echo of a Shakesperian quatrain in the sonnets.

For Barbier's knowledge of Shakespeare, cf. Introduction, pp. xxxi, xxxii.

LE SPLEEN.

PAGE 95. l. 1. *C'est moi.* With these words rightly begins this royal speech from the throne.

PAGE 96. l. 55. *Sur son rouge établi le sombre menuisier*, the executioner and the guillotine.

PAGE 97. l. 71. *Nouer de longs détours*, like a fox which doubles before the hounds.

l. 81. *Nos envahissements sur le temps et l'espace*, all that, through modern devices, we gain on time and space.

ll. 89–110. Note the ample period, equal to the best pages in the *Iambes.*

LA NATURE.

PAGE 99. l. 13. *Hérisse sur ton front tes cheveux souverains.* Cf. *Prologue to Lazare*, l. 3, 'Hérisse les crins verts.'

l. 23. *Nul peuple comme nous*: we, pioneers, and, first among them, the English.

l. 26. *et de l'antique loi*, by which God gave the earth in fee to man.

l. 37. *jusqu'au centre divin*: of the Earth. A subdued pantheism pervades this poem.

PAGE **100**. l. 60. *Si mille pieds impurs* : the paddles of the early steam-packets.

l. 62. *et s'abaissent jamais*, because hollowed out and wasted by the mining shafts.

l. 77. *Est-il possible, ô toi dont le genou puissant*. Compare the whole of this passage with Alfred de Vigny, *Les Destinées* : *La Maison du Berger*, especially Part III.

PAGE **101**. l. 111. *balayés par la houle*, swept by the swell and surge of the breezes.

PAGE **102**. l. 136. *inondant la surface*, i.e. by spreading and teeming.

l. 138. *Ou de perfection*. Barbier is less arbitrary than de Vigny, and more considerate to nature and to man.

PAGE **103**. l. 154. *frissonner dans les airs*
De grands bois renaissants.

Cf. Virgil, *Georgics*, i. 140 :—

'Et magnos canibus circumdare saltus.'

ll. 157–8. After beginning like a dirge over the decay of natural beauty and poetry in man, the poem winds up with a Credo addressed both to perennial nature—the summit and the eagle—and to human dignity exalted by love of liberty.

ÉPILOGUE.

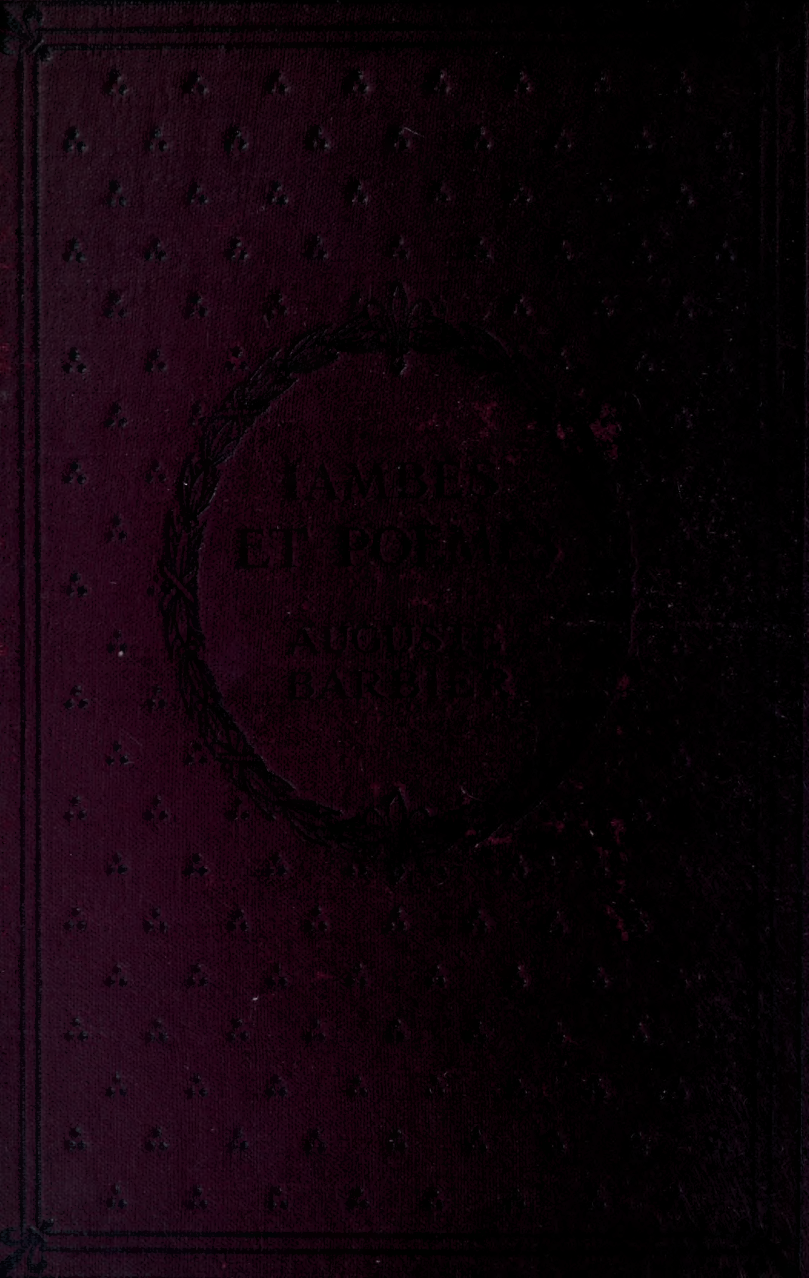
This is a short but pregnant recital of what the poet meant to effect in *Lazare*.

PAGE **104**. l. 29. *Et que, moins en colère*. As well as pity, Barbier had derived from the social commotions in France a deep-rooted dread of new revolutions.

ll. 54–6. *arracher . . . chair* : a bold tentative rime, which requires, in spite of the comma, a slurred *liaison* between *arracher* and *autant*.

PAGE **105**. l. 72. *Quelque monde meilleur*. The last four verses show how Barbier escaped from the horns of the dilemma in which his generation desperately struggled : either evil is appointed by God, and in this case impossible to lessen as well as to shorten, hence let us shut our eyes and pray; or men can lessen, shorten, and in course of time annihilate evil, as Pierre Leroux and many in his time professed, and then this world here below sufficeth to limit our hopes as well as our actions.

Oxford : Printed at the Clarendon Press by HORACE HART, M.A.


IAMBES
ET POEMES
AUGUSTE
BARBIER